

LA

PATERNITÉ CHRÉTIENNE

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA RÉUNION DES PÈRES DE FAMILLE
DU JÉSUS DE PARIS.

F.-X. FOURNIER & CIE.
Libraires-Importateurs,
27 RUE BUADE, 27
QUEBEC

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LA QUESTION DU SURNATUREL, ou la grâce, le merveilleux, le spiritisme au XIXe siècle. 2e édition. Paris, Le Clère. 1 vol. in-12.

LES MORTS ET LES VIVANTS, entretiens sur les communications d'outre-tombe. 2e édition. Paris, Le Clère. 1 vol. in-12.

LA LIBERTÉ DE L'ESPRIT HUMAIN DANS LA FOI CATHOLIQUE. Paris, Le Clère. 1 vol. in-8.

UNE RÉSURRECTION DU GALLICANISME, ou l'infaillibilité papale et ses nouveaux adversaires. 2e édition. Paris, Albanel. In-8.

DU POUVOIR JUDICIAIRE DES ÉVÊQUES en matière de foi. Réponse à un nouvel écrit de Mgr Maret. Paris, Albanel. In-8.

LA QUESTION DE L'INFAILLIBILITÉ PAPALE aux cinq premiers siècles de l'Église, à propos des lettres du P. Gratry. Paris, Palmé. In-8.

[PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LA

PATERNITÉ CHRÉTIENNE

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA RÉUNION DES PÈRES DE FAMILLE
DU JÉSUS DE PARIS

PAR LE P. A. MATIGNON

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Années 1868-1869

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1870



A vous, Messieurs, qui avez entendu ces conférences et qui m'avez prié de les mettre par écrit pour vous en rafraîchir la mémoire;

A tant d'autres chefs de famille, qui comme vous ont à cœur d'honorer leur caractère et de remplir dignement leur mission providentielle;

A tous les époux chrétiens;

A tous ceux qui portent ici-bas le nom vénéré de pères,

Je dédie aujourd'hui cet humble volume, avec prière d'en appliquer, d'en propager la doctrine : puisse-t-elle contribuer à raffermir parmi nous l'unité trop ébranlée de la société domestique!

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Les droits de Dieu sur la famille.

MESSIEURS,

C'est une pensée visiblement inspirée de Dieu qui a porté plusieurs d'entre vous, il y a quelques mois, à provoquer, à former cette nouvelle réunion, exclusivement destinée à l'étude des grands devoirs que votre paternité entraîne après elle[1]. Vous avez compris, en effet,

1. En 1867, plusieurs pères de famille se sont entendus pour demander qu'on les réunît périodiquement et qu'on les entretînt d'une manière spéciale des graves devoirs qui concernent la conduite de leur maison et l'éducation de leurs enfants. Cette idée a bientôt été accueillie avec em-

combien il serait à la fois doux et utile, pour les chefs de famille, de se rassembler, sous le regard de Dieu, de mettre en commun leurs désirs et leurs craintes, leurs préoccupations et leurs prières; de s'entr'aider par l'exemple, de se fortifier mutuellement par la considération du but proposé à tous; puis vous nous avez demandé une parole d'encouragement et de conseil pour animer ce fraternel et périodique rendez-vous; en un mot, vous avez institué ces conférences familières qui n'ont d'autre objet que d'expliquer les obligations sacrées attachées à votre titre de pères.

Jusqu'à présent la voix qui s'est fait entendre ici était celle qui, depuis tant d'années, retentit avec éclat dans la chaire de Notre-Dame. Malheureusement de nouvelles et importantes fonctions nous privent désormais de la

pressement par un grand nombre d'autres. La réunion se tient le deuxième dimanche de chaque mois (sauf les mois d'été) dans la chapelle intérieure, rue de Sèvres, 35. Ceux qui ont donné leur nom comme venant habituellement sont convoqnés par une lettre circulaire; les autres peuvent également y assister. A neuf heures précises, on dit une messe basse, suivie de l'allocution et d'une courte bénédiction du Saint-Sacrement.

présence de votre orateur préféré (1). Forcé, tout incapable que j'en suis, de tenir auprès de vous sa place, je me sens rassuré par votre bienveillance et par la nature même du sujet que nous aurons à traiter. Il est si important en lui-même, il vous est d'ailleurs si cher et si sympathique, qu'il n'a pas besoin de chercher une recommandation dans la parole qui le présente ; dépouillé de ce vêtement brillant que pourrait lui donner le talent oratoire, il saura encore fixer votre attention, captiver vos pensées ; et je ne serais point étonné que, même sans y prétendre, il se frayât plus d'une fois le chemin jusqu'aux plus vives émotions des cœurs.

Nous commencerons donc aujourd'hui, à la lumière de la foi, cette revue pratique de nos devoirs. Et pour que ces études aient une base solide, il nous faut dès le début rappeler le principe sur lequel tout repose ; vérité aussi

1. Après avoir présidé aux premières réunions, le révérend Père Félix était parti, au mois de septembre 1867, pour la résidence de Nancy, où il allait exercer les fonctions de supérieur.

certaine qu'elle est aujourd'hui méconnue et oubliée ; au lieu qu'elle devrait être gravée en caractères indélébiles au frontispice de chaque demeure, c'est à peine si on en trouve quelque vestige dans les souvenirs de ceux mêmes qui se disent chrétiens ; et quand elle y ressusciterait par moments d'une manière théorique, elle n'en reste pas moins le plus souvent stérile pour ce qui concerne le gouvernement de la vie.

A qui appartient la famille? Parce que dans son être physique, — peut-être aussi dans son caractère moral,— elle n'est qu'une extension, une continuation de celui qui en est le chef, cet homme doit-il en être censé le légitime, le véritable propriétaire ? Ou bien représente-t-il des droits supérieurs aux siens? Gère-t-il non point en son nom, mais au nom d'un autre, un bien qui n'est pas à lui, qu'il ne saurait, sans une criante injustice, s'arroger et revendiquer comme lui étant propre?

Telle est la question que nous rencontrons au seuil même de toutes nos considérations. Et à cette question le christianisme fait une ré-

ponse claire, péremptoire qui détruit toute prétention exagérée, qui défie tout subterfuge. Ne craignez point toutefois qu'elle enlève à la paternité humaine sa grandeur; au contraire, là est pour elle le plus sûr rempart contre toute déchéance; car la dignité paternelle ne se compromet pas moins en essayant d'usurper ce qui ne lui appartient pas, qu'en méconnaissant ses vraies prérogatives et ses nécessaires priviléges. Laissez-la plutôt où la nature l'a mise, et montrez-nous son rôle auguste, son action providentielle.

Pour moi, il me semble la voir assise sur un trône qui n'est à la vérité que d'emprunt, mais qui n'en est pas pour cela moins élevé, moins entouré de respect. La souveraineté qui s'y exerce n'est ni indépendante, ni absolue; elle est subordonnée, elle est relative. Pour la comprendre, il faut remonter à celle d'où elle découle, dont elle n'est qu'une partielle et incomplète représentation.

Disons donc avant tout quels sont les droits de Dieu sur la famille; nous conclurons ensuite d'une manière générale quelle situation

en résulte pour celui qui est honoré du nom de père.

Il ne s'agit d'entrer aujourd'hui dans aucun détail; mais nous devons d'abord tracer notre cadre. Ce cadre est immense; l'embrasser d'un regard synthétique et nous former une idée d'ensemble, voilà tout ce qui est possible pour le moment. Les diverses parties du tableau repasseront tour à tour sous nos yeux, et nous aurons à les considérer à loisir dans la série de ces conférences.

I.

Bien que la famille humaine ait à sa tête un homme qui s'appelle son chef, on ne saurait la concevoir comme le bien, comme la propriété de cet homme.

Rien de plus clair, si l'on conserve aux mots leur naturelle signification; car toute créature intelligente appartient à son auteur; elle fait partie du domaine de Dieu,

et ce domaine est essentiel, exclusif, à jamais inaliénable.

Tel est le principe fondamental que posent la raison et la foi. Mais ce principe, si incontestable qu'il soit, ne dit pas assez et ne saurait nous suffire. Ce ne sont point des êtres isolés que nous considérons, c'est la famille elle-même dans sa nature multiple, dans son existence collective ; la famille, avec l'organisation qui la distingue et la hiérarchie qui en est inséparable ; la famille, c'est-à-dire une société homogène, un corps vivant et harmonieux, un être qui a sa vie, son individualité distincte de toute autre. Ainsi est-elle sortie des mains de Dieu, ainsi doit-elle retourner à lui, sans méconnaître les droits dont la base est consacrée dans sa constitution même.

Cette loi paraît oubliée, pour ne pas dire ignorée à peu près universellement. Où est la maison qui la respecte? Quel est le foyer qui l'accepte sérieusement et surtout qui en tire les conséquences ?

Et pourtant, si la famille la perd de vue, c'est que sa mémoire est courte, c'est qu'elle

ne sait point remonter au mystère de ses origines.

Relisons un instant ensemble la première page de nos Saints Livres. Après chacune des créations préliminaires, nous voyons l'artisan divin s'applaudir de son œuvre et la saluer en quelque sorte d'un transport d'admiration : *Vidit Deus quod esset bonum :* Dieu vit que cela était bien ; parole profonde, que la science vérifie encore tous les jours, à mesure qu'elle plonge plus avant son regard dans cet abîme de merveilles, dont elle n'arrivera jamais à sonder toute l'étendue.

L'homme est le chef-d'œuvre de la création. Et pourtant après l'avoir fait, nous n'entendons pas son auteur répéter la formule sacramentelle. On dirait, au contraire, que son ouvrage lui semble imparfait ; Dieu déclare qu'il n'est pas bon de le laisser en cet état; *Non est bonum hominem esse solum ;* c'est seulement quand la femme a été formée de la chair même de son époux, c'est-à-dire quand la famille commence à paraître dans son unité et dans son dualisme nécessaire, que le Créateur

se déclare satisfait, et que, contemplant l'ensemble des êtres qu'il a appelés à l'existence, il en proclame l'incomparable beauté : *Vidit Deus cunctaque fecerat et erant valde bona*[1].

Voilà le point culminant de l'œuvre divine, ce qui l'achève, ce qui lui donne son dernier trait et son dernier lustre. Tout ce qui a été fait auparavant devait aboutir à l'homme; et l'homme lui-même n'est complet que dans cette société domestique, où se trouve déjà le germe de toutes les autres ; association bénie, privilégiée, à laquelle le ciel va immédiatement se charger de donner une constitution. Formulée dès le premier jour du monde, cette constitution est déjà si parfaite que plus tard, quand il s'agira de relever la famille déchue, de la régénérer, de lui rendre tout ce qui avait fait naufrage dans le déluge de la corruption païenne, Jésus-Christ ne pourra rien faire de mieux que de la rappeler à ce type montré dès le commencement, à cette loi fondamentale promulguée sur le berceau même de l'humanité encore innocente.

1. Gen., I, 31.

Mon intention n'est pas d'insister aujourd'hui sur ce grand fait. Je ne veux, Messieurs, vous rappeler qu'une chose, à savoir, que pour la famille rien n'est laissé à l'arbitraire; tout ce qui la touche a été réglé par la nature, c'est-à-dire par le Créateur. On a pu abolir ailleurs le *droit divin;* ici il se retrouve dans toute sa force: pas une de ces fonctions augustes qui soit d'invention humaine; pas une place au foyer domestique qui n'y soit marquée par le doigt de Dieu; pas un degré hiérarchique qui n'ait été établi, à l'origine même, par Celui de qui toutes choses relèvent et à qui elles doivent un tribut d'hommages.

Pour ce qui regarde la société civile, beaucoup de détails ont été laissés dans l'indétermination. Les peuples se donnent à eux-mêmes leurs institutions ou, s'ils les reçoivent toutes faites, c'est par la puissance irrésistible des événements, ou par la prédominance d'une volonté humaine qui s'impose et que rien ne saurait contrebalancer. Il n'en est pas de même de la famille. La législation de cette société primordiale est fixée depuis le com-

mencement du monde. Son code a existé aussitôt qu'elle. On pourra sans doute en fausser le sens. L'ignorance, la dégradation païenne pourront altérer, ébranler plusieurs de ses principales dispositions. Elles n'en sont pas moins écrites non-seulement dans nos Livres Saints, mais aussi dans cet autre livre que tout homme déchiffre de lui-même, quand le milieu social où il vit ne l'a point complétement aveuglé : je veux dire ce livre universel des sentiments instinctifs, des affections spontanées, qui se retrouve chez tous les peuples et dans tous les idiomes.

Nous avons aujourd'hui des moralistes qui voudraient établir une distinction radicale entre la famille d'autrefois et la famille *moderne*. La révolution française leur semble avoir coupé en deux non-seulement notre existence sociale, mais aussi notre vie domestique. D'une part, l'*ancien régime* avec le principe d'autorité siégeant au foyer, aussi bien que sur le trône; d'autre part, le régime nouveau avec le principe de liberté soit dans les institutions politiques, soit dans les relations

privées des enfants et des pères. En poursuivant ces conférences, nous aurons plus d'une fois l'occasion de rencontrer et de discuter ces assertions contemporaines ; pour le moment, bornons-nous à dire qu'il faut se défier de ces oppositions si tranchées et de ces catégories si exclusives. Quels que soient les changements survenus dans le gouvernement civil, la nature, elle, ne change pas. L'enfant naît avec les même droits et les mêmes besoins; le père demeure investi des mêmes attributions et des mêmes devoirs. Sans doute plusieurs modifications accidentelles pourront se produire, parce que l'esprit du temps est à considérer, et qu'il s'agit après tout de former la génération de l'avenir; mais au fond, la famille est aujourd'hui ce qu'elle était hier. Ni une autorité illimitée, ni une liberté sans frein ne sauraient répondre à la mission qu'elle a reçue; c'est par un juste mélange et un sage tempérament de l'une et de l'autre qu'elle saura accomplir son œuvre, les yeux toujours fixés, non sur elle-même et sur ses propres satisfactions, mais sur la société à qui elle doit four-

nir des membres, et sur Dieu dont elle doit procurer la gloire.

En somme, le père est un administrateur, non un propriétaire. Le Créateur qui aurait pu se passer de son concours a eu en lui tant de confiance qu'il a voulu se l'associer dans l'œuvre la plus grande, la plus importante de toutes, disons-le aussi, Messieurs, la plus délicate et la plus difficile, à savoir la production de l'homme, sa formation ; ce qui signifie, en d'autres termes, la venue d'une âme à l'existence et son façonnement, sa préparation aux grandes destinées qui l'attendent. Telle est l'entreprise commune que poursuivent de concert Dieu et la famille. L'un et l'autre y sont intéressés dans des proportions que j'oserais presque dire égales; l'un et l'autre aussi y exercent une nécessaire influence, imprimant au produit vivant qui va sortir de leurs mains le sceau de leur image et de leur ressemblance; car, sans nier la part qui revient à notre liberté individuelle, on peut affirmer que chacun d'entre nous est le fruit de l'action combinée de Dieu et de la famille.

Il y a donc comme un contrat naturel passé entre ces coopérateurs. Outre la Providence générale qui dirige toutes choses, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, de Dieu à la société domestique, une alliance plus intime, une direction plus continue, plus attentive. C'est ce qui fait la dignité des époux; c'est en même temps ce qui nous révèle l'admirable harmonie de tous les enseignements de notre foi.

Pourquoi, en effet, au moment où la famille se forme, Dieu intervient-il par un sacrement spécial? Pourquoi, au moment où elle s'augmente, intervient-il de nouveau non pas seulement par son acte créateur qui demeure invisible, mais aussi par un acte régénérateur qui a son symbole sensible et matériel? Le mariage chrétien et le baptême marquent deux dates solennelles; c'est la prise de possession de la famille par Dieu, et comme le cachet qu'il appose sur chacun de ses accroissements; preuve évidente qu'il la regarde comme une propriété sacrée et inaliénable.

Vous le savez, Messieurs, aucune transaction ne saurait se conclure quand on en écarte celui qui doit y être considéré comme le premier intéressé. La loi humaine, chargée de sauvegarder les droits de tous, a des dispositions spéciales pour écarter ce péril; elle exige la présence de quiconque pourrait être lésé, ou du moins une procuration régulière, une représentation solennelle. Faut-il s'étonner que la loi chrétienne porte, dans un autre ordre de faits, de semblables exigences?

Quel est le premier intéressé dans le contrat que nous trouvons à la base de la famille? N'est-ce pas Dieu lui-même? Aussi la société établie entre l'homme et la femme ne sera pas complète, s'il ne vient s'y joindre en tiers; elle ne sera ni sainte, ni légitime s'il n'en est lui-même le nœud et la véritable raison d'être. Un des plus grands fléaux de la famille contemporaine, c'est que trop souvent elle se forme sous l'inspiration exclusive de préoccupations terrestres et mondaines, sans que Dieu soit consulté, sans même parfois qu'il soit appelé comme témoin. L'ambition ou l'ar-

gent, la passion ou le plaisir sont seuls à présider à cette décision grosse d'irréparables conséquences; nous voyons des alliances que la religion ne bénit qu'à contre-cœur et en tremblant; nous en voyons qui persistent et qu'elle n'a point sanctionnées. De là une déchéance irrémédiable de la famille; car ce qu'elle repousse, quand elle exclut Dieu, c'est sa moralité, c'est sa force, c'est aussi la seule garantie qui pouvait assurer son bonheur.

Encore une fois, il faut voir là une plaie profonde, une plaie radicale de la société domestique, à notre époque. La société civile en est en partie responsable, lorsqu'elle s'obstine à méconnaître le caractère essentiellement religieux du mariage, lorsqu'elle le fait descendre des hauteurs où la nature et le christianisme l'ont placé, pour l'abaisser au niveau d'une convention purement profane. Que l'État enregistre les faits accomplis, qu'il s'occupe des patrimoines, des dots, des héritages, à la bonne heure! mais qu'il sache bien et qu'il laisse comprendre que ce n'est pas lui

qui marie, et que nul ne lui a conféré le pouvoir de lier ou de délier les âmes.

Du reste, Messieurs, nos négations ou nos usurpations ne détruisent pas le droit de Dieu. Parce qu'elle le répudiera, la famille humaine n'en est pas moins sa propriété ; elle n'en a pas moins le devoir sacré de travailler pour lui, de se conformer à ses intentions souveraines.

Et remarquez que ce qu'elle lui doit, ce n'est pas seulement un hommage individuel, rendu personnellement par chacun de ceux qui la composent; comme société, il lui faut son culte collectif, sa profession de foi commune, sa prière, où, dans une seule voix, on entende à la fois toutes les voix et tous les cœurs, sa soumission à la loi divine, manifestée par la présence de tous dans le lieu saint à certains jours, par la conformité de la table où ils s'asseyent avec les prescriptions de la sainte Église.

Qu'on ne me dise pas : La plupart de nos sociétés modernes s'abstiennent quand il s'agit de religion, et laissent à chacun de leurs

membres le soin d'adorer Dieu comme il leur convient; pourquoi n'en serait-il pas de même de la famille? — Certes, Messieurs, il ne m'appartient pas de discuter ici les principes de nos constitutions; Rome a parlé; nous savons que ce n'est point dans les transactions politiques qu'il faut chercher l'ordre idéal ni le droit absolu; mais quelque jugement que vous portiez sur l'état de choses actuel, il n'y a nulle parité à établir entre le devoir de nos gouvernements et celui de la paternité. Nous venons de le dire, la société domestique ne relève en aucune manière de la volonté de l'homme; son existence, sa constitution sont un fait à la fois naturel et divin; elle a sa mission tracée par le Créateur, dont elle représente l'action, dont elle complète et continue l'œuvre. Vouloir opérer un divorce entre des parties si essentiellement liées est une criante injustice et une prétention contre nature.

Ces droits ne s'affirment pas seulement; ils s'imposent : alors, bon gré mal gré, nous sommes bien forcés de les reconnaître. Par exem-

ple, cette fortune que Dieu nous avait remise en mains, il la reprendra peut-être en tout ou en partie. Que fera la famille? aura-t-elle la faiblesse de murmurer? va-t-elle se plaindre de la Providence, comme si le ciel commettait une injustice? Ah! qu'elle trouve bien plutôt sur ses lèvres les paroles du plus éprouvé de tous les pères : Le Seigneur me l'avait donné, disait-il; il me l'a enlevé : que son saint nom soit béni : *Dominus dedit, Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum* [1].

Ou bien encore, comme à ce grand patient de nos Écritures, ce ne sera pas seulement la richesse matérielle que Dieu viendra vous redemander; ce sera un fils, ou même plusieurs, qu'il voudra vous reprendre. Trésor plus précieux mille fois, mais qui lui-même n'avait été que prêté à la parenté d'ici-bas; n'importe, elle y avait concentré ses affections; elle y avait enfermé toutes ses espérances; il lui semblait une propriété chérie, sur laquelle seule elle pensait avoir des droits. Et voilà qu'elle voit se dresser devant elle un

1. Job., I, 21.

droit supérieur, celui de la mort, qui n'est en réalité que la messagère et l'interprète fidèle de la volonté divine. L'auteur de toute vie se montre armé du pouvoir suprême qui lui appartient; cette tendresse oublieuse, aveugle, apprendra, dans des flots de larmes inconsolées, quel est le vrai propriétaire de la famille, l'unique arbitre de toute existence.

D'autres fois, sans user si rigoureusement de sa puissance, Dieu se présente comme un solliciteur. Se bornant à indiquer d'une voix douce et presque timide les desseins d'amour qu'il a formés sur une vie qui commence à peine à s'épanouir, il viendra demander à un père, à une mère, une sorte d'autorisation préalable pour épancher ses bienfaits; il les prie de lui permettre d'appeler ce jeune homme, cette jeune fille à un honneur et à des joies que le monde voudrait en vain leur fournir. Déjà la table est dressée, déjà le festin est servi; que l'heureux convive se hâte et qu'il vienne s'asseoir à côté de l'époux. Messieurs, n'est-il pas à craindre qu'on ne réponde par un refus? L'appel d'en haut retentit aux

oreilles d'un père comme une menace; les invitations du ciel lui semblent une intolérable exigence. Comment Dieu ose-t-il enlever à la parenté un bien qui lui est exclusivement propre? Comment sera-t-il admis à faire valoir ses prétentions sur ce fils que la pensée paternelle a déjà prédestiné à une carrière profane? La famille se récrie, elle s'oppose; elle se croirait injustement dépouillée si elle ne donnait au monde ce qu'elle a de plus cher. Oui, le droit de Dieu est méconnu, nié, blasphémé peut-être, au moment où il s'affirmait dans un attrait suave et puissant, alors qu'il ouvrait devant le regard de l'adolescent la perspective de ces joies qui naissent du sacrifice, et de ces vertus privilégiées qui fleurissent dans la mort des affections terrestres. Vous détournerez comme de force les regards qui s'élevaient vers le ciel; vous couperez les ailes à ces pensées; vous retiendrez l'élan de ces prières et de ces aspirations : tentative périlleuse, entreprise aléatoire et terrible; souvent il arrivera que le cœur qu'on a empêché d'être à Dieu se rem-

plira d'affections malsaines et coupables; il aurait osé la sainteté, il ne comprendra plus même la vertu vulgaire; et parce que vous n'aurez pas voulu laisser à un ange son essor, vous en serez réduit à gémir sur des dérèglements qui ne connaîtront plus de pudeur.

Je pourrais énumérer bien d'autres circonstances où la famille se retranche dans son égoïsme, perdant de vue la source d'où vient tout ce qu'elle possède, à laquelle il fallait ramener tout ce qui lui était donné en garde.

Mais ce que nous venons de dire montre assez qu'à ces droits de Dieu si souvent oubliés et comptés pour rien, une protection énergique et dévouée est nécessaire. Il leur faut un défenseur d'office qui les rappelle, qui les plaide et qui fasse triompher leur cause.

Eh bien! ce défenseur naturel, ce n'est pas le prêtre; il est placé trop loin; il n'agit qu'au fond des consciences et n'exerce souvent qu'une influence trop peu efficace. C'est au père de famille que Dieu a remis ce mandat inhérent à la dignité même dont il l'a revêtu et à la position qu'il lui a faite.

II.

Pourquoi, me demanderez-vous sans doute, pourquoi le père de famille sera-t-il le défenseur-né des droits de Dieu ?

Messieurs, c'est que tout pouvoir ici-bas entraîne une responsabilité qui lui est propre. Vous n'êtes chefs de maison qu'à la conditon de maintenir parmi ceux qui vous sont soumis les lois de l'ordre, lesquelles ne sont autres que les lois divines. Le jour où vous êtes devenus époux et pères, une mission sublime s'est imposée à vous; ces titres ne vous ont été acquis que parce que vous représentez un type supérieur et que vous reproduisez une paternité plus élevée ; *Ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur* (1).

Je ne crains point de l'affirmer, le caractère dont vous êtes revêtus est un sacerdoce ; et ce

1. Ephes., III, 15.

sacerdoce a charge d'âmes. Votre épouse, vos enfants, ces êtres chéris auxquels vous tenez moins encore par le lien de la chair que par ceux du cœur, constituent le troupeau béni que vous êtes chargés de diriger, de conduire. Tel est le monde abrégé dont vous occupez le centre, dont vous êtes le foyer; et de même que dans le grand monde qui nous enveloppe, se cache une providence invisible dont l'action incessante gouverne toutes choses; de même aussi, dans cet autre monde plus étroit, mais non moins beau, qui s'appelle votre famille, nous devons trouver une providence toujours sensible, alors même qu'elle se voile, toujours attentive, alors même qu'elle semble prendre à tâche de se dissimuler; un amour imitant, dans le gouvernement qu'il exerce, les sollicitudes de l'amour suprême et universel; joignant comme lui la suavité à la force, alliant, dans une juste mesure, l'énergie qui mène au but et la douceur qui rend le chemin facile; gracieuse et aimable réduction, où l'on retrouvera, sous des proportions moindres, les traits princi-

paux de la paternité originelle à laquelle toutes les autres se rapportent.

Le chef de la famille ne rendra pas compte seulement de lui-même, mais aussi de ceux qui lui sont soumis. Car une étroite solidarité relie à sa personne et rassemble sous sa direction morale des êtres que l'on ne peut regarder que comme un prolongement de son existence. En vertu de la place qu'il occupe, il se trouve préposé à tout un ordre d'intérêts bien supérieurs aux intérêts de la terre. Ce qui est avant tout dans sa main, c'est la défense des droits de Dieu; et ceux-ci se confondent le plus souvent avec les droits des âmes.

Nous l'avons déjà dit, les uns et les autres se trouvent engagés dans la plupart des questions que le père principalement est appelé à résoudre.

Question de cette formation première qui prend la vie à son début et décide souvent de tout l'avenir; question complexe de l'enseignement à adopter, du système d'éducation à suivre, du pli à imprimer à la nature, de la

trempe à donner au caractère, en un mot, de ces mille préparations aux redoutables éventualités de l'existence. Voici l'heure on l'enfant s'est transformé en jeune homme, quel chemin va-t-il prendre? Quelle société va-t-il avoir? Quelles seront ses études, ses relations, ses plaisirs?

A mesure que viendront se dresser devant la famille ces formidables problèmes, gros d'orages pour le présent et surtout gros de conséquences pour l'avenir, Dieu sera-t-il entendu? sa lumière sera-t-elle consultée? Les intérêts sacrés, impliqués en toutes ces choses, trouveront-ils, dans l'attitude que prendra la parenté, une défense sérieuse et une solennelle garantie?

Disons-le, Messieurs, beaucoup de pères s'occupent de tout le reste et ne songent pas même à cela. Et pourtant ce dont il s'agit ici, ce n'est pas seulement le salut de leurs enfants, c'est leur moralité, leur bonheur, leur repos; ce sera même, vous ne l'ignorez pas, leur prospérité matérielle et peut-être leur vie.

Je ne puis m'étendre en ce moment sur

chacune de ces vérités; nous jetons un coup d'œil d'ensemble; nous cherchons à embrasser d'un regard l'étendue immense de la mission paternelle.

Est-ce seulement dans la personne de ses enfants, n'est-ce pas aussi dans une autre partie bien chère de lui-même que cet homme est appelé à défendre, à sauvegarder les droits de Dieu? L'âme d'une épouse ne lui a-t-elle pas été confiée; ou bien n'a-t-il prétendu s'unir à elle qu'à demi et ne considérer dans le mariage que son côté humain et temporel? Tous ceux qu'il voit assis à sa table, tous ceux qui reposent sous son toit et relèvent de son autorité, sont comme les membres du corps dont il est la tête et la visible providence.

Certes, la fortune, l'honneur, le bien-être matériel de la famille rencontrent d'ordinaire en lui un partisan décidé; il épouse chaudement leur cause; il veille au développement des facultés naissantes, il encourage les efforts, il applaudit aux succès, il sait même réprimer — bien que de nos jours cette répres-

sion soit souvent trop faible — ce qui pourrait compromettre la destinée terrestre de l'enfant ou du jeune homme.

Une seule chose est comptée pour rien, sacrifiée à des convenances, à des caprices, à des calculs d'argent, d'ambition, peut-être de volupté ; et cette chose était la principale, celle à laquelle il aurait fallu immoler toutes les autres, puisqu'il n'en est aucune qui présente la même gravité et la même importance.

Mais, Messieurs, on ne protége bien, on ne sauvegarde longtemps que les intérêts auxquels on est sympathique. Il faut aimer pour se dévouer efficacement, il faut s'identifier avec une cause pour trouver dans son cœur le courage de la défendre comme sienne et de la servir jusqu'au sacrifice de soi-même.

C'est ce qui fait la force du père quand il s'agit de toutes les affaires de sa maison. Quelles veilles, quels travaux refusera-t-il pour grossir l'héritage qu'il veut laisser à ses fils? quelles dépenses lui paraîtront lourdes quand leur santé sera compromise? quelles

démarches lui coûteront quand il croira pouvoir aider leur avancement et favoriser leur carrière? C'est que leur fortune, leur santé, leur position sociale sont à ses yeux des questions de premier ordre : ces intérêts, il les apprécie, il les épouse, il pense n'avoir jamais assez fait pour leur donner pleine et entière satisfaction. Il en serait de même des intérêts religieux, s'ils occupaient dans notre cœur la même place que les avantages de ce monde.

Or, tant que nous ne serons pas arrivés à rétablir dans nos appréciations et dans nos affections cet ordre essentiel, invariable, quelles que puissent être les preuves de dévoûment désintéressé que nous aurons données à la famille, nous ne sommes encore pères qu'à moitié; que dis-je? de notre paternité nous ne comprenons que le côté étroit et restreint; de nos fonctions augustes nous n'accomplissons que la moindre partie et la moins importante. Pour être père tout à fait, il fallait monter plus haut et se conformer au type divin dont on a dit avec raison qu'aucune paternité n'égale la sienne: *Nemo tam*

pater quam Deus. Ou n'aspirez pas à cette dignité sainte, ou acceptez-la sans la découronner et sans l'amoindrir. Quiconque abdique ce qu'il y a en elle de meilleur ne se contente pas de déchoir lui-même, mais il fait en même temps déchoir avec lui toutes choses; la famille descend tous les degrés que son chef a refusé de monter; et par cela même qu'il n'a pas la place d'honneur où il devait siéger, tout le reste aura été vraisemblablement refoulé dans une région inférieure. Ce qui s'installe au foyer domestique avec cette paternité amoindrie, c'est une autorité sans base solide, ce sont des affections sans point d'appui. Par suite, ce sera bien souvent l'insubordination, l'anarchie, le désordre et la révolte; ce sera le pouvoir de la parenté méconnu, le respect foulé aux pieds, l'amour payé d'ingratitude, les liens les plus saints de la nature relâchés par l'indifférence ou même brisés par des répulsions anormales et de monstrueuses antipathies.

Si la paternité est malheureuse, si elle pleure sur ces tristes débris, n'est-ce point

qu'elle-même a commencé par saper l'édifice qu'elle était appellée à construire? Son commandement ne reposait pas sur un commandement supérieur; son droit ne s'appuyait pas sur le droit imprescriptible qui vient de plus haut; c'était la construction établie sur le sable, dont parle l'Evangile. Quand la tempête est venue, la frêle maison n'a pu tenir contre ses efforts, et il s'est fait une grande ruine.

Le seul moyen d'échapper à ces périls, c'est de faire rentrer Dieu dans la famille, s'il n'y est plus; c'est de lui accorder, s'il y est déjà, une influence plus large et plus assurée.

Telle est bien, en effet, messieurs, la première de vos préoccupations. Vous êtes de ceux qui, comprenant dans toute son étendue la responsabilité attachée à la paternité chrétienne, la savent appelée, avant tout, à soutenir, à protéger ce qu'il y a ici-bas de plus grand. Et c'est pour cela même que vous avez provoqué ces réunions, afin que nous puissions étudier ensemble, d'une manière plus spéciale qu'on ne le fait ailleurs, les obligations attachées à ce titre à la fois si cher et si auguste.

Telle est la pensée qui vous amène au pied de cet autel. C'est celle qui m'y conduira moi-même; et nous demanderons à Dieu que dans cet échange fraternel de nos impressions, de nos sentiments, qui se fera sous ses yeux, la lumière brille de plus en plus sur nos actions et sur la responsabilité qu'elles entraînent. A chaque fois, nous sortirons de ces réunions plus fiers de notre dignité, plus convaincus de notre devoir, plus disposés à l'accomplir au prix de tous les sacrifices, c'est-à-dire que nous en reviendrons plus complétement, plus véritablement pères; c'est le but de notre œuvre et c'est aussi la bénédiction que nous demandons pour elle.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

De l'unité des idées dans la famille.

MESSIEURS,

Nous avons vu que la famille humaine est une création de Dieu, la dernière et la plus magnifique de toutes, celle qui achève son œuvre, en complète l'harmonie, de sorte qu'au delà et au-dessus il n'y a plus rien, sinon ce qui en est l'indispensable corollaire ou le miséricordieux développement. Une pareille production doit être signée ; et la signature de Dieu est facile reconnaître, car à toutes les merveilles sorties de sa main il imprime un cachet spécial, je veux dire le cachet de l'unité.

C'est par ce caractère surtout qu'elles sont

belles; c'est grâce à lui qu'elles sont à l'image et à la ressemblance de leur auteur. Plus l'unité s'affirme, plus elle résume puissamment dans une synthèse vivante la multiplicité des éléments et leur variété, plus aussi le résultat auquel elle arrive s'élève dans l'échelle des êtres et approche de la perfection absolue; les sciences naturelles, dans les classifications qu'elles tracent de nos jours, constatent de mieux en mieux cette grande loi; le sens esthétique la révèle aux artistes; et saint Augustin l'a depuis longtemps formulée dans ce mot si conuu et si juste: *Omnis pulchritudinis forma unitas est:* la raison de toute beauté et la forme qui l'exprime, c'est l'unité.

Or, si nous exceptons l'homme individuel, aucune des œuvres divines n'est marquée à ce coin spécial autant que la famille.

Avant tout, nous y trouvons l'unité matérielle, je veux dire celle du sang, celle de la chair; car la chair demeure une, bien qu'elle appartienne à plusieurs: *Duo in carne una.* Le dualisme originel se résout en un seul principe fécond, qui va multiplier la vie. S'il

y a primitivement plusieurs racines, elles aboutissent à un seul et même tronc; et celui-ci ne perd point son identité, alors qu'il épanche sa sève en ramifications puissantes et qu'il se couronne lui-même de ses espérances et de ses fruits.

Ce n'est là encore que l'unité extérieure, l'unité à son degré le moins élevé; et déjà elle impose à la famille le plus sacré de tous les devoirs. Rompre cette unité sainte équivaudrait pour elle à se diviser et à se détruire.

Mais je veux monter avec vous à une autre unité, d'un ordre supérieur; celle-ci devra nous occuper davantage, parce que c'est d'elle que tout dépend et parce que c'est en elle aussi que tout se consomme. L'unité morale, clé de voûte de la famille, pivot sur lequel tout s'appuie et autour duquel tout se meut. Du moment qu'elle existe, rien n'est à craindre, et si elle cesse d'être, tout est déjà perdu. Plus elle se resserre et devient complète, plus aussi la famille approche de son idéal, et plus se réalise en elle le type admirable sur lequel elle a été conçue.

Messieurs, l'unité morale dont nous allons parler est une résultante qu'il faut décomposer avec soin, si nous voulons remonter aux forces primitives qui l'engendrent. Ces forces appartiennent à trois groupes, celui des idées, celui des affections, celui des habitudes de la vie.

C'est du premier seulement que nous nous entretiendrons aujourd'hui; encore ne ferons-nous qu'entamer ce vaste sujet.

I.

Dans toute association formée d'êtres intelligents la paix ne peut provenir que d'une entente mutuelle, c'est-à-dire de l'accord qui s'établit sur le terrain des idées.

Est-ce à dire que du moment qu'on se rapproche, les esprits doivent être jetés dans la même moule et ne conserver sur aucun point la liberté de leurs dissidences? non, sans doute. Car les liaisons qui se forment entre nous sont loin de présenter toutes la même intimité, et

chacune d'elles a des exigences diverses en rapport avec sa nature.

Ainsi la grande société humaine laisse, de fait, une large place aux oppositions de pensées, d'opinions, de systèmes; elle demande seulement qu'on s'entende sur les intérêts généraux de l'humanité et, dans chaque pays, sur ceux qui concernent le bien de la patrie.

Restreignez-vous davantage le cercle, s'agit-il de former seulement une association commerciale, scientifique ou littéraire? Sur le but de l'œuvre, sur les moyens de la faire réussir il faudra que l'accord s'établisse; mais rien n'empêche que, sur toute autre matière, vous ne soyez séparés de ceux qui en seront membres. L'amitié, elle aussi, est une association; et ce qu'on y met en commun de pensées, d'appréciations, de manières de voir déterminera d'ordinaire le degré d'intensité qu'elle peut acquérir. Mais c'est au foyer domestique surtout que cette harmonie devient nécessaire.

Remarquez que je dis harmonie et non pas unisson; car nous n'entendons pas demander

que dans un concert tous les instruments aient le même timbre, ni que chacun d'eux exécute servilement la même note ; au contraire, c'est la diversité des tons, et même leur écart apparent, qui séduit, dans une partition savamment ménagée ; ce sont les nombreux registres de l'orchestre, exploités tour à tour par un compositeur habile, qui charment par l'attrait de la variété et écartent la monotonie. Mais l'auditoire souffrirait, si dans cette variété même il saisissait des dissonances que rien ne résout; vous le verriez se plaindre ou siffler, si un instrument chantait faux et si une voix venait tout à coup à rompre l'accord. Pourquoi cela? C'est que la confusion n'est jamais belle ; partout elle choque nos instincts naturels, mais elle nous blesse encore davantage quand elle se produit là où nous devions moins l'attendre. Tout-à-l'heure, dans la rue, des bruits mille fois plus discordants n'excitaient aucune indignation; ils nous révoltent maintenant dans une salle où nous sommes venus chercher les nobles plaisirs de l'oreille et où nous ne trouvons que ce qui la déchire.

Ainsi en est-il dans l'ordre moral. Certains antagonismes d'idées seraient sans conséquence entre personnes étrangères ; on sera effrayé de les voir naître sous le même toit, parce qu'ils ne tarderont pas à compromettre la paix du sanctuaire domestique. Et pourtant, quoi de plus ordinaire aujourd'hui ?

Que de fois nous voyons s'accuser des dissidences totales, absolues, même sur la question religieuse ! Je ne parle pas ici de la pratique; plusieurs peuvent ne pas trouver dans leur cœur le courage d'être conséquents, qui du moins conservent leur foi et demeurent d'accord, en principe, avec les convictions qui les entourent. Mais souvent aussi ces croyances font complétement défaut. On voit assises à la même table, d'une part, l'incrédulité, de l'autre, une foi vive et ardente; ici une piété sincère, là une hostilité flagrante contre tout ce qui est chrétien. Les extrêmes se touchent : le symbole catholique et la profession de foi matérialiste se coudoient ; on a appelé à vivre ensemble et à marcher d'accord les idées les

plus radicalement contraires et les plus irréconciliables.

Messieurs, est-ce là un bonheur pour la famille? Ou bien dirons-nous, avec certains écrivains de notre temps, que mieux vaudrait partout l'absence de religion, afin que le foyer pût trouver son unité dans l'indifférence ou dans l'athéisme?

L'unité dans l'athéisme! elle ne s'y produira jamais, puisqu'il n'est que la négation de tout centre, de tout point fixe, de tout ralliement autour d'un principe et de tout ordre dans nos pensées. L'unité dans l'irréligion! Messieurs, si elle peut exister, ce ne sera qu'une unité trompeuse et fatale. Ceux-là même qui la prônent pour les autres trembleraient de la trouver chez eux. Ils n'oseraient y amener leur femme, de peur de se donner à eux-mêmes des nuits sans sommeil; moins encore y réduire leur enfant, leur fille, de peur de ne plus avoir dans leur maison que l'anarchie à la place de l'autorité et le désordre à la place de la vertu.

Non, mieux vaut encore, à tout prendre, le

conflit des idées et la dissidence des esprits dans les matières religieuses. Et voyez néanmoins quelle série de difficultés va en être la conséquence.

La famille ne peut avancer dans la vie sans voir se soulever autour d'elle une foule de questions pratiques, qu'elle est immédiatement mise en demeure de résoudre. Parmi ces questions en est-il beaucoup où la religion n'entre pas? Pouvez-vous en citer un grand nombre auxquelles la conscience chrétienne puisse rester étrangère? Qu'il s'agisse d'éducation à faire ou de direction à donner; qu'il s'agisse de relations à choisir ou de plaisirs à permettre, souvent la réponse variera suivant qu'on se sera tenu au point de vue chrétien ou qu'on se mettra au point de vue du monde. Entre les époux qui doivent décider, si l'un se déclare incapable d'abandonner le premier, et si l'autre s'obstine à se placer exclusivement au second, quel accord peut-il y avoir, à quelle entente pouvez-vous prétendre?

On vivra, me direz-vous, sous le régime de la tolérance. Plaise à Dieu que cette tolérance

soit équitable et vraie! Plaise à Dieu qu'elle n'exige pas, de la partie la plus faible, des concessions que la conscience réprouve et que l'intérêt bien compris de la famille devrait impitoyablement écarter! On ne sait pas ce qui s'accumule de douleurs dans l'âme d'une mère obligée de livrer elle-même ce qu'elle a de plus cher à cette éducation antichrétienne dont elle est trop autorisée à n'attendre que des malheurs, à ces fêtes prématurément dangereuses et corruptrices, qui peuvent flétrir en un moment la fleur cultivée avec tant de soin, préservée avec tant d'amour et tant de sollicitudes. Placée entre des exigences contradictoires, elle cède aujourd'hui, elle cédera demain dans l'intérêt de la paix. Qu'on ne s'y trompe point, cette paix n'est qu'extérieure. Pendant qu'au dehors tout est silence, ce qui gronde au dedans, ce sont les troubles et les agitations; ce qui se prépare pour l'avenir, ce sont souvent de terribles orages?

J'indique ici le terrain principal sur lequel doit se faire l'unité dans les idées. Auprès de celui-là les autres sont accessoires. Que dans

la sphère politique ou dans les autres sphères profanes, les conflits d'opinions puissent nuire momentanément au calme parfait, je ne le nierai point et nous aurons plus tard occasion d'en parler. Mais jamais l'inconvénient n'ira aussi loin; jamais la tranquillité intérieure de la maison ne sera aussi profondément compromise.

Toutefois, il faut bien le dire, plus les esprits seront rapprochés, même par ces côtés purement humains, plus leur union sera facile et plus les cœurs eux-mêmes auront d'entraînement à graviter les uns vers les autres, suivant la loi d'une attraction invincible. Tout en respectant leur légitime liberté, le père de famille ne saurait perdre de vue cet intérêt supérieur; son désir le plus ardent, du moins son rêve et son idéal, ce serait que ceux qui sont dans sa maison réalisent la parole de l'apôtre : qu'ils n'aient qu'une même pensée, qu'ils ne tiennent aussi qu'un seul langage.

Mais n'est-ce pas là une pure utopie?

II

Parmi les voies où l'on s'engage pour arriver à cette pacification des esprits, il en est deux entièrement opposées l'une à l'autre, également fausses, du reste, et ne pouvant conduire qu'à un simulacre d'unité. Il faut vous signaler ces deux excès contraires où tombent trop souvent ceux qui sont chargés de la direction morale de la famille.

Le premier est l'absolutisme, qui s'exerce dans l'ordre des idées.

Certes mon intention n'est ici ni de nier, ni de diminuer le prestige qui s'attache à l'autorité paternelle. En dehors même du pouvoir incontestable qu'elle tient de Dieu, l'expérience, la réflexion, une connaissance plus large et plus approfondie des hommes et des choses, en un mot, tous les avantages dont elle est en possession lui créent non seulement le droit, mais encore le devoir de prendre en main la direction des intelligences,

comme elle a nécessairement celle des volontés et des actes. Le père, digne de ce nom, a ses convictions solides qu'il asseoit fortement dans les jeunes esprits; à lui d'y graver en caractères ineffaçables les certitudes, qui font en tout temps l'honneur de la vie humaine, les croyances qui formeront son rempart contre les tentations de la prospérité, et qui deviendront sa consolation dans la visite du malheur.

Toutefois, Messieurs, ne l'oublions pas, le gouvernement des esprits est une tâche délicate, difficile. La violence seule n'y pourra rien, si ce n'est rendre odieuse la vérité elle-même. Pour redresser les idées, c'est donc à la persuasion qu'il faudra recourir; elle a sa lumière, elle échauffe en même temps qu'elle brille, et non contente d'obtenir l'adhésion des intelligences, elle les enchaîne par des liens dont les attaches secrètes sont prises au fond même des cœurs.

Mais il est des caractères absolus qui substituent leur volonté propre au rayonnement du vrai, ne s'apercevant pas que cette

interposition produit une ombre et empêche la clarté de parvenir jusqu'aux yeux qui devraient la voir. Ceux dont je parle se prennent eux-mêmes pour la règle infaillible. Seules leurs idées sont justes, seules leurs vues sont raisonnables, Quiconque hésite à adopter leur sentiment se trompe; et quiconque refuse de se ranger à leur avis tombe par là même dans une impardonnable erreur. Sur toutes choses il faut qu'on pense comme eux, sous peine d'encourir leur indignation et de susciter des orages. La contradiction les irrite; une simple observation, si modeste qu'on la suppose, suffit pour les chagriner. Si l'on est ami du repos, on devra accepter sans examen et sans contrôle tout ce qui tombera de leur bouche. Chacune de leurs paroles devra être reçue comme l'oracle même de la vérité.

Vous le voyez, c'est le gouvernement personnel transporté dans la famille et établi dans la région même où il est le plus déplacé. Car, s'il y a un domaine où les hommes jouissent naturellement d'une indépendance réciproque, c'est celui de la vérité. Les

seules voix qui aient grâce d'état pour imposer des croyances sont celles que Dieu inspire, celles qu'il a autorisées par ses promesses, celles qu'il soutient et qu'il consacre par un privilége spécial.

Que le père de famille use de son influence pour faire respecter leurs enseignements, à la bonne heure! Que, soumis le premier à ce pouvoir doctrinal, il apprenne aux autres à y chercher la règle de leurs pensées, il sera pleinement dans son rôle et nul ne pourra lui reprocher d'empiéter sur les droits des intelligences. Il pourra même aller plus loin. Naturellement il deviendra l'initiateur des jeunes esprits qui l'entourent. Sa femme, ses enfants apprendront de lui ce qu'il faut penser d'une multitude de choses qu'ils ignorent; et après leur avoir rompu le pain matériel, volontiers il mettra à leur disposition cette nourriture plus substantielle, fruit de ses études, de ses méditations, de son expérience. Mais, en tout cela, il sera d'autant plus fort qu'il songera moins à s'imposer; sa parole aura d'autant plus d'empire pour convaincre qu'elle fuira

davantage tout ce qui ressemble à la contrainte morale.

N'auriez-vous pas connu de ces hommes souples, aimables au dehors, dont le commerce avec les étrangers est facile et plein de charmes? A peine sont-ils rentrés à leur foyer qu'une métamorphose s'opère; de suavité, d'indulgence, parfois même de justice, il n'en est plus question; ce qui reste, ce sont des exigences inouïes et toute la rigidité de l'intolérance.

Pourquoi ne l'ajouterais-je pas? On rencontre des hommes religieux qui portent jusque dans la piété cet absolutisme tranchant et inflexible. Ce n'est pas assez d'être chrétien, si on ne l'est à leur façon. Oubliant que les âmes ont plusieurs voies, ils veulent que toutes passent par celle qu'ils ont adoptée. Est-ce le chemin du rigorisme? il faudra qu'une épouse, qu'une fille se retranchent impitoyablement certaines pratiques, dont leur nature plus expansive aurait eu besoin. Est-ce au contraire un sentier plus large? ils condamneront à y marcher ceux mêmes qui

auraient préféré une route un peu plus étroite.

N'insistons point sur ces détails. Quelque part que l'absolutisme se produise, les souffrances se multiplieront autour de lui. Je le veux bien, l'obéissance passive ne lui fera pas défaut, mais sous cette absence apparente d'opposition, que de révoltes! que de murmures! Le silence qu'il réclamait il l'aura obtenu; c'est un silence forcé, violent, recouvrant d'un air d'adhésion des dissentiments réels; ces bouches fermées par la crainte s'ouvriront dès qu'elles se sentiront libres, et l'explosion des idées sera d'autant plus forte qu'on les aura plus longtemps comprimées.

Sans compter, Messieurs, que si ces prétentions despotiques rencontrent en face d'elles un caractère indépendant et des convictions arrêtées, il est à craindre qu'il n'en résulte des chocs incessants et qu'on ne voie éclater tôt ou tard des collisions douloureuses; vous aurez là une source féconde de tristesses à l'intérieur et peut-être aussi de scandales qui éclateront aux yeux du monde.

Que serait-ce si l'esprit dominateur, au lieu d'être le fait de l'homme, avait passé, comme il arrive assez souvent, du côté de celle qu'il a prise pour épouse ? Le drame que présente en pareil cas la vie de famille ressemble à ces pièces d'un genre moins sévère où l'élément tragique se mêle à l'élément comique, sans qu'on sache bien ce qui l'emporte du pathétique ou du ridicule. Il y a presque toujours dans ces scènes d'intérieur un rôle effacé, pour ne pas dire niais ; c'est celui d'un mari qui chez lui n'ose avoir une opinion, ni exprimer une pensée. A l'inverse des hommes dont nous parlions tout-à-l'heure, au dehors peut-être il ne manque ni d'énergie, ni d'initiative ; rentré dans sa maison, il se tait, parce qu'ayant affaire à trop forte partie, il aime mieux perdre ses procès que de plaider toujours, et préfère se résigner à la nullité plutôt que d'être condamné à une éternelle bataille.

Ne devrions-nous pas, Messieurs, montrer un renversement encore plus étrange dont notre siècle semble avoir le privilège ? Ici le

despotisme est en bas. C'est sur le caprice d'un enfant que se moule non-seulement la volonté des parents, mais encore peut-être leur pensée. Tyrannie d'autant plus fâcheuse qu'elle est plus aveugle! Malheur, s'écrient nos Saints Livres, au peuple dont le roi est un enfant (1)! N'est-ce point à la famille que s'adresse cette parole? Une tendresse cruelle et malavisée y à renversé toute hiérarchie. Ceux qui devaient veiller s'endorment, et ceux qui devaient tenir les rênes se laissent conduire. On regarde les déviations présentes comme sans conséquence. On rit de voir dans la main d'un adolescent un sceptre de roseau qu'on se flatte de briser quand on voudra et sous lequel en attendant on se courbe sans résistance. Prenez garde; le temps marche, avec les années le roseau s'affermit. Pour peu que vous tardiez encore, il va se changer bientôt en un sceptre de fer; c'est sous celui-là qu'il vous faudra vivre; et la servitude que vous n'avez pas su secouer rivera un jour à vos pieds et à vos mains une chaîne insupportable.

1. *Væ tibi terra cujus rex puer est.* (Eccle., x, 16.)

Tout ce que nous venons de dire nous amène à parler d'un excès opposé au premier et qui ne saurait pas davantage procurer ou conserver l'unité véritable.

III.

Loin de briguer la domination, il est des chefs de famille qui abdiquent. Quelquefois c'est de guerre lasse, par ennui de la lutte et par amour de la paix. Désespérant d'arriver autrement à une solution, ils abandonnent le champ de bataille et signent une paix honteuse. De ce jour-là date leur déchéance; et d'ordinaire cette déchéance est sans espoir de restauration dans l'avenir.

D'autres se laissent aller à la faiblesse de leur caractère. Faits pour être conduits, ils semblent ne chercher autre chose qu'une volonté qui les mène. Plaise à Dieu qu'ils rencontrent juste et qu'au milieu des nombreux aspirants ou aspirantes qui ne manquent guère de se présenter, ils n'aillent point renverser

l'ordre naturel et créer auprès d'eux une autorité irrégulière. Parmi les causes qui introduisent au foyer domestique une multitude de douleurs, il faut placer au premier rang les jalousies de pouvoir et d'influence, et toutes ont leur raison d'être dans l'abdication partielle ou totale des chefs naturels de la famille; aussi, quel qu'en soit le motif, elle sera toujours un malheur.

Le père a une place importante que lui seul peut occuper ; il doit exercer une action qu'aucun autre ne suppléera. Ce que serait un navire sans pilote, ce que serait un état sans gouvernement, c'est ce que deviendra la famille où manque la direction du chef, où ne se fait plus sentir l'impulsion salutaire qu'il devait donner à tous. Malgré les efforts et le dévoûment de ceux qui s'intéressent à son sort, il est à craindre qu'elle ne sombre bientôt dans le désordre et dans l'anarchie.

Qui pourrait, comme un père, former l'esprit de l'enfant et surtout celui du jeune homme? Si personne ne veille sur le seuil, mille idées fausses trouvant la porte ouverte viendront

prendre domicile dans les jeunes intelligences. Des leçons d'un caractère suspect les auront introduites; des affirmations téméraires et insensées, contre lesquelles rien ne réagit, ne manqueront pas de les appuyer. Les lectures se feront au hasard, ou plutôt, parce que l'attrait naturel a sa puissance élective, toujours tournée de préférence vers ce qui flatte la passion, les écrivains les plus écoutés seront ceux dont la voix est plus dangereuse, ceux qui faussent les principes et inoculent l'erreur à la place de la vérité, ceux qui distillent, sous l'apparence d'un breuvage innocent, des poisons subtils et mortels. Les idées de l'adolescent sont flexibles comme ces branches nouvelles de l'arbuste sur lequel repose l'espoir de l'avenir; si vous les déployez avec art, si vous les assujétissez doucement sans les rompre, vous assurez leur fécondité en même temps que vous favorisez leur croissance. C'est un travail qui veut être fait avec habileté, mais surtout avec amour; je ne craindrai point de dire qu'il devient le plus souvent impossible, non-seulement si l'action paternelle le contrarie,

mais encore si elle s'efface, si elle n'a pas le soin de maintenir au moins l'ordre établi, de ramener à la position normale ces rameaux vigoureux, indomptés, que la puissance de leur sève entraîne et qu'elle menace de faire échapper à toute discipline.

La famille où le pouvoir paternel abdique, ressemble bientôt à ces forêts vierges où la végétation laissée à elle-même mêle et brouille à plaisir comme un inextricable écheveau; c'est seulement en employant le fer et le feu que l'homme pourra s'y frayer un passage. Ainsi, tout en croissant dans le même sol, les esprits vont à l'aventure; leurs idées se croisent, s'embarrassent, s'étouffent peut-être mutuellement; c'est la *lutte pour la vie* dont nous parlent les naturalistes, où le plus fort l'emporte sur le plus faible, en attendant qu'il périsse lui-même victime de ses propres excès; s'il y a des semblants de concorde, ce ne seront que des apparences trompeuses; car dans l'absence de toute entente entre les idées qui se sont établies au même foyer, la paix ne consistera que dans un silence diplomatique

incompatible avec la vraie effusion, ou dans une sorte de désintéressement absolu qui ressemblera trop à l'indifférence.

O père, qu'avez-vous fait de ce sacerdoce que Dieu vous avait donné et qui constituait pour vous un mandat personnel? L'instituteur, l'établissement public lui-même ne pouvaient vous décharger de vos obligations, car votre parole a un accent inimitable, votre autorité une force souveraine, pour fonder dans vos fils l'honneur, la vertu, pour buriner dans leurs consciences les idées nobles et élevées. Grâce à votre abstention coupable, il n'y a plus chez vous ni traditions, ni unité. Nouvel Héli, vous avez laissé l'iniquité pénétrer dans le sanctuaire; l'ennemi va venir, l'arche d'alliance elle-même sera prise; et c'est vous qui porterez la responsabilité de ces désastres et devant Dieu, et sans doute aussi devant les hommes.

IV.

Le système de l'effacement ne pouvant pas plus être admis que celui de la domination absolutiste, il nous faut chercher un autre moyen pour conserver dans la famille l'entente et l'unité des esprits.

Ce moyen, je l'appelle de son nom propre, à savoir la *fusion*. Et par cette fusion j'entends deux choses : 1° que les idées de chacun devront se produire et être mises en commun ; 2° que, sans dépasser une juste mesure, il faudra s'efforcer de concilier leurs dissidences et de les ramener à l'unité morale.

Pour que la première condition se réalise, l'expansion et la liberté sont nécessaires à la famille. Il est des âmes qui restent fermées soit par tempérament, soit par crainte ; tout ce qui se passe en elles demeure concentré à l'intérieur ; ou si leurs affections trouvent encore à se faire jour, du moins leurs pensées s'enveloppent dans un impénétrable secret ou affectent de se couvrir d'un épais nuage.

Avec cette disposition, point d'échange possible des appréciations et des jugements. Il faut briser cette glace et forcer cette enceinte. Mais, prenez garde, Messieurs, ce n'est point par la contrainte que vous pratiquerez ici une ouverture et que vous parviendrez à voir ce qui se passe au dedans. Le rempart dont je parle est comme celui de l'antique Jéricho; il tombe non point devant l'appareil de la force guerrière, mais plutôt devant les pacifiques démonstrations qu'inspire un amour religieux. Oui, faites, s'il le faut, jusqu'à sept fois le tour de cette âme qui ferme ses avenues et se retranche en elle-même; triomphez de ses lenteurs par la patience, de ses appréhensions par les accents sympathiques dans lesquels vous l'envelopperez; prise, en quelque sorte, dans ces filets de vos prévenances et de vos tendresses, assiégée par cette confiance qui s'obstine sans irriter et qui renouvelle chaque jour ses assauts sans coup férir, force lui sera enfin d'ouvrir ses portes et vous deviendrez maître de la place.

Une fois que chacune de ces cités vivantes

aura désarmé et livré ses secrets, il sera temps d'aviser à la pacification générale. C'est ici qu'intervient un travail toujours délicat et parfois difficile. Vous aurez un triage à faire entre les idées qui avaient pris possession des esprits. Quelques-unes sont tout à fait réfractaires; elles se refusent absolument à la fusion et ne sauraient entrer en société avec les autres. Celles-là seront mises de côté; il faudra les arracher impitoyablement, comme on arrache les herbes inutiles et parasites du champ qu'elles infestent.

Mais cette opération même, toute nécessaire qu'elle est, exige de notre part des précautions. Gardons-nous, en voulant déraciner l'ivraie, d'enlever ou d'ébranler le bon grain. Ayons soin, en retranchant le mal, de ménager l'organe qu'il affecte et de ne lui point causer une cruelle blessure. L'extirpation des opinions fausses dans l'esprit de l'enfant ou du jeune homme est encore une œuvre de persuasion. Plus vous vous y prendrez de bonne heure, moins vous y rencontrerez de résistance; mais si à votre insu, et malgré

vos efforts, quelqu'une de ces racines amères dont parle saint Paul avait germé dans l'ombre et produit la tige d'un préjugé, d'une erreur funeste, nulle main assurément, n'est mieux en état que celle d'un père, de la saisir et de la retirer, parce qu'aucune autre n'a plus de dextérité et plus de douceur, que nulle autre ne se montre aussi zélée et aussi intelligente.

Ceci suppose que le chef de la famille apportera le plus grand soin à se tenir lui-même dans les strictes limites de la vérité. Si éclairé qu'il puisse être, il n'aura garde de se croire infaillible; il saura se défier de ses lumières. douter de ses opinions, redresser ses propres erreurs; surtout il ne s'attribuera point une sorte de science universelle et ne s'ingèrera pas dans les choses qui dépassent sa compétence. Là seulement où il sent que son pied pose sur un terrain inébranlable, qu'il s'établisse avec fermeté, qu'il avance sans hésitation; du lieu élevé qu'elles occupent, ses convictions deviendront comme le phare vers lequel devront se diriger les opinions flot-

tantes, les idées qui erraient au hasard sans boussole et sans règle précise.

Or, comme nous l'avons dit, la convergence des esprits est surtout nécessaire dans la question par excellence, à savoir celle de l'éducation. A chaque instant il arrive que l'entreprise échoue parce que ceux qui en étaient chargés avaient chacun leur système. Système sévère d'une part ; de l'autre, parti pris d'une indulgence excessive et ruineuse ; opinions préconçues sur la prédominance de tel ou tel moyen; craintes mal fondées ou espérances chimériques. Bien que l'expérience ne soit point là pour justifier ces idées, on s'y cramponne et on s'y obstine, sans rien céder, ni à la raison, ni à la paix, et sans que les plus tristes résultats en puissent rien faire démordre.

L'éduoation devient alors une œuvre contradictoire, où deux volontés se combattent et deux influences se neutralisent. Véritable travail de Pénélope qui recommence sans cesse et qui n'avance jamais, parce que, des deux mains qui s'y emploient, l'une détruit immédiatement ce que l'autre s'était efforcée de

faire. L'autorité divisée se rend bien vîte méprisable. Tiraillé en sens opposés ou laissé à lui-même entre des directions qui s'annulent, l'enfant grandit au hasard et n'a définitivement pour règle que ses propres préférences, c'est-à-dire ses passions et ses caprices. Ce n'est pas le moment de dérouler sous vos yeux le triste tableau de cette formation manquée et de cette éducation devenue impossible. S'il est une matière où la contradiction soit désastreuse, c'est celle-là; et si jamais l'entente des esprits est non seulement désirable, mais absolument nécessaire, c'est bien sans doute quand il s'agit pour la famille de pétrir de concert cette matière mobile, qui s'appelle l'enfant, et de modeler en lui la statue de l'homme.

Laissez-moi, en finissant, appeler vos regards sur la famille modèle que mettent sous nos yeux les mystères bénis de ces solennités. C'est à Marie et à Joseph rapprochés encore, rattachés l'un à l'autre par le trait d'union divin de l'enfantement virginal, qu'il faut aller demander l'éloignement de toute dissi-

dence et l'unité parfaite de nos pensées. Heureuse la maison qui se forme elle-même sur ce modèle! Heureux les époux qui, prenant pour ciment de leur mutuelle affection ces saints amours descendus du ciel, savent aussi accorder leurs intelligences en les montant, pour ainsi dire, au ton de celles que nous voyons réunies à la crèche! Le Verbe incarné est comme le diapason auquel il faut recourir; c'est lui qui nous donne cette note normale, cet accord fondamental, principe de la véritable harmonie. Toute idée qui détonne est fausse; toute opinion qui se trouve en dissonance avec le cantique divin est par là même en contradiction avec la vérité. Que nos oreilles soient délicates pour saisir les moindres discordances, nos voix promptes à les résoudre au plus vite. Les instruments vivants que Dieu a mis dans la famille formeront alors un délicieux concert, prélude de celui auquel nous sommes conviés et auquel les anges mêleront leurs accords, lorsqu'eux-mêmes avec nous ne formeront plus qu'une famille immortelle.



TROISIÈME CONFÉRENCE

De l'unité des idées dans la famille.

Les obstacles.

MESSIEURS,

Vous avez compris l'importance de l'accord des esprits dans la société domestique. La paix du foyer, le bonheur de la vie en dépendent. S'il est vrai que les premiers chrétiens donnèrent le spectacle, unique au monde, d'une immense famille où il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum, anima una*, n'est-ce pas parce qu'en eux vivait une même foi, et parce que toutes les bouches se ren-

contraient dans la confession de la vérité chrétienne ?

Répétons encore qu'il ne s'agit point pour notre maison d'une sorte d'unité minutieuse, étroite, qui ne souffrirait aucune dissidence même sur des matières libres, qui voudrait tailler toutes les idées sur le même patron et réduire tous les esprits à la stricte égalité d'une même mesure. Rappelons aussi que cette unité ne s'obtiendra ni par l'absolutisme qui violente, ni par le laisser aller qui abdique ; mais bien par ces sollicitudes éclairées, qui, imitant la conduite de la Providence divine, traitent la liberté des esprits avec révérence et les conduisent, par les voies de la persuasion, à la conformité dans la lumière. Unité vraie, mais large, où tous se trouvent à l'aise, où ils peuvent se mouvoir sans embarras et sans contrainte ; elle ressemble à celle que l'Eglise catholique poursuit et dont saint Augustin a donné la formule : *In dubiis libertas, in necessariis unitas ;* dans les choses douteuses, la liberté, mais dans les nécessaires l'unité.

Cependant il faut le confesser, elle devient

de plus en plus rare aujourd'hui au sein des familles. A quoi tient cette absence? où en faut-il chercher la raison secrète? Est-ce au dedans? est-ce au dehors?

I.

Parmi les obstacles intérieurs, le premier qui se présente, ce sont les antécédents opposés et les traditions diverses.

En effet, la famille se forme à son début par le concours d'éléments étrangers l'un à l'autre et parfois hétérogènes. Deux branches empruntées à des arbres divers se trouvent tout-à-coup étroitement unies et greffées sur le même tronc; chacune d'elles apporte nécessairement sa sève, je veux dire ses dispositions naturelles, ses affinités, ses tendances originelles ou acquises. Qui sait si dans un de ces rameaux vivants nous ne trouverons pas absence complète de ce qui vivifie l'autre?

Les considérations de fortune, de rang, de

convenances sociales auront exclusivement prévalu dans la question du mariage; et on n'a pas reculé devant la pensée d'associer non-seulement des natures antipathiques, mais encore des habitudes, des principes entièrement contraires.

Voilà deux courants qui se rejoignent; leurs eaux n'ont ni les mêmes propriétés, ni la même couleur; ne feront-elles pas comme celles de certains fleuves, qui, tout en coulant dans le même lit, n'en viennent jamais à se mêler, chacun d'eux continuant à s'alimenter à part et conservant son individualité propre? Vous avez associé deux vies sans les unir, parce qu'il y a entre elles trop de dissemblances. Sur toutes les questions capitales je vois des contradictions que rien ne pourra concilier, des oppositions d'idées, de croyances, qui touchent aux intérêts les plus sacrés, mais qui sont à peu près irréductibles, parce que, de part et d'autre, elles dérivent du canal traditionnel par lequel l'enfance a été mise en communication avec les réalités de la vie.

Les années fécondes, décisives, qui gravent

d'ordinaire dans les esprits d'ineffaçables convictions avaient agi des deux côtés en sens inverse. Elles avaient fait deux œuvres disparates s'appliquant, pour ainsi dire, à les mettre en désaccord sur tous les points; et ce sont ces deux œuvres que vous juxtaposez au hasard, prétendant qu'elles vont s'harmoniser pour n'en faire qu'une, se fondre ensemble, s'identifier en se complétant l'une l'autre!

Peut-on l'attendre? faut-il l'espérer? Et si jamais cette réduction à l'unité s'opérait, ne serait-ce point aux dépens de ce que l'une des parties — la plus faible, sans doute — a de plus précieux, je veux dire ses pratiques ou même ses croyances religieuses?

Ce qui ne saurait être douteux, c'est que cette situation engendrera bien des luttes et causera bien des douleurs.

Supposons que, grâce à de mutuelles concessions, les premières années se soient écoulées dans le calme. L'heure solennelle arrive où la nouvelle famille s'est développée, où elle doit à son tour communiquer sa forme, imprimer son cachet, en un mot, perpétuer sa tradition

dans les enfants que Dieu lui donne. C'est ici surtout qu'on sent le besoin d'unité ; car l'œuvre ne saurait réussir que par le concours et le concert de toutes les forces qui s'y emploient. Si celles-ci entrent en conflit, que deviendra-t-elle ? Comment pourra-t-elle s'accomplir, si les idées qui y président conservent leur antagonisme, et tendent sans cesse à se supplanter mutuellement ?

Certes, il est facile d'écarteler un écusson. On parvient vite à réunir en un même blason les armes et les attributs de deux familles qui s'unissent. Est-il également aisé de fondre ensemble des principes opposés ? Et n'est-ce point à raison même de l'impossibilité qu'on y rencontre, que l'œuvre de l'éducation aboutit si souvent à de tristes avortements ?

S'il remonte l'une des lignes qui constituent sa parenté, l'enfant ne trouve que des exemples de foi, de religion éclairée, de piété solide ; douce et salutaire influence dont il reçoit l'impression, dont il reflète, quelque temps du moins, la vive lumière. A mesure qu'il grandit, il s'aperçoit du contraste que

présente avec cette première source de sa vie une autre qui ne le touche pas de moins près et dans laquelle il doit également chercher le secret de ses origines. Là point de prière, point de culte, point de Dieu. Le regard ne s'y élève jamais vers le ciel, et les préoccupations n'ont d'objet que le bien-être, les jouissances de la terre. Des deux côtés, du reste, égale chaleur d'affection ; des deux côtés, démonstrations égales de dévoûment et de tendresse ; peut-être même, là où le Christ n'apparaît pas, une parole moins austère et plus flatteuse, des maximes plus en rapport avec l'instinct inné du plaisir ; des horizons qui sourient davantage à l'esprit d'indépendance et aux premières aspirations de la passion naissante.

Entre ces deux traditions et ces deux autorités quel choix l'adolescent va-t-il faire? De ces deux voies où son cœur lui montre pareillement ce qu'il a de plus cher, laquelle sera la sienne? Jusqu'à présent, je le veux bien, il a suivi celle de sa mère, le moment n'est-il pas venu où il va commencer à être ce que son père lui apparaît, ce qu'ont été et sont encore

plusieurs des ancêtres dont il porte le nom et dont la vie lui est donnée comme modèle?

Messieurs, quelle tentation pour cette jeune âme, surtout au moment où la voix de la nature parle plus haut, alors qu'une sorte de fermentation inconnue vient à se faire sentir sourdement au fond de lui-même! Ce Dieu que la leçon maternelle lui a révélé, il est aimable sans doute; mais il est exigeant. Combien semble plus souriante et plus facile cette voie large, fleurie où marchent, sans s'occuper du ciel, plusieurs de ceux auxquels il doit aussi respect et obéissance! Sans compter que plus d'une fois peut-être il aura surpris sur leurs lèvres peu retenues la parole de l'indifférence ou le sourire du scepticisme.

Ah! n'en doutons point, son choix sera bientôt fait ; puisse-t-il n'être pas décisif! La famille n'a exercé vis-à-vis de l'enfant que la moitié de l'influence religieuse qu'elle lui devait; cette action tronquée est insuffisante et l'on ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle a été nulle.

Les phénomènes naturels dont nous som-

mes témoins tous les jours suffiraient, au besoin, pour nous le montrer. Voyez le faisceau lumineux que nous envoie le soleil, il se distingue par une remarquable unité; et pourtant la plupart des objets qu'il atteint sont doués d'une puissance élective qui le brise et le partage; une partie des rayons est absorbée, d'autres sont réfléchis, comme si ce choix était déterminé par leur caractère, plus ou moins sympathique à la surface qu'ils rencontrent. Combien plus la double tradition de la famille, faisceau mal uni, assemblage incohérent, ne sera-t-elle pas analysée, divisée par l'esprit de l'enfant et du jeune homme! Intéressé à repousser ce qui le gêne, à conserver uniquement ce qui lui plaît, il arrivera bien vite à rejeter au dehors l'ensemble des habitudes et des croyances chrétiennes; ce qu'il retiendra, ce seront seulement ces influences obscures, ténébreuses, qui lui apportent le doute ou du moins l'affranchissent de toute pratique difficile.

II.

Outre la diversité des traditions, l'unité rencontre un obstacle dans la variété des dispositions personnelles.

Chaque esprit a ses yeux propres. Tous ne voient pas sous le même angle, dans le même jour, ni de la même manière. Il y a des myopes de l'ordre intellectuel qui n'aperçoivent les choses que de près; il y a aussi des presbytes qui voient double et qui ne savent pas toujours corriger leur erreur. Plusieurs ont un prisme par lequel toute lumière passe avant d'arriver à leur regard; Dieu sait de combien de couleurs étrangères les objets se teignent pour eux, et dans quelle proportion leur forme, leur vérité s'altère. Les mêmes causes sont loin de produire en tous les mêmes effets; dans le domaine des impressions surtout, ce sont souvent les condi-

tions subjectives qui décident, et rien n'est plus vrai que le vieil adage : *Quidquid recipitur, recipitur ad modum recipientis*, ce qui veut dire que dans toute action, il ne faut pas considérer seulement la force qui entre en mouvement, mais encore et bien plus, la disposition de celui sur qui elle s'exerce.

De là il arrive qu'en toutes matières les hommes sont divisés d'opinions. Le même spectacle est vu par eux diversement; et si vous leur en demandez compte, il y aura d'ordinaire dans leurs récits des oppositions étranges. Ainsi nous sommes faits. Ainsi sont faits ceux-là mêmes qui doivent vivre ensemble et n'avoir qu'une pensée, puisqu'ils n'ont qu'un intérêt. Sans parler de cette pente naturelle de l'homme à la contradiction, qui s'augmente encore dans un perpétuel tête-à-tête; car l'union engendre bien vite la monotonie; on en souffre; alors la lutte se présente à l'esprit comme le signe de l'affranchissement, comme la preuve de l'indépendance.

Le jeune homme, l'enfant même prendra

volontiers le contrepied de ce que l'autorité paternelle lui impose. Il éprouve le besoin de contredire, et commence à croire à sa personnalité le jour où il ose avoir un avis à part. Le *oui* dans la bouche de la parenté provoque en quelque sorte spontanément le *non* dans la sienne. Seule la confiance sans bornes qu'inspire l'amour sera capable de réagir contre ce goût inné d'opposition, que porte en elle notre nature.

Ajoutez que cet instinct se complique souvent de mille petites passions secrètes, et que la vivacité même des affections de famille ne parvient pas toujours à les exclure. Ce sera un sentiment d'envie provoqué par certaines préférences vraies ou apparentes; ce sera une répulsion native et je ne sais quelle antipathie partielle qui, jusque dans une personne aimée, poursuit un défaut, souvent une qualité, ou simplement une manière indifférente de penser et de faire.

L'amour-propre intervient; la susceptibilité qui en est comme inséparable, ne tarde pas à lui prêter main-forte. Un refroidissement, qui

n'avait été que léger à l'origine, amène bientôt après lui une secrète blessure, que les circonstances les plus insignifiantes ravivent et que le seul contact de tous les jours semble aggraver.

De là une opposition systématique dans la sphère des idées; car les conflits qui se produisent de ce côté ont souvent leur source ailleurs; on est aujourd'hui divisé d'opinions, parce qu'hier une parole, une expression de visage a fait passer une impression pénible dans les âmes; si le remède se fait attendre, on va peut-être voir se former comme des partis rivaux et légèrement hostiles. Qui sait même si la famille n'en viendra pas à donner le spectacle d'un de ces schismes intérieurs dont nous avons de tristes exemples jusque sous le toit des patriarches? L'amour-propre blessé des fils de Jacob ne pardonnait pas à un frère plus jeune les manifestations malheureusement trop évidentes de la préférence paternelle; une aversion profonde s'était emparée d'eux et ils ne pouvaient lui adresser une parole exempte de colère :

Oderant eum nec poterant ei quidquam pacifice loqui (1).

La société domestique où le mal dont je parle se fait sentir ne peut manquer d'éprouver un grand malaise. Elle ressemble à ces infirmes chez qui un des organes principaux est atteint; ou encore à ces personnes assez saines d'ailleurs, mais dont la constitution a un côté faible et dont le corps est sujet à quelque douleur; on ne peut faire fonctionner tel membre, se tenir de telle ou telle façon sans éprouver une vive souffrance. Tandis que tout devait être paix, harmonie et joie commune dans la vie d'intérieur, à chaque instant on tremble de voir s'élever des orages. Il est des matières qu'on n'ose aborder, il est des moments qu'on craint de voir venir; pour éviter un choc, il faudra bien souvent se renfermer dans le silence. Mais ce silence lui-même pèse, il est inquiétant comme celui de ces citadelles soigneusement fermées, où l'on a rassemblé des armes et des engins de guerre; à un moment donné la porte pourrait s'ouvrir

1. Gen., XXXVII, 4.

et l'on tremble de voir commencer les hostilités. Aussi les esprits s'observent-ils avec défiance. Pourquoi n'en pas venir plutôt à désarmer franchement? Pourquoi ne pas signer une paix indispensable à leur bonheur?

Qu'importe après tout la différence des natures? qu'importe même l'inévitable cliquetis des idées sur certains points de détail?

Si l'union n'était possible qu'entre les intelligences qui coïncident dans toute leur étendue, il faudrait renoncer à la trouver parmi les hommes. A ceux qui sont d'accord pour le fond, il sied bien de négliger certains accessoires. Si le père de famille ne veut point que la tranquillité soit troublée dans sa maison, tout en exigeant la soumission, le respect, qu'il sache parfois se laisser contredire. Que tout en formant les esprits, il ne cherche point à les dépouiller de leur personnalité ; à cette vapeur frémissante qu'il captive et qu'il discipline il se souviendra en même temps de ménager des issues et de fournir de faciles passages; autrement la compression même préparerait des tempêtes;

et plus la liberté des idées aurait été refoulée dans un espace étroit, plus leur explosion, tardive peut-être mais certaine, pourrait un jour causer de tristesses.

III.

Après les obstacles intérieurs, il nous faut signaler ceux du dehors, lesquels, bien que multiples et divers, peuvent être compris sous une seul dénomination. Ce sont les mauvaises influences au point de vue des idées et des doctrines.

Rappelons en premier lieu l'influence des lectures.

Ai-je besoin de vous dire, Messieurs, que la presse est aujourd'hui une large voie sur laquelle se rencontrent, se coudoient, se poussent toute sorte de systèmes et de théories? Là comme ailleurs et plus qu'ailleurs, ce qu'il y a d'honnête et de juste ne forme pas la majorité; à part un groupe relativement peu nombreux d'idées saines et vraies qui essayent

de se produire sur cette grand arène de la publicité, la foule représente non la vérité mais le mensonge, et souvent le mensonge habillé en docteur, le mensonge séduisant la multitude par de flatteuses promesses, la fascinant par son charlatanisme et lui vendant comme remèdes les poisons les plus actifs, les toxiques les plus délétères.

Tous ceux qui savent lire traversent cette voie publique et sont en butte à ce nombre infini de solliciteurs. Vos enfants y viennent à leur tour; pouvez-vous les y laisser errer sans contrôle?

Remarquez que d'ordinaire le bon livre passe son chemin modestement; sûr du bien qu'il peut faire, il ne cherche point le bruit et n'allèche pas la clientèle à grands renforts de réclames; le mauvais livre au contraire aime le fracas; il marche, pour ainsi dire, en sonnant devant lui de la trompette et ne tarde point à obtenir les bravos d'une foule imbécile; en possession de la vogue, il pique la curiosité, il donne envie à tous de faire sa connaissance, ne fût-ce que pour savoir ce dont

tout le monde parle et pour être au courant des conversations à la mode.

Or, Messieurs, c'est là ce qui s'appelle une connaissance dangereuse. Vous craignez à juste titre pour vos fils la société d'un jeune homme imbu de faux principes et élevé à l'école de l'incrédulité ; faudra-t-il moins redouter cette autre compagnie plus fatale encore parce qu'elle est plus assidue? Faudra-t-il regarder comme plus inoffensif ce dialogue silencieux qui s'établit pendant des heures entre l'âme de vos enfants et l'ouvrage irréligieux ou immoral? partie inégale engagée entre la simplicité désarmée et le sophisme pourvu de tous ses artifices, entre la pudeur ingénue et le vice qui se déguise en se parant de tous ses charmes. Croyez-le, Messieurs, ce tête-à-tête sera malheureux ; et parfois une seule rencontre suffira pour faire une blessure mortelle. On sortira de cette entrevue imprudente avec une foi ébranlée, avec un attachement moins fort et moins sûr aux principes et aux traditions de la famille, avec je ne sais quel dégoût de la vie d'inté-

rieur, avec un attrait plus vif pour les plaisirs du monde, avec le germe du rêve, avec des ressouvenirs qui susciteront mille tableaux fantastiques et qui se traduiront en mille tentations délicates. Nous-mêmes hélas! quoique plus solides et plus mûrs, nous avons peine parfois à tenir bon contre les assauts du livre antichrétien; comment voulez-vous qu'il n'y ait point de péril dans ce duel que vous lui laissez engager avec la jeunesse et l'inexpérience?

Et ce que je dis du livre, il faut assurément l'appliquer au journal, instrument plus fréquent encore de division dans les idées de la famille. On a beau se croire affermi dans ses convictions; on a beau l'être en réalité; l'action exercée tous les jours par cette feuille dans l'intimité de laquelle on vit, finira par être sensible. A votre insu elle vous dépouille peu à peu de vos opinions et vous fait partager les siennes. C'est la goutte d'eau qui tombe constamment au même endroit et qui finit par entamer le marbre le plus dur; c'est le sel de salpêtre filtrant à travers les pores de la pierre

humide et transformant peu à peu toute la muraille.

Si telle est l'influence que le journal exerce, si la couleur dont il est imprégné déteint généralement sur l'esprit de ses lecteurs, vous voyez de quelle importance sera le choix à faire, et combien vous devez vous garder d'introduire chez vous un ennemi domestique. Qui sait si l'œuvre de l'unité ne serait point entamée par lui ou compromise? Tandis que vous bâtissez, il démolirait; tandis que vous défendez, il attaquerait; tandis que vous protégez et couvrez d'une égide, il séduirait, il perdrait peut-être ce que vous avez le plus à cœur de sauver.

Et ne me dites pas que cette lecture n'est que pour vous. Quand un journal a franchi votre seuil, il vous est difficile de savoir tous les lieux ou il pénètre. Plus il sera sévèrement interdit, plus il trouvera d'intelligences secrètes qui le feront échapper à la surveillance; vos enfants, vos domestiques ne verront point près d'eux ce fruit défendu sans être tentés d'y porter la main; votre maison fût-

elle le séjour de l'innocence, à chaque instant vous auriez à craindre que la scène du paradis terrestre ne s'y renouvelle et n'amène comme résultat quelque déchéance.

Ainsi le livre ou le journal avec lequel nous conversons, arrive aisément à nous imprimer sa forme; mais que dire des cercles, des sociétés habituelles avec lesquelles nous sommes en rapports de tous les jours? Une certaine communion de pensées s'établit d'elle-même insensiblement parmi ceux qui les fréquentent. Or tel est aujourd'hui l'esprit général que souvent l'air qu'on y respire est saturé d'erreurs, qu'il se trouve vicié par ces idées fausses et ces préjugés dangereux qui pullulent dans le monde. Exposez le tempérament même le plus robuste à l'action lente peut-être, mais à peu près irrésistible, de ce milieu, vous le verrez perdre graduellement ses forces. L'atmosphère épaisse et chargée de vapeurs dans laquelle il vivra ordinairement répandra un nuage sur son regard autrefois si limpide; la vérité s'obscurcira et semblera graduellement s'éloigner; les principes chrétiens ne

jetteront plus dans cet esprit préoccupé qu'une demi-lumière, qui s'affaiblissant chaque jour, menacera bientôt de s'éteindre.

Quelle épreuve pour l'adolescent dont l'esprit n'est point définitivement assis ! Le premier devoir d'un père, n'est-ce pas de se rendre compte des sociétés qu'il fréquente, de lui fournir des amis sûrs, d'écarter autant qu'il se peut de cette intelligence encore malléable et flexible, tout ce qui la déformerait ou lui ferait contracter un pli funeste ?

Et quant à nous-mêmes, Messieurs, sommes-nous tellement inaccessibles à ces influences que nous puissons toujours les affronter sans précautions ? J'entends dire que tel homme, toutes les fois qu'il revient de telle réunion, de telle compagnie n'est plus reconnaissable. Sa femme, ses enfants ne sont que trop avertis du contact qu'il a subi ; ils le devinent à cet air sombre, à cette parole sèche, à ce pli particulier du visage qui indique une préoccupation spéciale ; peut-être à ce caractère aigri qui révèle un trouble secret, à ces démonstrations moins affectueuses qui lais-

sent craindre une passion cachée. Ah! que de fois une influence invisible pèse de tout son poids sur la famille et en détruit la paix! La main qui agit est dans l'ombre, mais elle ne se fait que trop sentir au grand jour; et les coups qu'elle porte, pour chercher à se dissimuler, n'en sont ni moins cruels, ni moins inguérissables. Et ce n'est pas toujours le cœur qu'elle atteint, ce sont bien souvent aussi les idées qui se modifient, qui se transforment, qui deviennent bientôt tout autres qu'elles n'étaient autrefois; prenant désormais le ton au dehors, elles ne se trouvent plus en harmonie avec la note dominante de la famille. Vous le voyez, cette précieuse et sainte unité qui fait notre joie est exposée de toutes parts; elle ne peut se conserver, ni même exister sans combats. Il faut un œil vigilant qui soit toujours ouvert sur ses périls; il faut un bras dévoué qui soit toujours prêt à s'étendre pour sa défense; surtout il faut un zèle ardent qui embrasse cette cause et la fasse triompher de tous ses ennemis.

C'est le rôle du père chrétien; et il l'exer-

cera d'abord en abritant la famille contre l'invasion des idées étrangères. A la porte de son propre esprit comme à la porte des esprits qui lui sont confiés, il établira un contrôle sévère, une sorte de douane rigoureuse, chargée d'examiner tout ce qui tente à chaque instant de s'introduire. Le libre-échange ne pourrait être ici que ruineux. Sans mettre l'enceinte protégée en dehors du commerce et du mouvement général, que sa barrière soit gardée fidèlement, qu'on y discerne avec soin les denrées qui doivent être admises et celles qui sont prohibées.

Ce sera le fait de l'autorité d'empêcher la contrebande des livres dangereux et des compagnies funestes.

Mais bon gré, mal gré, des idées de toute espèce arriveront jusqu'au seuil, et ce n'est point par la violence qu'on les écartera. Si le père veut que le triage se fasse, qu'il tienne lui-même à la main le flambeau de la foi. Qu'aux clartés vives de cette lumière que lui prête l'Église, il éclaire soigneusement et les replis des intelligences et les fantômes qui cherche-

raient à s'y cacher à la faveur des ténèbres. Plus la vérité brillera, plus on verra se dissiper aisément ces ombres fugitives qui n'oseront tenir en sa présence.

Oui, Messieurs, le secret, le grand secret pour que votre maison tout entière demeure lumineuse c'est que vous y soyez vous-même un foyer étincelant. C'est que toutes les obscurités qui pourraient s'y produire viennent se fondre dans la sérénité de ces convictions que vous ne vous contenterez pas d'avoir en vous-mêmes, mais que vous ferez partager aux autres. Cette parole évangélique dite par J.-C. même du précurseur : *Erat lucerna ardens et lucens*, c'était une lampe ardente et qui éclairait tout autour de lui, il faut vous en emparer pour vous mêmes et en faire la devise de votre vie. Le même Sauveur disait à tous : Que la lumière de vos œuvres brille d'un si vif éclat devant les hommes qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux : *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* Laissez-moi vous dire dans un sens plus restreint, et avec

un accent plus pressant encore: Oui, que votre enseignement et vos paroles, que vos actes et votre conduite soient, au sein de la famille, comme un centre radieux dont les rayons se réflètent sur tous les visages; afin qu'illuminés par vous, tous ceux qui vous appartiennent soient vraiment de ceux que l'Écriture appelle les fils de la lumière: *Filii lucis*, ou encore les enfants du jour, qui n'ont rien de commun avec la nuit, ni avec les ténèbres : *Filii diei, non noctis, neque tenebrarum;* marque privilégiée à laquelle on reconnaîtra qu'ils se rattachent à Dieu comme à leur premier Père et qu'ils l'honorent ici-bas d'un culte filial: *Ut glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est;* magnifique unanimité des esprits, présage de celle qui doit être un jour plus admirable encore et plus complète.



QUATRIÈME CONFÉRENCE

De l'unité des idées dans la famille (suite).

Les moyens.

MESSIEURS,

Je suis loin d'avoir tout dit sur l'importante matière par laquelle nous avons abordé la question de l'unité dans la famille. De fait, il est peu de parentés si homogènes où l'on ne trouve un peu plus près, un peu plus loin, quelques membres qui ne partagent pas la pensée commune, même sur les sujets les plus graves. Ils se sont fait sur la religion, en particulier, des convictions à part; ou peut-être ce qui domine, c'est l'absence complète

de toute conviction, comme de tout culte. Et ce sont précisément ceux-là qui sont plus disposés à mettre en avant leurs préjugés, eux qu'on trouve toujours prêts à faire leur profession de foi négative ou sceptique, eux qui prétendent rallier tous les autres à leur manière de voir, et remettent sans cesse sur le tapis les mêmes discussions, les mêmes problèmes.

Or, si grande que soit la distance qui nous sépare moralement de ces personnes, souvent le contact avec elles est obligé et les relations nécessaires. On se voit à la ville ou à la campagne; on se rencontre aux eaux, on se retrouve chez des amis communs; les liens du sang, les convenances sociales défendent de se fuir; et une rupture absolue ne saurait s'opérer sans produire dans le monde une sorte de scandale. Peut-être aussi des intérêts sacrés s'y opposent. Et pourtant la fréquentation de pareils hommes crée pour plusieurs un vrai péril. On ne le constate que trop à certains symptômes déjà manifestes, qui semblent accuser une transformation graduelle.

C'est un adolescent dont les idées prennent peu à peu l'empreinte de celles qui lui sont exposées avec tant d'assurance. C'est une fille, ou même une jeune femme qui sort de ces conversations moins pieuse et plus mondaine, se rapprochant d'autant plus de l'amour des choses futiles qu'elle commence à s'éloigner davantage des horizons chrétiens. L'esprit religieux diminue sensiblement; les blessures qu'il reçoit fréquemment rendent la foi plus faible et il est même à craindre qu'elle ne finisse pas être ébranlée.

La difficulté que je signale devient bien plus grande encore quand elle constitue un état permanent et habituel. Combien de ces jeunes gens, que la famille et l'école avaient réussi à protéger contre l'invasion des idées malsaines, se trouvent subitement transportés dans un milieu insalubre et tout différent de celui qu'ils avaient connu jusqu'alors! Le bureau où ils sont entrés, l'étude où ils travaillent n'apporte à leurs oreilles que des discours irréligieux, avec l'antipathie la plus prononcée pour tout ce qui est catholique.

Je n'aborde pas le côté moral, ou si vous aimez mieux, le côté immoral de ces entretiens; je n'y considère que l'influence fâcheuse qu'ils peuvent exercer sur les croyances. On a vu plus d'une intelligence naïve y laisser la simplicité de sa foi ou même y perdre entièrement ce que la famille lui avait donné de principes.

Un père attentif et vigilant ne saurait considérer sans alarmes ces situations qu'il ne dépend pas toujours de lui d'éviter à ses enfants. Il ne s'agit pas sans doute de les retirer du champ de bataille, puisque aussi bien le champ de bataille est partout. Mais la lutte étant devenue nécessaire, il s'agit d'y préparer de vigoureux champions. S'il est clair qu'aujourd'hui plus que jamais, le chrétien doit être soldat, il a besoin d'être de bonne heure armé de toutes pièces et accoutumé à la manœuvre. Le chef de famille devient, par la force même des choses, comme un capitaine instructeur, chargé de former les jeunes recrues qu'il a sous la main et de les dresser aux exercices militaires. Trois nécessités sur-

tout s'imposent à lui, parce que là se trouvent les garanties de l'avenir. Ce sont elles qu'il nous faut aujourd'hui examiner.

I.

Première nécessité : établir plus solidement dans les esprits les idées traditionnelles.

En certaines contrées riveraines de la mer, où toute maison doit s'attendre à subir l'effort des vents et des tempêtes, l'art de la construction a des procédés spéciaux; il creuse des fondations plus profondes, il établit des charpentes plus lourdes, plus résistantes, et souvent il va jusqu'à lier avec le fer les diverses parties de l'édifice. Que sera-ce si le monument qu'on élève doit se trouver au milieu des flots? Alors les précautions que nous venons de dire ne suffisent plus. Il faut un ciment particulier; il faut une base plus large, plus affermie; on ne craindra point d'y rassembler et d'y sceller indivisiblement d'énor-

mes quartiers de roche; c'est seulement devant ces masses formidables qu'on peut espérer de voir la vague se déchaîner sans succès; c'est sur elles que l'orage passera sans rien détruire.

Pères qui m'écoutez, sachez bien que l'édifice dont vous êtes les architectes ne doit pas seulement être exposé sur le rivage aux coups de vent qui arrivent des profondeurs de l'océan; non, c'est au milieu même des flots en fureur qu'il doit rester debout, secoué, battu, immergé de toutes parts; devenu comme le point de mire où convergent tous les coups de la tempête. Si vous voulez que ses murailles tiennent bon, voyez quelles proportions il s'agit de leur donner et sur quels fondements il les faut asseoir.

Certes, Messieurs, à aucune époque, l'éducation religieuse et morale de l'enfance n'a eu besoin d'être aussi forte que de nos jours. Autrefois sans doute les périls inhérents à la nature humaine existaient comme aujourd'hui, mais la société prise en masse était croyante; et si les volontés pouvaient être en-

traînées au mal, les esprits du moins conservaient ordinairement leurs convictions et leurs principes.

La partie la plus menacée maintenant, c'est précisément cette base qui porte tout le reste. Les grandes notions d'autorité, de devoir, de religion de vertu sont comme les quatre pierres angulaires qui se rejoignent, se soudent l'une à l'autre pour la former. Dites-moi, donc s'il en est une seule que ne cherchent pas à renverser les négations radicales de notre époque. Je ne sais quel scepticisme désolant remplit l'atmosphère; il s'introduit dans les interstices des âmes, il filtre, pour ainsi, dire à travers les pores de nos pensées, si bien qu'on voit peu à peu se détériorer et se dissoudre le roc des traditions qui semblaient les plus fermes et les plus inébranlables.

Et pourtant, au lieu de fortifier ces assises premières, nous les posons mal ou nous les abandonnons dans un déplorable état de faiblesse. L'autorité a peur de se faire sentir, elle se dissimule, elle s'efface. Le devoir craint de se présenter avec son front austère, il se masque

et prend une autre figure, si toutefois il ne cède pas entièrement la place au plaisir. De religion on ne prend que le strict nécessaire, tant on se persuade qu'il serait dangereux de dépasser pour l'enfant une dose restreinte et insuffisante. Pour la vertu, on se contente d'un à peu près, et il arrive même souvent qu'on transforme en mérite ce qui devrait être regardé comme le fait du caprice ou des passions naissantes.

Et c'est sur de pareilles fondations qu'on prétend construire ! De grâce, que voulez-vous y mettre? Que produira l'éducation en vogue aujourd'hui qui puisse avoir des chances de durée ? Elle a la prétention de façonner le caractère ; elle ne nous donne que des natures molles, sans énergie, des âmes de cire qui prendront toutes les formes qu'on voudra leur imprimer, parce qu'elles sont hors d'état d'en avoir une qui leur soit propre. Au lieu de faire des hommes, elle n'aboutit qu'à perpétuer l'enfance ; avec la fougue de plus, avec l'ingénuité de moins, ce sera toujours l'enfance emportée, capricieuse, impuissante à se

modérer, incapable de discipline ; ce qui n'était qu'instinct s'est changé en passion ; les jeux sans conséquence ont été remplacés par des jeux terribles ; du reste, aujourd'hui comme hier, absence de raison, recherche effrénée de plaisir, esprit ouvert à toutes les erreurs et désormais fermé à la vérité chrétienne : tel est le triste spectacle que nous donne cette jeunesse dont la religion n'a pas guidé les premiers pas ou qu'elle a été forcée d'abandonner, pour ainsi dire, au seuil de la vie raisonnable.

Si elle est restée plus longtemps près de la jeune fille, plaise à Dieu qu'elle n'ait point créé en elle seulement une piété d'impressions et qu'elle y ait établi autre chose qu'une sorte de religiosité toute superficielle ! sorte de vernis extérieur qui pourra faire illusion au dehors, mais ne conservera rien au dedans, et qui, s'il ne tombe pas au contact du monde, sera du moins impuissant à préserver de ses funestes atteintes. Vous le voyez, dans cette œuvre d'où dépend tout l'avenir, l'important est de pénétrer plus avant, d'aller au fond

même de l'âme ; autrement, ce que vous essayez d'édifier demeure comme suspendu sur le vide ; l'esprit, oscillant sans cesse, restera dans cet état ébauché et inconsistant dont parle saint Paul, il sera emporté au hasard, il flottera à tout vent de doctrine : *Tanquam parvuli fluctuantes omni vento doctrinæ;* c'est pour qu'il n'en soit point ainsi que Jésus-Christ a établi dans son Église des pasteurs et des docteurs ; c'est pour la même raison qu'il a placé au foyer de chaque maison chrétienne une autorité enseignante, qu'aucune autre ne saurait dispenser de remplir son mandat et d'exercer son auguste ministère.

II.

Mais ce ne sera pas assez d'avoir de bonne heure préparé l'enfant à la résistance. Il faudra que le regard paternel suive avec une constante sollicitude toutes les phases que traverse son esprit, à mesure qu'il se trouve jeté au milieu du péril. Comme le navire de

guerre, sur lequel se fonde l'espoir de nos succès maritimes; non-seulement dans sa construction on n'a rien ménagé pour assurer la solidité de sa coque et revêtir ses flancs d'une cuirasse impénétrable; après chaque voyage, après chaque combat, on visite avec soin toutes ses parties; si dans la muraille une fissure s'est déclarée, si l'armure d'airain paraît faiblir en quelque endroit, aussitôt l'avarie est réparée, et l'on se garde bien d'attendre, avant d'y pourvoir, qu'il soit survenu un plus grand dommage; et pourtant, Messieurs, les risques que doit courir ce vaisseau ou cette frégate sont-ils à comparer avec ceux qui attendent le jeune homme sur une autre mer infiniment plus agitée, où les luttes sont mille fois plus terribles? Combien, par conséquent, n'est-il pas plus nécessaire de veiller sur tout accident et de réparer à temps ses moindres pertes!

Vous me direz peut-être que les profondeurs d'une âme ne peuvent être mises à nu comme celles du bâtiment rentré dans le port. Je réponds que, tout au contraire, la maison pa-

ternelle devrait être comme ce dock réparateur, où l'on ramène de temps en temps le navire fatigué de tenir la mer, désemparé par les feux ennemis, peut-être même à demi fracassé par ces coups d'éperon, qui paraissent être ce que la marine moderne a de plus redoutable. S'il est un œil qui puisse visiter en détail chacune des blessures faites à une jeune âme, ne sera-ce pas avant tout l'œil d'un père ? Est-ce que la nature ne lui a pas donné une perspicacité à part? N'a-t-elle pas doué le chef de famille d'un sens particulier qui lui fait deviner les souffrances, les épreuves et, en même temps, les fautes, les malheurs de ceux qui sont soumis à sa direction ?

Messieurs, ce n'est pas pour rien que vous avez sur vos enfants cette avance considérable de vingt-cinq années ou davantage, qui vous a fait parcourir avant eux la voie où ils sont appelés à marcher, qui vous en a révélé les périls, les tentations, les écueils, qui vous a donné, dans l'expérience de ses combats et peut-être de ses revers, la science nécessaire pour prémunir ceux qui viennent après vous

et leur épargner de tristes défaites. Près de l'adolescent encore étranger à la connaissance de la vie, Dieu vous a placés avec une sagesse pratique qui est le fruit de votre passé. Initiés à tout un ordre de choses encore mystérieux pour le premier âge, vous assistez comme témoins à la révélation graduelle qui va se faire ; vous pouvez en surveiller chaque phase, en voir se dérouler successivement toute la progression. Un mot, un geste, moins que cela encore, un pli du front, une expression de visage, tout aura pour vous un langage clair et intelligible et vous fera comprendre le travail secret qui s'accomplit au dedans. Bien plus, sans aucun symptôme extérieur, je ne sais quel instinct divinatoire vous avertira de ce qui se passe.

D'ailleurs, si, tout en évitant de compromettre son autorité, le père a eu soin de se faire l'ami, le confident de ses fils, leur cœur naïf s'ouvrira de lui-même et laissera lire aisément jusque dans ses replis les plus cachés. Vous en verrez, Messieurs, les premiers troubles ; vous n'aurez pas de peine à en comprendre la

première fermentation, à en soupçonner les premières atteintes. Les rapports si simples, si naturels, que vous avez tous les jours avec vos enfants, deviendront comme un miroir fidèle où leur âme se peindra en quelque sorte tout entière. Une certaine réserve, une froideur inaccoutumée, une gêne, un embarras seront pour vous autant de pronostics non équivoques et de signes révélateurs. Car Dieu a voulu que cette providence visible, qui s'assied au foyer domestique, eût, en quelque sorte, le privilége de l'invisible Providence qui gouverne le monde et, que de l'une comme de l'autre on pût dire : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus :* toutes choses sont à découvert et sans voiles devant son regard [1].

Or, de même que la première sait empêcher les envahissements du désordre et maintient dans l'équilibre l'économie de l'univers ; de même aussi la seconde ne doit pas se contenter de constater la présence du mal; elle est surtout établie pour y porter remède. C'est à

1. Héb., IV, 13.

l'origine des déviations qu'il faut s'y prendre. Un esprit commence-t-il à ne plus se tenir aussi ferme; y sent-on un ébranlement, une agitation intérieure ; n'a-t-il plus pour les idées fausses la même répulsion et pour les théories mensongères le même éloignement; a-t-on lieu de craindre que certains discours irréligieux soient écoutés avec complaisance, que certains livres d'une doctrine mauvaise soient accueillis avec plaisir; c'est au moment même de ces premières manifestations qu'un père intelligent interviendra avec prudence.

Sa tâche est délicate; il faut éviter de froisser cette indépendance naturelle qui, dans le jeune homme aussi bien que dans un coursier vigoureux, se cabre aisément et, une fois effarouchée, ne se rend plus même à la main qui caresse et qui flatte. Nous l'avons dit déjà bien des fois, ce n'est point comme d'assaut qu'on pourra emporter la place. Qu'on étudie plutôt ses diverses avenues, qu'on se rende compte du chemin à prendre pour y pénétrer sans violence. Il est assurément plusieurs portes dont un père dévoué et tendre ne peut

manquer d'avoir la clé. Il attendra, s'il le faut, les moments favorables ; il ne craindra point, si la chose est opportune, d'allonger sa route et de faire un détour. Tantôt obliquement, antôt d'une manière directe, il abordera la difficulté ; il opposera aux influences du dehors son influence personnelle et victorieuse ; puis, ramenant doucement à son centre l'esprit qui s'en était écarté, il l'assoira de nouveau dans la solide et immuable vérité des principes chrétiens et des traditions de famille. S'il s'est fait dans ses idées une lacune, il la comblera ; s'il reste dans son intelligence une souffrance, il s'efforcera de la guérir ; après avoir cicatrisé les plaies, il visitera l'armure offensive et défensive, pour la réparer, ou encore, pour aviser aux moyens d'ajouter ce qui y manque. Certes, Messieurs, il faut proclamer heureux le jeune homme qui vit sous l'égide d'un semblable père ; plus que tout autre, il peut se féliciter d'être à couvert de l'erreur, et si jamais il en devient victime, on ne devra l'imputer qu'à sa volonté mauvaise, à ses résistances obstinées.

III.

Nous voyons des plantes qui se nourrissent à peu près exclusivement par leur feuillage. Elles ont à peine besoin de racines, et celles dont elles se pourvoient ne sont jetées qu'à fleur de terre. Un pan de muraille, un roc presque nu leur suffisent pour naître et se développer à l'aise. Mais aussi semblent-elles indifférentes au séjour qu'elles ont choisi; vous les transporteriez ailleurs qu'elles s'apercevraient à peine du changement; elles continueraient à y vivre sans regret, à y fleurir sans amère comparaison et sans aucune manifestation de tristesse. Tout différents sont ces arbres vigoureux qui nous charment par leur taille élancée et par leur épais ombrage; si vous voulez les transplanter sans péril, il faudra les tromper en quelque sorte en transportant avec eux le sol où ils ont crû et dont ils sont devenus désormais comme inséparables. Cette terre leur est nécessaire parce

qu'ils y plongent profondément et qu'ils y puisent toute leur vie. Ainsi en doit-il être aujourd'hui plus que jamais pour chacun des membres de la famille.

Autrefois, quand l'esprit chrétien formait comme l'atmosphère générale des sociétés, peut-être la plante restée chez elle sans racines avait-elle encore chance de rencontrer ailleurs son climat natal; maintenant presque partout le vent qui souffle est chargé de poisons mortels; c'est donc plus que jamais dans le milieu essentiellement salubre où la Providence a placé notre berceau, qu'il nous faut chercher l'air qui nous convient. Du reste, pour le respirer, il n'est pas nécessaire de demeurer toujours sous le toit paternel. Au loin il nous arrive encore, apporté par nos impressions premières, appelé par nos vieux souvenirs. Comme une brise rafraîchissante que nulle distance ne saurait arrêter, et qui vient trouver le jeune homme dans les ardeurs mêmes de la passion, dans les entraînements des compagnies, des affaires, des plaisirs; souvent il lui suffira de sentir cette

action pure, vivifiante, pour ressaisir des forces qu'il était sur le point de perdre et pour recouvrer tout à coup le courage de la vertu, du devoir, de l'honneur.

Mais ceci suppose que les racines de son cœur et celles de sa vie demeurent invariablement fixées dans la famille. Remarquons-le, Messieurs, ces affections que la nature elle-même s'est chargée d'établir, ne sont pas seulement la condition de nos plus douces joies, elles sont encore la garantie la plus efficace de notre persévérance dans le bien. Oui, plus la puissance d'attraction exercée par le foyer domestique sera forte, irrésistible, plus vous aurez lieu d'espérer que partout et toujours ceux qu'on y a vus autrefois réunis se rappelleront ce qu'ils étaient et se garderont de dégénérer. Jeté peut-être au delà des océans par les hasards de sa carrière, loin de son pays, loin des siens, le jeune homme se trouvera plus d'une fois face à face avec ces séductions auxquelles ne résistent pas toujours les âmes les plus affermies. Après de longs combats et de nombreuses victoires,

une heure pourra venir, où se sentant à bout de forces, il paraîtra sur le point de céder comme tant d'autres. La religion de ses premières années serait alors trop faible si elle était seule; mais avec les vérités qu'elle rappelle, ressuscitent aussi au fond de cette âme les impressions, les réminiscences, les traditions des anciens jours, tout cela dominé par l'image auguste du chef de la famille et de ses vertus. Pensez-vous, Messieurs, que ce ressouvenir soit d'un médiocre secours au fort de la tentation? Ne voyez-vous pas cette figure immaculée d'un père chrétien se dressant tout à coup devant les yeux d'un enfant prêt à faillir, et lui tenant un langage qu'aucune autre bouche ne saurait lui faire entendre? Entre son cœur et le vice il y a ce regard auquel il n'échapperait pas, cet héritage d'honneur qu'il faudrait profaner, cette tête vénérée et chérie au front de laquelle il faudrait imprimer une souillure. Si violents que soient les entraînements, ils seront réprimés, l'amour du foyer aura sauvé le jeune homme.

Mais la force de cet amour tient en grande partie à l'unité dont nous parlons. Il tient à l'attitude qu'un chef de famille saura prendre vis-à-vis des siens, à cette unanimité de pensées, de sentiments qu'il aura réussi à établir entre tous, à ces épanchements où les âmes s'ouvrent et se versent l'une dans l'autre. Il faudrait, en quelque sorte, qu'elles fussent de cristal et que pas une de leurs dispositions ne demeurât cachée. La confiance mutuelle, une douce et respectueuse amitié qui se superpose aisément à l'affection plus profonde sans doute, mais aussi moins expansive, que la nature a créée entre les fils et les pères, une familiarité contenue — non point celle qu'on voudrait établir aujourd'hui sur les ruines du respect — mais celle qui rapproche les rangs sans les confondre : ce sont là assurément autant de moyens propres à attirer les cœurs et à les fixer dans la famille.

Le principal de tous, Messieurs, c'est vous-mêmes; ce sont les sympathies que vous faites naître, le charme qui s'attache à votre personne, le bonheur que l'on goûte dans votre

compagnie. Oui, le père doit être le secret aimant qui attire et qui retient ; il y a dans l'action mystérieuse qu'il est appelé à exercer quelque chose qui dépasse les industries de la tendresse et qui dépasse même la puissance de la nature. Laissez-moi vous le dire, c'est un don divin, qu'il faut obtenir par la prière, acheter par le sacrifice, mériter et conserver par la pureté de la vie. La chasteté du père de famille est peut-être ce qui contribue le plus à lui donner cet ascendant et cet empire sur les âmes. Pour lui, ce n'est point simplement une question personnelle que de fuir toute souillure ; plus il en est exempt, plus la lumière de sa vie rayonne et enveloppe les siens, plus l'arôme qui s'échappe de lui les embaume et les enivre ; on ne peut se défendre de l'aimer, parce que lui-même il aime d'une manière plus pure ; son cœur reste plus jeune, plus entier ; il a plus de fraîcheur, par conséquent plus de ressemblance avec les affections naïves qui naissent autour de lui et qu'il s'agit de développer.

Messieurs, quand il n'y aurait point d'autres

considérations, je dirais au père qui veut être digne de ce nom, je dirais à celui qui veut rattacher indissolublement à son amour l'amour de tout les siens; en un mot, à vous tous je dirais : Soyez chastes. C'est à la pureté de la vie conjugale que d'avance sont dévolus d'immenses trésors de dilection ; et comme la piété dont Dieu même est l'objet, cette autre piété qui unit entre eux les époux, a pour elle toutes les promesses de la vie présente et toutes celles de la vie future.

Une difficulté m'a été signalée au sujet de certains livres plus ou moins opposés à nos croyances et qui menacent parfois d'entamer l'unité des idées dans la famille.

Il en est, me disait-on, qui font grand bruit, dont tout le monde parle, et qu'il est à peu près impossible que le jeune homme ignore. Si on les lui interdit, il les lira en secret. Ne serait-il point à propos, en certains cas, que le père prenne les devants, qu'il lise avec lui l'ouvrage dangereux, démasquant la fausseté,

relevant l'erreur, mettant l'antidote à côté du poison, en sorte que la lecture devienne inoffensive et qu'en même temps la curiosité soit satisfaite ?

Rien ne me semble plus judicieux que cette réflexion. Elle suppose, il est vrai, un père instruit et capable; mais pourquoi ne ferait-il pas en sorte de l'être? Le monde fourmille d'hommes qui manquent de loisirs seulement parce qu'ils ne savent pas ménager leur temps; d'autres en ont, dont ils ne savent que faire et dont peut-être ils abusent. Que ne suivent-ils de plus près les études de leurs enfants, et que n'apprennent-ils eux-mêmes, ou du moins que ne rapprennent-ils assez de choses pour se trouver toujours au niveau de ceux qu'ils doivent conduire?

Messieurs, je n'ignore pas qu'une mesure uniforme de science ne saurait vous convenir à tous. Le tourbillon des affaires en absorbe plusieurs; l'âge, les facilités ne sont point partout les mêmes. Mais faut-il que l'influence paternelle se trouve diminuée, annulée par une trop grande infériorité vraie ou appa-

rente dans les questions littéraires ou scientifiques? N'est-il pas à craindre que l'orgueil de l'enfant ne soit surexcité, quand il se sentira habituellement dans une sphère que ses parents n'abordent pas? Les conversations de la famille ne sont-elles point exposées à languir, quand ce qui fait l'objet des préoccupations du fils sera totalement étranger aux préoccupations du père?

N'exagérons point le danger. S'il y en a un réel dans ce que je dis, il a existé de tout temps; il est devenu plus inévitable que jamais dans le déclassement propre aux sociétés démocratiques. En supposant même une différence du côté de la culture intellectuelle, un père sage, éclairé ne se désintéressera jamais de la formation morale de ses enfants, et ne laissera point échapper totalement de sa main le gouvernail des idées. C'est en ramenant toujours les esprits à la vérité, c'est en prenant pour mesure de toutes choses la sublime simplicité de la doctrine catholique, en coulant pour ainsi dire dans ce moule divin la pensée de la famille tout entière, que

le père fidèle à ses devoirs pourra répéter la parole de saint Paul : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis*[1]. Former l'intelligence de ses enfants sur la parole même de Jésus-Christ révélée dans l'Evangile, c'est son ambition et c'est aussi son bonheur.

1. Galat., IV, 19.



CINQUIÈME CONFÉRENCE

De l'unité des affections dans la famille.

Le centre et les qualités qu'il doit avoir.

MESSIEURS,

Nous avons étudié ensemble l'unité qui doit régner dans la famille au point de vue des idées ; cette unité n'est pas le but, mais un puissant moyen pour l'obtenir et une garantie à peu près assurée qu'on ne s'en éloignera pas ; elle constitue donc comme un premier degré que la famille monte quand elle veut se rapprocher de son type et de son divin exemplaire.

Que la paix soit faite dans les esprits, c'est

beaucoup, sans doute ; mais que les cœurs se répondent, qu'une étroite union existe entre eux, qu'ils battent tous du même mouvement, c'est bien plus encore ; et pourtant nous n'aurons en cela que la condition normale, indispensable au repos et à la joie de tous. Il suffirait que cette correspondance des sympathies réciproques vînt à manquer quelque part, pour jeter aussitôt le trouble dans les âmes et y engendrer des douleurs qui pourraient devenir inconsolables.

Inutile d'insister sur cette nécessité ; nous la trouvons écrite dans nos aspirations les plus profondes ; de là elle jaillit comme de sa source, de là elle s'impose et éclate comme le cri de nos entrailles paternelles. Car, si l'unité physique est le fait de la nature, l'unité morale en est le vœu ; et celle-là résulte surtout de ces nœuds que forment entre les âmes leurs mutuelles tendresses.

Or, il me semble que si la famille est vraiment une, au point de vue des affections, c'est parce qu'on trouvera en elle ces deux choses : un centre commun autour duquel ses mem-

bres viendront se grouper ; et une puissante attraction qui les reliera entre eux, en même temps qu'elle les fera graviter autour de ce centre.

De ces deux conditions la première seule va nous occuper aujourd'hui. Nous chercherons quel est le centre de la famille et quelles sont les qualités qu'il doit avoir.

I.

Partout où l'unité se révèle dans la multiplicité des éléments, elle a son centre, son foyer principal. Voyez ce monde naturel dont la magnificence et la grandeur nous étonnent. Pourquoi nous apparaît-il dans son ensemble comme un tout régulier, harmonieux, sinon parce qu'il a un centre, autour duquel ses diverses parties s'ordonnent dans une sympathique dépendance ? Longtemps les hommes se sont persuadé que ce point central était la terre. Revenus de cette erreur, ils ont pensé que c'était le soleil. Aujourd'hui la science

nous apprend que cet astre lui-même n'est qu'un foyer subordonné, secondaire, servant à constituer l'unité de ce groupe particulier qu'on appelle notre système planétaire; celui-ci à son tour se relie à tous les autres et exécute vraisemblablement sa révolution autour d'un centre plus général. Voilà l'image frappante de la famille humaine.

Elle aussi est un monde, un monde à part et complet, mais non isolé, car il se rattache à beaucoup d'autres. Son unité intérieure serait impossible sans l'existence de ce foyer dont nous parlons; elle serait troublée et ferait place à la division, si ce foyer, au lieu d'être unique, se trouvait lui-même partagé, réparti sur plusieurs points à la fois; tandis qu'elle ne sera pas altérée par une gravitation plus vaste, par exemple, celle qui se produit dans la société générale.

Il n'est pas rare que ceux qui sont à la tête de la famille et devraient collectivement en former le centre, séparent leur cause; qu'au lieu de s'unir étroitement, ils s'établissent en rivalité. De secrètes jalousies les divisent et

les opposent comme des partis contraires; et l'on voit se renouveler sous le toit domestique l'affligeant spectacle que l'Apôtre signalait dans la jeune église de Corinthe, alors que l'un disait : Je suis à Paul, l'autre : je suis à Apollo, un troisième : j'appartiens à Pierre, etc.[1]. On ne le sent que trop à leur manière de parler et d'agir. Ce sont des influences qui se combattent; la guerre tantôt sourde, tantôt ouverte, est à peu près en permanence; qu'elle se fasse à coup d'épingles ou, pour ainsi dire, à coup de glaives, avec des paroles piquantes ou avec des procédés acerbes et pénibles, toujours est-il qu'elle trouble singulièrement le repos de la maison et empoisonne entièrement des relations qui devraient être pleines de douceur; le présent est compromis; suivant toute apparence, l'avenir l'est encore davantage, car les oppositions dont il s'agit, croissent de jour en jour suivant une inflexible progression. En attendant, leur moindre inconvénient sera de rendre toute

1. *Ego quidem sum Pauli, ego autem Apollo, ego vero Cephæ, ego autem Christi.* (I Cor., I, 12.)

éducation impossible. Pour éviter ces malheurs, il faut que le centre de la famille soit un; il faut en même temps qu'il soit fixe.

Supposez que le pôle du monde vienne un jour à se déplacer, pouvons-nous seulement concevoir la perturbation universelle qui devrait immédiatement en résulter. Sans prendre nos exemples si haut, supposons simplement que dans l'économie du corps humain, un de ces organes principaux que la médecine appelle des centres nerveux, vienne à changer de position : quelles souffrances! quelle anomalie dans les fonctions vitales! quel danger souvent impossible à conjurer ou à prévenir! La famille humaine est, elle aussi, un corps organisé; sa vie ne peut se déployer d'une manière harmonieuse qu'autant que chaque membre reste à sa place et que les organes centraux remplissent fidèlement leur rôle. Si le foyer intérieur vient à osciller, si ce qu'on pourrait nommer le *nœud vital* se brise ou se trouve rejeté au dehors, quelle douleur se fera sentir! Quels dangers ne seront pas imminents!

Hélas! l'hypothèse n'est point chimérique. Parce qu'on est père, on n'a pas cessé d'être homme ; homme faible et accessible à la tentation ; homme sensible et pouvant éprouver le contre-coup des impressions les plus rapides, les plus diverses. Si l'on ne se met point en garde contre elles, la pensée, les désirs, le cœur lui-même peuvent être emportés au loin ; ce qu'il y a en nous de vivant aura été comme pris d'assaut et constitué tout à coup en dehors de la famille.

Messieurs, je ne suppose point de scandale ; je veux même que rien n'ait transpiré, que l'ordre le plus parfait continue à régner en apparence ; pensez-vous qu'aucun malaise n'existera? Croyez-vous que les cœurs puissent échapper à ces angoisses secrètes, qui ne laissent pas d'être poignantes, alors même que rien ne semble de nature à les provoquer? La souffrance dont je parle est douée d'un instinct divinatoire et prophétique. Elle naît parfois avant la cause qui aurait dû l'engendrer ; mais si elle la devance, d'ordinaire elle n'a pourtant vu que trop juste. Quand le pivot

qui portait toutes choses commence à vaciller, tout s'ébranle dans la famille; le point d'appui leur manquant, les âmes ne sont plus soutenues; elles vont çà et là sans direction certaine et sans lieu central de ralliement; aussi sera-ce un hasard si les affections les plus saintes gardent encore leur orientation d'autrefois.

Voilà, Messieurs, un des grands fléaux de notre temps; s'il y a tant de maisons en deuil, tant de foyers froids, déserts, où la joie n'habite plus, dont les premières ardeurs sont depuis longtemps éteintes dans les larmes, la raison véritable de ce triste phénomène, c'est sans doute que le chef de famille n'avait point assez affermi son cœur contre la séduction, ni assez solidement rivé sa volonté au roc immobile du devoir.

Comment acquerra-t-il cette nécessaire consistance?

Messieurs, disons-le, il ne peut être tout à fait sûr de lui-même, tant qu'il ne sera pas pratiquement et sincèrement chrétien. Le fondement de cet édifice que nous avons à

bâtir, c'est le Christ; vous ne pouvez pas, dit saint Paul, lui en substituer un autre : *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus*[1]. Beaucoup d'hommes aujourd'hui ont voulu asseoir la famille sur une base différente, et voilà pourquoi nous y voyons tant de cruels mécomptes.

Il en est, par exemple, qui l'appuient sur le seul amour humain; l'amour est capricieux, il change aisément d'objet; vient-il à s'évanouir, tous les intérêts sont aussitôt menacés. D'autres l'élèvent sur la morale naturelle, sur l'honneur, sur le devoir mondain; trop faibles barrières, que la passion renverse et qui ne sauraient l'arrêter toujours. Ne rabaissons point ces grands sentiments. Oui, sans doute, appelez pour faire la garde autour de votre foyer, l'amour et l'honneur, le sens de la loi morale et celui du devoir; mais si vous voulez que ces satellites soient forts, ne leur refusez pas la consécration religieuse qui leur est nécessaire. Au lieu de les laisser flottants,

1. I Cor., III, 11.

incertains et comme suspendus sur le vide, faites qu'ils reposent sur les principes chrétiens où ils peuvent uniquement trouver leur puissance. N'y eût-il à leur demander que la sécurité du bonheur domestique, c'est là qu'il faudrait recourir. Le père, armé de sa foi, se défendra donc avant de défendre les autres. En veillant sur le cœur de tous, il aura aussi les yeux ouverts sur son propre cœur. A lui, comme au ministre des autels, on peut dire que chargé d'une responsabilité redoutable, il ne saurait presque faillir seul : *Soli non potestis peccare.* Car il tient tout dans ses affections; il porte dans sa fidélité et dans son dévoûment sa maison tout entière.

II.

Le centre de la famille, qui est un et fixe, devra en même temps être sympathique.

En effet, si un centre agit sur ce qui rayonne autour de lui, c'est en vertu de l'at-

traction qu'il exerce. Telle est la loi du monde matériel, telle est celle du monde moral. On a été longtemps avant de le constater pour le premier ; on n'a jamais pu le méconnaître dans le second. La force, alors même qu'elle groupe, qu'elle rassemble, ne produit qu'une unité factice et bien souvent temporaire ; tandis que les sympathies intimes et les mutuelles attractions créent les vraies unités, celles qui auront pour elles la durée et la vie. Elles sont aux diverses parties de l'humanité qu'elles affectent, ce que la force de cohésion est à la matière.

Si donc un centre moral perdait cette puissance de rallier ce qui l'entoure, il perdrait par là même son caractère et sa vertu ; au lieu de rester centre, il ne serait plus qu'un point isolé comme tous les autres.

Messieurs, ai-je besoin de vous montrer un pareil privilége dans le père de famille? N'occupe-t-il pas une place à part? N'est-ce pas à lui que tout remonte et vers lui que tout gravite? La nature elle-même a pris soin d'imprimer ce mouvement ascensionnel,

d'établir ces tendances, de créer ces sympathies : nous y voyons tous un fait général ; il faut y voir de plus une véritable loi providentielle. Le propre de Dieu, c'est de faire de grandes choses avec des moyens petits en apparence. Qu'y a-t-il de moins important, ce semble, que ces forces répandues partout dans les corps et que la science appelle moléculaires, parce qu'elles ont pour siége les dernières particules des êtres matériels? Forces infinitésimales qui ne nous opposent le plus souvent qu'une résistance débile et impuissante; et pourtant ce sont elles qui, s'ajoutant les unes aux autres, maintiennent l'équilibre des mondes.

L'amour que l'enfant porte à la parenté peut paraître seulement une de ces forces minimes, qui passent facilement inaperçues. Eh bien! Messieurs, ce sentiment, avec ceux dont il est l'origine, produit et soutient tout ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité. C'est lui qui fait l'unité morale de la famille et celle de la nation; c'est lui qui inspire les dévoûments domestiques, et qui pousse jus-

qu'à l'héroïsme la fidélité à la patrie. L'amour du foyer et l'amour du pays se tiennent par des liens étroits, et ils ont germé, pour ainsi dire, sur la même racine. Ces deux cultes n'en font qu'un ; du moins ils se rejoignent dans les profondeurs de l'âme et jaillissent d'une même source. Tous deux appartiennent à cette religion naturelle et primordiale, que le christianisme développe, qu'il complète, dont il tire les plus belles vertus, avec laquelle il a su fournir les plus magnifiques pages de notre histoire.

Le père a donc entre les mains un moteur tout-puissant. A lui de s'en emparer de bonne heure et de l'exploiter pour la grande œuvre qu'il doit accomplir. Si la tâche imposée à chacun de vous est difficile, la nature est venue à votre secours; elle vous a servi à souhait en remettant entre vos mains cette force née sans travail, par le fait des inclinations spontanées, force que tout père possède, en vertu de la seule position qu'il occupe et presque indépendamment de ses qualités personnelles. Il est néanmoins en son pouvoir de l'aug-

menter ou de l'affaiblir. Sans doute, c'est d'abord un instinct aveugle qui pousse le cœur de l'enfant à s'attacher. Mais peu à peu cet instinct ouvre les yeux, il devient intelligent, il discerne les défauts comme les qualités aimables. Pour lui, la parenté était, à l'origine, l'idéal de toute perfection. L'enfant ne croit point qu'il y ait de bornes à la science de son père ; et voilà pourquoi il l'interroge sur toutes choses, sans se douter jamais qu'une question doive l'embarrasser ou qu'il puisse se trouver sans réponse. De même, dans sa pensée, il dote ses parents de toutes les vertus ; il ne croit pouvoir mieux faire que de les imiter, car ils sont pour lui la représentation vivante de ce beau, de ce bien, dont l'idée rayonne au fond de sa conscience. Ah! faudra-t-il que la lumière, grandissant, lui montre des taches dans ceux que la Providence lui a donnés pour modèle? Faudra-t-il qu'à mesure qu'il les connaîtra mieux, ils descendent graduellement de ce rang élevé où son amour les avait placés tout d'abord? Messieurs, je ne crains pas de le dire, cette première

déception de la vie n'est pas la moins cruelle. De grâce, que les désenchantements d'une âme naïve ne commencent pas sous le toit paternel. Assez de tristes expériences l'attendent au dehors pour lui faire toucher au doigt les faiblesses de l'humanité et ses côtés malheureux; que du moins, dans ceux qui l'entourent et qui sont ses guides, l'enfant ait plutôt un de ces spectacles qui relèvent, qui raniment; qu'à leur aspect, il sente s'allumer une noble ambition de marcher sur leurs traces; qu'en les suivant, il soit sûr de prendre toujours le sentier de l'honneur et du triomphe moral de l'homme sur lui-même.

Plus le père se montrera en rapport avec ce type de sagesse et de prudence, de tendresse éclairée et de fermeté calme, que l'enfant lui-même connaît, parce que la nature l'en a d'avance instruit, plus il sera sûr de conserver, d'augmenter encore les sympathies qui s'attachent à sa personne. C'est par là qu'il les faut fixer, et non point par une mollesse qui compromet tout espoir.

On ne voit aujourd'hui que trop de chefs

de famille qui semblent se réduire vis-à-vis de leurs enfants au rôle d'inférieurs. Etrange oubli de leur dignité et de leurs droits, les voilà pour ainsi dire aux genoux de leurs fils, flattant leurs caprices, courtisant peut-être leurs passions, travaillant, à force de concessions, à obtenir ou à garder leurs bonnes grâces.

Semblables à ces princes d'un caractère faible, qui ne visent qu'à la popularité et ne réussissent qu'à la perdre, parce qu'ils lâchent la bride à tous les désordres, eux aussi ils n'ont ni l'énergie du commandement, ni le courage de la répression. Sous leur autorité devenue illusoire, l'enfant a bientôt deviné le personnage qu'il lui convient de faire; ses faveurs sont mises à un prix élevé, le moindre de ses sourires devient une spéculation; il faut acheter un regard, il faut payer une caresse; car c'est seulement à la condition que tous ses désirs seront satisfaits, qu'il daignera accorder à la parenté le bienfait de ses prévenances; tendresses et colères sont à sa disposition; il sait surtout qu'on ne résiste

pas à ses larmes, et s'en prévaut pour exercer une véritable autocratie.

Mais cette autocratie, que peut-elle être, sinon le triomphe de l'instinct sur la raison, la victoire perpétuelle d'une volonté inconsistante, aveugle, désordonnée sur la sagesse et l'expérience, qui auraient dû prévenir ou réprimer ses écarts? Le sceptre est alors remis à des mains débiles et passionnées qui le portent mal, et ne s'en servent que pour faire peser sur tous une tyrannie insupportable.

Qui n'a vu en effet quelqu'un de ces intérieurs où tout est renversé, parce que le commandement, qui devait descendre d'en haut, vient au contraire d'en bas? Au milieu de ces volontés faibles, incertaines, une seule est sûre d'elle-même et sait se faire obéir; et celle-là est d'autant plus obstinée dans ses exigences qu'elles sont elles-mêmes plus capricieuses et plus déraisonnables. Le père a cessé d'être redouté; c'est lui, au contraire, qui fléchit et qui tremble; désarmé par cette abdication du premier pouvoir, le second, je veux dire la mère, n'ose plus même faire entendre

ces réprimandes et ces observations que l'amour, dans sa bouche, rendait si douces; ou, si elle se hasarde parfois à en adresser quelqu'une, qui sait si sa parole ne sera pas désavouée, si le conflit près de naître à cette occasion au sein même de la parenté, n'y révélera pas une division qui tournera encore au profit du despotisme enfantin? Car ce despotisme puise sa force dans le défaut d'entente de ceux qui devaient conduire; si l'un deux, pressé par la voix de sa conscience et par l'évidence de son devoir, a voulu un instant reprendre les rênes, il les laissera bientôt tomber, de guerre lasse; et, pour avoir la paix, il abandonnera toute direction. Désormais délivré d'un contrôle gênant, l'enfant, avec ses mille idées folles, exercera dans la maison un empire absolu et sans contre-poids.

De là, messieurs, que va-t-il arriver? La nature, qui n'a point été contrariée de bonne heure dans ses inclinations déréglées, grandira pour le désordre. L'esprit et le cœur qui n'ont point été accoutumés de longue main à plier sous le joug de la vérité et sous celui de

la vertu, seront à jamais incapables d'en porter aucun. Vous jouez avec ces saillies d'une colère précoce, avec ces essais impuissants d'une rancune enfantine, avec cette impétuosité de désirs qui n'a point appris à se modérer; et vous dites tranquillement : La raison viendra avec l'âge, et tous deux amèneront la modération, la paix, l'harmonie. Eh quoi! vous ne savez donc pas tout ce que l'âme humaine apporte en naissant d'éléments de ruine?

Je vous vois dompter prudemment ces forces que la nature inerte remet aux mains de l'industrie. Cette vapeur toujours rugissante, vous l'enfermez dans une prison d'airain, d'où elle ne pourra sortir qu'avec mesure et sur votre ordre; cette poudre des batailles, vous l'éloignez de tout contact dangereux, vous lui tracez sa voie et le sens dans lequel elle agira, quand l'heure sera venue de déployer sa puissance; et vous laissez s'accumuler dans l'adolescent des idées, des sentiments inflammables, qui ne demandent qu'à faire explosion au premier moment! Et la tension

augmente pendant que vous vous endormez; et bientôt les parois deviendront trop faibles et l'enceinte trop étroite; il faudra que bon gré mal gré les engins de mort s'ouvrent un passage; et c'est vous qui, par votre tendresse dénaturée, vous qui, par votre inexplicable incurie, aurez préparé, aurez déterminé d'irréparables désastres!

Ah! si vous voulez que ce périlleux voyage qui s'appelle la vie, se fasse et s'achève sans catastrophes, commencez donc par en discipliner le moteur; si vous voulez que les combats où le jeune homme, où l'homme mûr sera necessairement engagé, ne se terminent pas par une honteuse défaite, gardez-vous de laisser la passion naissante s'emparer d'armes qu'elle retournerait ensuite contre vous; empêchez-la de mettre la main sur le premier âge, de se saisir des forces vives qu'elle ne cédera plus et auxquelles appartient l'avenir.

Mais du moins ces complaisances insensées de la parenté, si à l'ordre du jour dans les familles, lui assureront-elles l'affection qu'elle cherche? L'attraction exercée par le centre

sera-t-elle en raison directe de son éloignement pour toute répression et toute rigueur? En d'autres termes, l'enfant adulé, idolâtré, s'attachera-t-il plus persévéramment? aimera-t-il d'avantage?

L'expérience journalière parle ici plus haut que tous nos raisonnements. On voit ces petites divinités du foyer domestique oublier bientôt leurs adorateurs et n'user du pouvoir qu'on leur a reconnu que pour les plonger dans la tristesse. Pareils à ces dieux de pierre ou de bronze, devant lesquels se prosternent encore aujourd'hui de pauvres infidèles, ils deviennent sourds aux prières, aux supplications de ceux qui cherchent à les attendrir; ils voient sans en être émus les larmes de désespoir versées à leurs pieds et dont eux-mêmes sont la cause.

Que leur importe, en effet? Pourvu qu'ils s'amusent dans leur olympe, qu'ils se repaissent de la fumée des sacrifices offerts à leurs honteuses passions, qu'il s'enivrent du nectar malsain qui pétille dans leurs coupes impures, ils comptent pour rien l'affliction

qui règne ailleurs, le deuil dont ils sont l'objet, les chagrins amers dont ils ont eux-mêmes ouvert la source. Accoutumés de bonne heure à n'aimer que ceux qui les flattent, à voir ce qui les entoure voler au-devant de leurs désirs, ils sont logiques en voulant continuer la vie comme ils l'ont commencée; ils s'étonnent, ce semble avec quelque apparence de raison, que la parenté ait changé de discours, qu'elle condamne et réprouve aujourd'hui une conduite qu'autrefois elle encourageait de ses approbations et qu'elle couvrait de ses applaudissements.

Non, rien de plus éphémère que ces tendresses mendiées et accordées comme par grâce à une paternité qui s'amoindrit. Les affections de famille ressemblent à ces beaux fruits que l'automne mûrit dans nos jardins et qui font l'honneur de nos tables; ils sont exquis sans doute; mais si l'on veut les conserver longtemps, il faut commencer par les soustraire aux causes d'altération qui se produisent de toute part. Certains condiments ont cette puissance; ils nous les font retrouver tout

entiers bien au delà du temps assigné d'ordinaire à leur vie si courte et si fragile. Ainsi en est-il des amours de l'homme ; je dis même de ses amours sacrés, qui ont fleuri sur la tige immaculée des plus saintes relations, de ceux qui ont mûri aux douces chaleurs du regard paternel et dans le jardin fermé de la famille. A eux aussi il faudra un condiment, si on veut les rendres durables ; et ce condiment, c'est le respect. Otez-leur ce sentiment que la nature elle-même inspire, vous les dépouillez de ce qui fait leur force, et même vous diminuez d'autant leur suavité.

On croit aujourd'hui rendre les rapports des pères aux fils plus faciles en renversant toute barrière ; on s'imagine que la loi d'égalité devenue à la mode, en effaçant toute distance, favorisera l'expansion et rapprochera les cœurs. On se trompe, Messieurs. Ce que la Providence avait fait était bien. Vous avez voulu corriger son œuvre et vous ne parvenez qu'à la gâter ; vous pensez ajouter à sa perfection et vous ne faites que lui enlever sa beauté et ses harmonies.

Est-ce donc sans motif que la nature a donné au père la supériorité de l'âge, de la prudence, de la sagesse acquise, et cette autre autorité que tous comprennent, quoiqu'on ne l'exprime pas aisément, je veux dire celle qui appartient au principe sur son effet, à la cause sur son produit, et j'ajouterais presque à l'ouvrier sur son œuvre? Car l'enfant, dans son être moral, doit être pétri et façonné par la main intelligente de la paternité chrétienne. On prétend mettre sur le même rang deux existences entre lesquelles règne une subordination nécessaire. Qu'arrive-t-il? c'est qu'à mesure que l'égalité s'introduit, la paternité diminue. Ce ne sont point seulement ses droits qui sont atteints; ce sont encore les affections sur lesquelles elle comptait qui s'affaiblissent graduellement et finiront vraisemblablement par disparaître.

Ne nous abusons pas. La loi du respect n'est pas une loi de répulsion, c'est tout au contraire une loi d'attraction. La chose est si claire qu'on n'aime, à vrai dire, que ce que l'on respecte. Et voilà pourquoi les passions

qui naissent indépendamment de ce sentiment ne sont qu'un entraînement passager et une impression sans consistance. Veut-on, comme dans le roman par exemple, leur donner un peu plus de profondeur, il faut, de toute nécessité, que, sous une forme ou sous une autre, on s'efforce de leur concilier je ne sais quelle estime, de leur ramener un certain respect; tant il est vrai que c'est seulement sur ce fonds que les amours même profanes peuvent élever une construction solide; ailleurs ils posent à peine une tente mobile qui se replie et se transporte selon les hasards du voyage.

C'est également dans le respect que les affections de famille jetteront leurs racines, si elles ne veulent point être plus tard ébranlées. Une noble dignité qui n'a rien de raide ni de dur et qui sait descendre à propos sans jamais se compromettre, siéra mieux au père que ces familiarités de mauvais aloi par lesquelles il n'obtient qu'une amitié de camaraderie. L'enfant oublie alors l'auteur de sa vie pour ne plus voir qu'un compagnon qui le

récrée, j'allais presque dire un jouet qui l'amuse. Or, il est de son âge de se dégoûter bien vite et du jouet et du compagnon; quand il n'y trouvera plus de plaisir, vous le verrez se tourner d'un autre côté et courir où l'attrait de la nouveauté l'appelle.

Combien la paternité eût été mieux avisée, si au lieu de fonder sa domination sur des attraits qui s'usent, elle l'avait établie sur ceux que ni le temps, ni les circonstances ne sont capables d'altérer! Le dévoûment vrai et constant au bonheur des siens est un de ceux qui présentent le plus ce caractère. Quand on sent que le chef de famille ne vit point pour lui-même, que, tout entier à la pensée de ce qui fera le bonheur d'une épouse et d'enfants chéris, il ne recule pour eux devant aucune peine et ne compte avec aucun sacrifice, croyez bien que, tôt ou tard, justice lui sera rendue. A mesure qu'il sera en état de comprendre, l'enfant se prendra à réfléchir, il sentira de plus en plus ce qu'il doit à ces immolations de tous les jours, à cette abnégation de toutes les heures. Enveloppé dans

les sollicitudes de cette providence visible, plus encore que dans ses tendresses, comment ne s'attacherait-il pas à elle par les liens indissolubles de l'affection et de la reconnaissance?

En outre, Messieurs, que cette providence se montre à lui avec un visage aimable et propre à gagner ses sympathies ! Quand la vertu doit vivre à l'écart, lorsque, comme au temps des anachorètes, elle se retire au fond des déserts et n'a d'autres témoins de ses actes que les antres, les rochers, les hôtes sauvages de la solitude, elle peut prendre sans inconvénients la forme qui lui plaît; rude, agreste, si elle le préfère, puisqu'elle n'a rien à démêler avec les hommes et qu'elle s'inquiète uniquement du regard de Dieu. Mais il n'en est point de même de celle qui se cultive au sein de nos sociétés, et en particulier, de celle qui doit être l'ornement du foyer domestique. Dans ce milieu de la famille, la vertu ne sera ni complète, ni bien entendue, si elle ne sait se donner à elle-même des attitudes aimables. Ce n'est pas assez qu'elle soit solide, il faut

qu'elle entraîne; il ne lui suffit pas d'être dévouée, son dévoûment doit encore avoir un caractère attractif. Qu'elle sache si bien tempérer toutes choses qu'on ne voie en elle ni austérité rebutante, ni rigidité odieuse. Que sa fermeté soit suave, ses sévérités bienveillantes, sa dignité facile, son autorité sans raideur. Tout en conservant sa place, elle saura s'incliner avec tant d'amour vers ce qui est au-dessous d'elle que l'aisance la plus absolue régnera dans les relations, que nulle part on ne sentira la gêne, la crainte ou je ne sais quelle contrainte pénible, qui naît bien vite là où les cœurs ne sont pas à l'unisson. L'autorité, quelle qu'elle soit, a toujours besoin de se faire pardonner ses titres et la suprématie qu'elle exerce, mais s'il en est une à qui il soit facile de trouver grâce, c'est assurément l'autorité paternelle. Elle l'obtiendra, nous l'avons dit, non point en trahissant ses devoirs, mais en y restant fidèle. Une juste fermeté unie à la douceur, loin de diminuer sa puissance d'attraction, en sera bien plutôt la condition nécessaire. Par elle le centre de la fa-

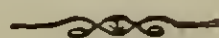
mille restera ce qu'il doit être ; il sera un, il sera fixe, et il ne cessera point de se montrer sympathique.

C'est dans le Sauveur ressuscité[1] qu'il nous faut chercher le modèle à suivre. Voyez-le au milieu de cette famille adoptive qu'il s'est faite, et qui, après les désolations du Calvaire, le retrouve tout à coup dans les gloires et dans les joies de son triomphe. Quelle nouvelle autorité lui confère, aux yeux de ses disciples longtemps incrédules, la victoire qu'il vient de remporter sur la mort! Mais comme il tempère la majesté de son front! Comme il sait éclipser et adoucir les rayons trop éblouissants qui partiraient de son visage! Sa parole est indulgente et suave, alors même qu'il reprend et qu'il redresse; et si des fautes ont été commises, elles trouveront leur réparation surabondante dans un redoublement de dévoûment et d'amour.

Etudions, Messieurs, ces admirables mystères; et puisque la pâque chrétienne que vous avez déjà faite ou que vous allez faire,

1. Cette conférence était prêchée le lundi de Pâques 1868.

vous y assure une participation, cherchons de plus en plus à porter dans notre vie, et en particulier dans notre vie de famille, les privilèges de cette résurrection glorieuse. Sous l'action constante de la grâce, une transfiguration progressive s'opèrera; les scories disparaîtront, tout ce qui appartenait à la mort sera rejeté, comme ce linceul que les apôtres trouvèrent dans le sépulcre; tandis que l'homme rajeuni, l'homme nouveau, n'emportant avec lui qu'un vêtement de lumière, viendra reprendre place au milieu des siens, pour y faire refleurir la joie et y distribuer toute consolation.



SIXIÈME CONFÉRENCE

De l'unité des affections dans la famille (suite).

Le lien qui unit les parties au centre.

Dans la dernière conférence, nous avons exposé les conditions fondamentales de l'unité des affections parmi les membres de la famille. Pour que cette unité existe, disions-nous, deux choses sont nécessaires. La première, c'est qu'il y ait au foyer domestique un centre vivant; et ce centre, avons-nous immédiatement ajouté, doit être un, il doit être fixe, il doit être sympathique, c'est-à-dire exercer autour de lui une puissante attraction.

La seconde condition, corrélative à celle-ci, c'est qu'il existe un lien qui rattache les par-

ties à ce centre. Cette deuxième loi, qui découle de la précédente, nous n'avons pu que l'énoncer ; le moment est venu, Messieurs, de l'étudier, à son tour, et de nous rendre compte de ce qu'elle nous demande.

Le lien qui unit le chef de la famille à ceux qui en sont membres n'a pas besoin d'être cherché bien loin ; car la nature a pris soin de l'établir ; il a son point d'appui au fond des existences mêmes et se révèle dans leur origine ; l'identité du sang, de la vie, cet ordre admirable de la génération, qui fait que chacun de nous est la substance et la continuation de ceux qui lui ont donné le jour : voilà le fait fondamental et providentiel, le nœud nécessaire, indissoluble. La perpétuité de notre race repose sur cette économie ; la famille est constituée par les rapports qui en dérivent et qui en sont la conséquence.

Sans doute, le Créateur aurait pu s'y prendre autrement. La succession des êtres raisonnables sur notre globe pouvait avoir une cause différente de cette filiation, qui les fait descendre les uns des autres. Mais alors l'humanité

n'aurait été qu'une série d'anneaux détachés ; elle n'aurait pas formé cette chaîne continue, où il est impossible de constater une interruption ou une lacune. Surtout ce qui n'aurait pas existé, c'est cette organisation, la plus belle de toutes, je veux dire celle-là même dont nous sommes ici occupés.

Les harmonies morales, religieuses, qui se révèlent dans la famille, ont une racine cachée ; et cette racine plonge tout entière dans un seul fait primordial, à savoir la dépendance où nous sommes de la parenté, quant à la transmission de la vie. Voyons aujourd'hui ce qui sort de là ; cherchons à mieux saisir le lien naturel qui existe entre le père et ses enfants ; car il s'agit de donner à ce lien une solidité à toute épreuve, et de lui assurer une immortelle durée.

I.

La ressemblance : tel est le premier phénomène sensible qui résulte d'ordinaire de l'u-

nité substantielle entre un père et ses fils. C'est une sorte de cachet que la main de la nature imprime, comme si elle voulait marquer une propriété, comme si elle prétendait révéler à tous à quelle parenté chacun de nous se rattache. De même, en effet, que l'Auteur de toute vie a créé le premier homme à sa ressemblance, de même aussi chacun des coopérateurs qu'il s'associe engendre à son image; chaque paternité grave son effigie sur ce qui vient d'elle; et ce caractère indélébile, qui traverse souvent plusieurs générations sans s'altérer, permet encore de reconnaître ceux qui appartiennent à une même souche, alors que les vicissitudes de l'existence auront creusé entre eux des abîmes. Sur les hauteurs d'une fortune inespérée ou dans le gouffre d'une déchéance absolue, on retrouvera toujours ces traits qui révèlent la condition originelle; on constatera cet air de famille qu'aucune élévation ou aucun malheur n'aura pu faire disparaître; sorte de stigmate divin, qui se dresse plus d'une fois contre le vice comme une honte et comme un remords;

plus ordinairement simple signe de ralliement, qui permet aux rejetons d'une même race de fraterniser, même à travers la distance des conditions les moins égales.

Le langage vulgaire, qui renferme fréquemment une si haute philosophie, exprime admirablement cette vérité. Demandez-lui de vous faire connaître une descendance, de vous dresser une généalogie; il répondra en vous montrant un arbre, c'est-à-dire un tronc unique, pourvu de branches qui se divisent et se subdivisent en nombreuses ramifications. L'arbre, c'est la famille; ses feuilles, ses fleurs ne sont point comme celles du règne végétal. Là, quand la feuille est arrachée, quand le fruit est cueilli, il est difficile de dire à quel pied ils appartiennent. A mesure qu'on monte dans l'échelle des êtres, on voit le caractère de provenance s'affirmer de plus en plus, jusqu'à ce que, dans l'homme, il arrive à son expression la plus complète.

Ainsi la famille ressemble à un artiste habile qui peut reproduire indéfiniment le même modèle, sans se répéter; elle a aussi

son type qu'elle diversifie, mais qu'elle n'abandonne pas; toutes les physionomies le représentent, et pourtant toutes se distinguent entre elles; admirable unité dans la multiplicité, que Dieu n'a pas établie sans raison pour l'ordre physique, et qui doit avoir son pendant surtout dans l'ordre moral.

Il est de notoriété universelle que nous ne tenons pas seulement de nos pères tels ou tels linéaments principaux, telle ou telle coupe de notre visage; l'héritage naturel qui nous échoit dès la naissance s'étend plus loin. Il contient des aptitudes, des instincts, des dispositions morales, à travers lesquels on retrouve la même loi de solidarité et de dissemblances, ou, si vous voulez, de variations indéfinies exécutées sur le même thème. Mais ici intervient un nouvel élément qui peut tout changer et dont il nous faut tenir compte.

Dans les ressemblances extérieures, la nature a tout fait; notre volonté même serait impuissante à détruire son ouvrage. La ressemblance morale, au contraire, doit être cultivée avec soin ; elle doit être ménagée avec

art, si l'on ne veut qu'elle s'efface et qu'elle disparaisse. Ce serait peu de perpétuer dans ses enfants un nom, une race, un sang plus ou moins généreux, si l'on n'y perpétuait en même temps des traditions d'honneur, des tendances chrétiennes, des habitudes de vertu et de dévoûment. Les forts viennent des forts, s'écriait le poète : *Fortes creantur fortibus.* Ceci veut dire, sans doute, que le mérite des ancêtres a par lui-même son influence, que la valeur et l'intrépidité passent souvent du père au fils, que l'honneur une fois entré dans une maison s'y conserve plus aisément, et que la gloire acquise par la parenté devient un puisant stimulant pour tous ceux qu'elle recouvre de sa lumière ; mais, Messieurs, si la loi existe encore, que de tristes exceptions viennent tous les jours la démentir ! Autrefois la ressemblance avec la paternité était un fait habituel ; aujourd'hui, ce qui domine, ce sont les contrastes. Parce qu'un homme a marché dans une voie, c'est souvent un motif pour que ceux qui naîtront de lui en prennent une autre. Vainement la nature a ménagé entre

eux une similitude d'humeur, de caractère, de dispositions ; la volonté en révolte réagit contre ces tendances, corrige cette œuvre, renverse et détruit ces harmonies. Nous l'avons vu, les idées se choquent, les doctrines se contrarient ; des aspirations tout opposées habitent sous le même toit ; on croirait voir des siècles différents obligés de vivre côte à côte ; et plaise à Dieu que ces dissensions reléguées dans les régions de la théorie pure, n'en descendent jamais pour porter la division et la perturbation dans les cœurs !

La garantie la plus certaine que puissent avoir les affections de famille, c'est ce rempart qu'élève autour d'elles la conformité des vues et des inclinations. Pourquoi ne pas cultiver la tendance que la nature s'est chargée de créer? Après qu'elle a monté, pour ainsi dire, l'âme de l'enfant au même ton que celle du père, comment se fait-il que les deux instruments se trouvent en dissonance, si ce n'est parce qu'on a négligé d'entretenir l'accord; et que l'un ou l'autre, peut-être tous les deux à la fois, rendent un son faux dont l'oreille est

blessée? Messieurs, vous êtes maîtres d'orchestre ; ayez donc soin que votre diapason soit juste. Il devrait suffire que le luth de vos enfants se règle sur le vôtre ; mais pour cela il faut que vous-mêmes, vous ayez soin de vous tenir toujours dans la tonalité vraie et que vous n'en sortiez jamais par le caprice ou par l'arbitraire.

S'il arrive souvent aujourd'hui que la génération qui grandit marche au rebours de celle qui la précède ; si l'on trouve sous le même toit deux esprits tranchés, hostiles, qui ne peuvent à peu près s'entendre sur rien, n'est-ce point que la famille ne s'est pas préoccupée de compléter les ébauches que la nature lui apportait ; ou qu'en les retouchant, elle s'y sera mal prise ?

Plusieurs laissent chaque individualité se développer au hasard ; point de vues d'ensemble, point de plan arrêté, point d'efforts pour amener les idées et les tendances à former, dans leur rapprochement, comme un faisceau étroitement uni. Pourtant, sans courber violemment ces branches, on aurait pu douce-

ment les incliner, les faire converger l'une vers l'autre, les marier, en un mot, et, par leur alliance même, leur communiquer une force nouvelle. Pour y arriver, il faudrait avant tout que l'unité existât parmi les chefs de la famille ; et peut-être sont-ils divisés. Il faudrait également que le milieu où l'adolescent va être transporté pour de longues années, fût homogène avec celui d'où il sort; et peut-être est-ce le contraire. A l'époque où la plante encore délicate est susceptible d'habitudes différentes, vous l'arrachez de la terre où elle est née, vous l'obligez à prendre racine sous un autre ciel, dans un autre climat ; force lui est de se faire tout à coup à une nouvelle température. Je parle, vous le voyez, de ces établissements qui sont comme la pépinière à laquelle vous confiez le jeune arbuste ; au moment où on l'a déposé dans ce terrain, ce n'était encore qu'une tige frêle, flexible ; quand on vous le rendra, le tronc se sera affermi, et il aura pris déjà sa direction définitive. Et vous ne vous inquiétez pas de savoir de quels sucs il se nourrira pendant cette période!

Vous ne cherchez pas quelles eaux viendront l'arroser, quels souffles agiteront ses branches et son feuillage !

Trop souvent la famille laisse faire. Elle semble se désintéresser d'une œuvre dont elle sera la première à recueillir les résultats, d'un travail où elle devrait avoir la principale part. Comment expliquer cette insouciance? Est-ce qu'elle ne voit pas les périls, ou est-ce qu'elle les méprise? Le sceau dont elle avait marqué cette âme encore tendre lui paraît-il si profondément imprimé qu'elle juge impossible que rien l'efface? Ignore-t-elle que ce qui était fait à son image peut lui revenir revêtu d'une autre forme et portant une autre effigie?

A voir l'incurie avec laquelle certains parents se débarrassent d'une responsabilité qui leur pèse et qu'ils regardent comme un fardeau ; à voir comment ils se contentent de jeter ces natures encore molles et inconsistantes dans le moule d'un pensionnat, sans se demander si ce qui en sortira aura encore quelque ressemblance avec eux, ou si le moule n'aura point gâté, défiguré leur ouvrage; je ne

m'étonne plus d'entendre répéter partout que la famille s'en va, qu'elle n'a plus son esprit, son unité d'autrefois; qu'elle se compose souvent d'éléments incohérents, qui se sont trouvés pour un temps juxtaposés, sans lien solide, mais qui ne sauraient à l'avenir former un tout complet et homogène.

Vous me direz, Messieurs : Le moyen d'échapper à cet écueil ? Pouvons-nous soustraire nos fils aux influences du dehors? ne faut-il pas qu'ils reçoivent le baptême de l'éducation publique, et qu'ils traversent toutes les phases par lesquelles s'opère l'évolution du jeune homme ?

Laissez-moi vous répondre tout d'abord : Tant qu'une eau est claire, limpide, celui qui s'y regarde ne manquera pas d'y voir la ressemblance parfaite de ses traits. Or, il est une heure dans la vie de vos enfants où cette limpidité de leur âme n'a point été troublée. Si vous y plongez un regard attentif, et si vous posez, en quelque sorte, constamment devant cette surface mobile, votre image fera plus que de s'y reproduire, elle s'y fixera ; elle s'im-

primera elle-même et se dessinera dans sa propre lumière; dès lors des goûts pourront naître, qui seront en rapport avec vos goûts; des pensées et des sentiments commenceront à poindre, qui répondront à vos sentiments et à vos pensées.

Cependant rien n'est encore affermi ; prenez garde de perdre de l'œil ces traits à peine ébauchés que le moindre souffle altèrerait. Le sculpteur qui a entrepris de modeler en argile ce qu'il doit plus tard exécuter sur le marbre ou sur la pierre, sait bien que sa pensée, tant qu'elle n'est contenue que dans cette fragile matière, n'a point encore de consistance; aussi la préserve-t-il de tout choc, de tout contact dangereux. Messieurs, vos enfants sont votre pensée, la meilleure, la plus précieuse de toutes; mais au premier âge, cette pensée n'est encore écrite que sur l'argile, elle n'est modelée qu'avec le sable; comment donc pourriez-vous la jeter au hasard, loin de vous, sans prendre de précautions pour la conserver? Souvent, hélas! vous la confiez à des mains malhabiles ou peut-être malveillantes, qui

vont détruire ce que vous avez fait. Fussent-elles exercées, fussiez-vous sûr de leurs intentions, pouvez-vous néanmoins vous désintéresser de leur travail ? Ne faut-il pas en surveiller, en aider l'exécution ; concourir, pour votre part, à ce que rien n'y manque, comme aussi à ce que rien ne soit capable d'en dénaturer le caractère ?

Certes, Messieurs, puisque vous devez vous prendre vous-mêmes comme modèles et comme patrons, votre premier devoir sera de chercher à être irréprochables ; mais, avec cet effort sur vous-mêmes, si généreux, si constant, un autre doit marcher de pair. Ce n'est pas assez d'être bons pour votre propre compte, il faut que votre bonté rayonne autour de vous et se communique à vos enfants ; ce n'est pas assez que votre vie soit lumineuse, si sa lumière, en enveloppant ces jeunes satellites qui gravitent autour de leur foyer, ne finit par les faire briller eux-mêmes d'un éclat qui leur soit propre. Les entraîner dans votre mouvement, leur imprimer une direction normale qui dépende de vous, et qui cepen-

dant ait ses libres allures ; leur communiquer une action personnelle et qui pourtant s'encadre dans votre action générale, non-seulement sans la contrarier, mais plutôt en la secondant, en s'harmonisant avec elle : voilà, si je ne me trompe, le devoir du père ; devoir difficile, j'en conviens ; pour l'accomplissement duquel il lui faudra procéder avec un tact exquis et user de mille moyens ingénieux. Qu'il étudie le tempérament, le caractère de ses fils ; qu'il reconnaisse la porte par laquelle il pourra entrer pour arriver jusqu'au sanctuaire intime où se conserve la clé de toutes choses. Cette clé, il ne la saisira pas de vive force, il attendra plutôt qu'on la lui remette en mains ; et alors même qu'il la tiendra en sa possession, il s'en servira discrètement, avec une réserve qui ne nuira point à l'abandon, avec une mesure qui ne mettra point obstacle à une influence efficace ; pénétrant doucement au sein de pensées parfois tumultueuses, il y portera le calme, et, comme le Sauveur, il pourra dire qu'il y laisse la paix. Les affections, à leur tour, seront

l'objet d'une visite plus attentive encore, mais toujours bienveillante, toujours paternelle. A force de passer et de repasser par ces voies qui lui sont ouvertes, le père finira par y imprimer si bien sa trace qu'elle ne saurait plus jamais en être effacée.

Ainsi se conservera, se complètera cette ressemblance si désirable, qui est la première garantie de l'unité dans les affections. La seconde consistera dans le développement d'un sentiment inné et universel, je veux dire la reconnaissance envers les parents.

II.

Pourquoi cette gratitude? Parce que la vie est un bienfait; parce que ceux-là ont bien mérité de nous qui nous l'ont donnée; car sans méconnaître le cortége d'infirmités, de souffrances, qui l'accompagne, nul ne peut nier néanmoins qu'elle soit le premier bien de l'homme. Moins que tout autre le chrétien pourrait lui contester ce titre, puisqu'elle est

comme le piédestal sur lequel reposent nos magnifiques espérances.

Jetons un regard au-dessous de nous ; à tous les degrés de la création animée, nous verrons également la vie communiquée et transmise. Chez les races inférieures, cette transmission n'est qu'une œuvre d'instinct, et pourtant elle nous touche ; la maternité que nous y trouvons, si aveugle qu'elle soit, nous paraît amirable dans ses tendresses, dans ses sollicitudes. Il est vrai qu'elle ne tardera pas à oublier ce qu'elle aimait; elle deviendra étrangère à ces jeunes êtres qu'elle élevait avec tant de soins, qu'elle aurait défendus au péril de sa vie ; un moment du moins elle aura eu l'honneur de représenter vivement la Providence de Dieu vis-à-vis des plus faibles et des plus petites de ses créatures.

Mais il est une autre maternité infiniment plus belle ; il est une paternité qui, tout en ayant pour base la nature, monte jusqu'à la hauteur du plus sublime dévoûment. Chez l'homme, la transmission de la vie est aussi une loi physique, mais c'est avant tout une

œuvre d'amour; aussi se présente-t-elle dans des conditions exceptionnelles qui lui donnent le mérite et la sanction du sacrifice.

Que de temps! que de souffrances! que de périls! L'époux qui n'est pas encore père, ne peut concevoir ses premières espérances qu'en engageant ce qu'il a de plus cher au monde; chaque jour d'attente lui apporte à la fois des perspectives de joie et des perspectives de tristesse; il tremble autant qu'il désire; et ses craintes s'augmentent à mesure qu'approche le moment qui doit combler ses vœux. Est-il enfin en possession de ce dépôt chéri que le ciel lui accorde, ne croyez pas que ses appréhensions et ses terreurs soient arrivées à leur terme; tout au contraire, ce qui commence pour lui, c'est une tâche longue, pleine d'inquiétudes, où les années modifieront les préoccupations, mais ne les supprimeront pas. Cette vie de l'enfant, et plus tard du jeune homme, coûtera cher à la parenté; elle ne sera point seulement le produit de son sang, mais celui de ses sueurs et bien souvent de ses larmes; pour la défendre,

la développer, l'élever à son niveau et l'y maintenir, la famille dépensera et ses ressources matérielles et ses force morales; ce sera la création de sa tendresse, une conquête de ses labeurs et de ses immolations journalières.

La Providence a voulu qu'il en fût ainsi afin de serrer plus étroitement ce lien de solidarité mutuelle qui existe dans la famille. C'est ce qui explique la longue impuissance de l'enfant à se suffire et l'infériorité où il se trouve vis-à-vis de tous les autres êtres de la création. C'est peu que la parenté lui ait donné une première fois la vie; celle qui reste à développer ou plutôt à créer en lui, après son apparition en ce monde, est plus précieuse, et en même temps plus difficile à produire. Quelles que soient les souffrances qu'a coûtées le premier enfantement, le second sera plus douloureux encore; il ne s'accomplira qu'au prix de fatigues incessantes, de veilles continues; il exigera une vigilance de tous les instants, des dévoûments prenant toutes les formes.

Faut-il donc s'étonner qu'un sentiment profond, instinctif, gravé au cœur de tous, nous apprenne qu'il n'est point de devoir plus sacré que celui de la reconnaissance filiale ?

Or, il y a une chose qui m'épouvante : c'est de voir ces idées si élémentaires décliner de jour en jour et menacer peu à peu de s'effacer parmi nous. La gratitude envers la parenté s'affaiblit ; non-seulement on oublie les obligations contractées vis-à-vis d'elle, on veut les remettre en question, on va parfois jusqu'à les nier.

Nous avons entendu des fils qui osaient dire : Après tout, la paternité n'a fait que son devoir. Et peut-être ils ajoutaient : Elle n'a suivi que son instinct, elle n'a cherché que sa satisfaction et son plaisir. Et quand on venait à leur parler des amertumes dont ils abreuvaient la parenté, ils avaient parfois l'audace de répondre qu'eux aussi, ils obéissaient au vœu de la nature. Ainsi l'on ne rougit pas de mettre, en quelque sorte, sur le même rang ce qu'il y a de plus sacré et ce qu'il y a de plus vil ! Ce renversement des idées gagne

du terrain. Et nous rencontrons parfois des enfants, d'ailleurs respectueux, qui ont peine à comprendre que les auteurs de notre vie aient droit à une éternelle reconnaissance.

Messieurs, de tous les ennemis qui nous envahissent, il n'en est point de plus dangereux que ces funestes maximes. Si jamais elles venaient à prévaloir, nous pourrions dire que c'en est fait non-seulement de la famille, mais encore de l'humanité. Oui, si la propagation de notre race n'est plus considérée que comme un acte d'égoïsme ; si la mère qui donne la vie au péril de ses jours, si le père qui sacrifie son repos et ses joies, ne sont plus censés que poursuivre leur satisfaction personnelle, obéir à un penchant inné, suivre un instinct semblable à tout autre; ne me parlez plus de vertu, ni d'héroïsme ; il faudra effacer, d'un trait, au fond des âmes, tout ce que nous avons appelé jusqu'ici les sentiments élevés de la nature. A ce compte, que sera-ce que la patrie, sinon une terre où le hasard de ma naissance m'a placé, mais dont la maternité n'est rien pour moi, puisque je ne sais pas même

en respecter une autre qui devrait m'être plus chère? Que sera-ce que le foyer domestique, sinon l'abri de quelques années, une demeure froide, muette, qui ne parle plus à mon cœur, puisque je n'y vois pas de désintéressement; qui ne saurait garder mes meilleurs souvenirs, puisque les affections mêmes qui s'y rassemblent ne sont après tout que des affections égoïstes?

Ah! Messieurs, n'insistons pas; il est trop pénible de se placer, ne fût-ce que pour un moment, à ce point de vue étroit et abaissé, d'entrer dans ces idées dénaturées qui n'ont pu être mises en vogue que grâce à la corruption générale. Vous qui parlez ainsi, dirons-nous à ces sophistes glacés, vous n'avez donc pas eu de famille; vous n'avez pas connu de mère! Du moins, certainement, vous n'avez pas éprouvé les profondes et saintes émotions de la paternité; car alors vous eussiez reconnu qu'un père, c'est le dévoûment à sa plus haute puissance.

Sans doute, il trouve son bonheur dans ses labeurs mêmes et dans ses sacrifices; mais

cette joie que Dieu y a mise ne leur enlève rien de leur mérite ni de leur valeur; elle ne diminue aucunement leur prix, ni le droit qu'ils ont d'être payés de retour. Reconnaissons-le donc, comblés des bienfaits de la parenté, enveloppés de toute part dans le réseau de ses soins et de ses tendresses, nous avons à remplir envers elle un devoir sacré, imprescriptible; ce n'est pas seulement celui de la reconnaissance, c'est encore celui de l'amour.

III.

Quand on parle du lien qui rassemble et unit les membres de la famille, ce qui se présente tout d'abord à l'esprit, c'est l'affection mutuelle que la nature a établie au fond de leurs âmes. Et le premier caractère de cette affection est la spontanéité. Elle naît en effet d'elle-même, sans effort; elle semble préexister dans l'enfant, non-seulement à toute réflexion, mais même à toute connaissance,

car il ne comprend pas encore que déjà il aime. Ses yeux ne distinguent pas la lumière du jour que déjà ses bras cherchent à presser un cœur ami, et que ses lèvres s'ouvrent d'elles-mêmes au baiser d'une mère. Ainsi, de toutes les facultés de l'âme naïve, celle-là s'éveille et se développe la première. Le cœur paraît prendre les devants sur l'esprit; et celui-ci est encore enveloppé de sombres voiles, que déjà celui-là a conçu la chaleur de saintes affections qui ne s'éteindront qu'avec la vie.

Vous savez comme la raison grandit lentement. Quelle longue nuit elle traverse avant d'arriver à ce crépuscule encore faible et mêlé de brouillards, qu'on appelle l'âge du discernement! Si l'on peut dire qu'elle commence alors à poindre, que d'années ne lui faudra-t-il pas encore avant de prendre pleine possession d'elle-même, ou seulement avant d'atteindre ce degré de lucidité qui caractérise l'adolescence! Or, il n'en est point de même des affections. Leurs plus lointains souvenirs sont souvent les plus vifs; leurs impressions

primitives seront les plus vitales et les plus durables. Pourquoi cette différence? Pourquoi la nature a-t-elle accordé le pas au cœur sur l'intelligence, et d'où vient, de sa part, cette espèce de partialité si manifeste?

Le dirai-je, Messieurs, c'est que la vie humaine tout entière repose encore plus sur nos amours qu'elle ne dépend de notre science. Ce qui fait l'homme, ce sont ses attachements. Ce qui détermine en lui le bien ou le mal, c'est beaucoup moins ce qu'il sait que ce qu'il poursuit ou ce à quoi il adhère.

Voilà pourquoi, dans un dessein plein de miséricorde, Dieu commence toujours par mettre dans un jeune cœur une affection vierge, un amour immaculé. Plus tard, hélas! assez d'autres moins justes, moins purs, essayeront de s'y introduire. Si celui-là y reste, il sera souvent le meilleur de tous les préservatifs; il deviendra la garantie de toutes les vertus et la sauvegarde de l'homme.

Voilà pourquoi aussi ces heures premières de l'existence, où il semble que tout l'être moral soit enseveli dans le sommeil, n'en ont

pas moins leur suprême importance. Vous croyez que rien n'est encore éclos dans l'enfant; oui, pourrait-il dire, je dors, mais mon cœur veille: *Ego dormio, sed cor meum vigilat;* tandis que la nuit paraît régner dans l'âme tout entière, il y a cependant une petite flamme qui brille et dont la clarté s'augmente de jour en jour; un amour spontané, inconscient, tel est le premier-né de cette vie enfantine.

Il importe souverainement que ce premier-né prenne de la force, il importe qu'en grandissant il conserve, dans toute sa fraîcheur, la pureté parfaite qu'il avait à l'origine. C'est à vous, Messieurs, c'est à un père, à une mère de favoriser ses développements. Abritez comme il convient cette vie encore frêle et délicate, mais destinée à devenir plus tard une invincible puissance. C'est le grain de sénevé de l'Evangile, une semence à peine visible, que la Providence a jetée dans cette terre encore neuve; si elle ne rencontre point d'obstacle, elle produira un grand arbre, sous les branches duquel les oiseaux

du ciel, c'est-à-dire les pensées qui vivent sur les hauteurs et les désirs aux ailes agiles, viendront, pendant de longues années, chercher un refuge.

Vous connaissez, Messieurs, la vitalité des affections de famille. De même qu'elles se sont produites spontanément et, pour ainsi dire, sans que l'homme ait été obligé d'y mettre la main, de même aussi elles subsistent sans qu'il soit au pouvoir de l'homme de les détruire. Je ne parle pas de quelques exceptions contre nature, assez rares, Dieu merci, pour que, loin de renverser la loi générale, elles ne fassent que la confirmer. La loi générale, c'est que les affections de famille ne périssent pas. Souvent, il est vrai, elles paraissent comme étouffées ; on les croirait mortes ; non ; les voilà qui se réveillent au moment où on ne s'y attendait plus. C'est seulement dans les cœurs pervertis qu'elles succombent ; car la corruption morale fouille jusqu'à leurs racines, et les coups impitoyables qu'elle y porte s'opposent à ce qu'elles puissent jamais reverdir.

Mais quand elles résistent à ces atteintes mortelles, les affections de famille sont encore, quoi qu'on en dise, une des forces les plus vivantes, un des moyens d'action les mieux conservés de l'humanité. Point de merveilles que nous ne les voyions accomplir tous les jours. Point d'héroïsme, soit obscur, soit éclatant, où elles ne soient capables de s'élever lorsqu'il le faudra. Et partout où elles se révèlent dans un degré éminent, des sympathies ardentes leur sont d'avance acquises. Ceci explique la popularité attachée à certains types plus ou moins fabuleux du monde païen. Ce monde, malgré ses désordres, savait parfois produire ou inventer des modèles de piété filiale, d'amitié fraternelle, d'inaltérable fidélité. Et partout où ces modèles étaient présentés aux regards, ils rencontraient, chez les multitudes, ces admirations enthousiastes qui sont comme le cri de la nature. Tant il est vrai que tout ce qui touche aux affections de famille remue nos entrailles, et que le cœur de l'homme ne peut jamais y rester indifférent !

Je dois pourtant signaler ici je ne sais quelle inégalité qui semblerait presque un défaut d'équilibre et une sorte d'anomalie.

En vertu de sa gravitation propre, l'affection descend plutôt qu'elle ne monte. D'où il suit que dans les rapports de famille, la partie n'est pas égale, ni la réciprocité absolue. La parenté donne plus qu'elle ne reçoit; elle aime plus ardemment, plus vivement qu'elle n'est aimée. De là souvent des souffrances profondes; de là des inquiétudes et des préoccupations jalouses, accompagnées de murmures cachés ou manifestes; de là enfin cette plainte si commune et si souvent formulée contre les jeunes générations pour les taxer d'indifférence ou d'injustice.

Certes, Messieurs, je ne puis avoir la pensée de légitimer, ou même d'excuser devant vous l'ingratitude de ces fils qui n'apportent au foyer commun que froideur, qui n'y témoignent qu'ennui et dégoût, heureux d'échapper à la société de leur proches, comme on échappe à une corvée et à une contrainte. Moins encore aurais-je l'idée de diminuer

dans les esprits l'horreur qui s'attache à l'oubli absolu du devoir filial, assez fréquent encore au milieu de nous. Tout ce que je veux dire, pour dissiper des illusions trop communes et prévenir de cruelles déceptions, c'est que d'avance la paternité doit se tenir pour avertie. Non, elle aura beau faire, elle n'arrivera pas à communiquer une tendresse égale à celle qu'elle éprouve; si elle a droit de compter sur un juste retour d'affections et de dévoûments, il ne faut pas qu'elle s'attende à ce qu'on puisse établir une équation exacte entre ce qu'elle a fait et ce qu'on fera pour elle. Rarement la chaleur qu'elle rencontrera dans les âmes sera au degré de sa propre chaleur. C'est parce qu'elle ne comprend pas cette loi, ou parce que, la comprenant, elle ne sait pas s'y résigner, qu'on la voit chercher l'impossible, se fourvoyer dans l'emploi des moyens, descendre à des expédients indignes d'elle, et compromettre sa dignité pour se faire aimer davantage. Nous avons parlé de ces pères toujours à genoux aux pieds de ceux à qui ils

devaient commander. Je vous ai montré cette autorité humiliée, qui se fait suppliante, qui essaye vainement de capter par l'abdication ce qu'elle ne pouvait obtenir au moyen d'un gouvernement raisonnable; par suite, la famille malheureuse, l'éducation compromise, le présent livré à l'anarchie, l'avenir n'offrant plus que des perspectives de douleurs et de désordres.

Ce n'est pas ainsi qu'on resserrera le lien qui entraîne l'une vers l'autre les âmes appelées à faire réciproquement leur bonheur. Restons dans l'ordre établi par la nature. Les affections de famille ne se doivent pas plus mendier honteusement, qu'elles ne sauraient s'emporter de haute lutte et comme par violence. Sans doute, c'est en nous donnant nous-mêmes que nous obtiendrons que les autres se donnent à nous; mais encore faut-il que cette donation soit intelligente, et qu'elle ne trahisse pas sottement les intérêts qu'elle veut servir.

Vous gagnerez tout, Messieurs, si vous savez être pères dans l'acception complète du

mot : pères par la tendresse, assurément, c'est la nature qui le veut, c'est votre cœur qui vous le demande; mais aussi, pères par l'autorité et par la fermeté nécessaire, c'est l'avenir de la famille, c'est l'intérêt de vos fils qui l'exige; ils vous reprocheraient un jour cette mollesse qui vous aurait fait fermer les yeux sur leurs défauts et qui n'aurait abouti qu'à procurer leur malheur. Voulez-vous que l'unité des âmes s'établisse, et voulez-vous qu'elle ait des conditions de durée? Donnez-lui, comme point d'appui, le triple fondement dont nous avons parlé. Cultivez chez ceux qui vous appartiennent par le sang, cette ressemblance morale, dont la nature à posé le germe et qui portera comme fruit un redoublement d'union; ne laissez point s'oblitérer ni s'affaiblir le sentiment de la gratitude qui forme un des éléments nécessaires de la piété filiale; visez enfin à ce que les affections spontanées dont Dieu a fait comme le ciment de votre maison, conservent leurs forces ou plutôt en acquièrent tous les jours de nouvelles. C'est le moyen que l'édifice n'ait rien à craindre et

que toutes ses parties liées ensemble, sans qu'aucune en puisse être détachée, lui conservent jusqu'à la fin les magnifiques proportions que lui a données la Providence.



SEPTIÈME CONFÉRENCE

De l'unité des affections dans la famille (suite).

Nécessité de la religion pour la protéger.

MESSIEURS,

Un centre dans la famille ; un lien physique et moral, qui rattache toutes les parties à ce centre : telles sont les deux principales conditions de l'unité. Nous avons dit les prérogatives dont le centre devait être doué ; nous avons ensuite mis en relief les principaux caractères du lien qui y ramène les divers éléments dont la famille se compose.

Mais ce serait en vain que la nature aurait travaillé à former un tout compacte ; ce serait en vain que les affections spontanées

s'efforceraient de faire un corps homogène ; si la religion ne vient en aide aux industries de la parenté et aux inclinations instinctives des cœurs, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que tôt ou tard on ne voie s'opérer de fatales scissions, et que des troubles intérieurs ne séparent un jour ce que la Providence avait uni d'une manière si étroite.

Nous l'avons remarqué précédemment, la famille a besoin que Dieu soit à sa base ; il a dû intervenir dans ses origines, être appelé comme témoin à la signature du contrat solennel en vertu duquel elle existe. Que dis-je? Parce que c'est sa puissance seule qui a pu donner à ce contrat la consécration nécessaire, Dieu est non seulement dans les premières assises, il est encore à la clé de voûte. C'est de lui surtout que dépend l'unité ; c'est en lui que les affections doivent se rejoindre, si on veut que jamais elles ne se divisent et ne se démentent.

Voilà pour nous, Messieurs, une vérité capitale. Quand il n'existerait point d'intérêt supérieur, et quand la religion n'aurait point à faire

valoir les promesses de la vie future, il faudrait encore persuader à la famille de s'attacher à elle, au seul point de vue de son bonheur temporel. Tout ce que vous voulez garder dans une épouse, dans le cœur de vos enfants : leur vertu et leur honneur, leur attachement et leur reconnaissance, ne sera jamais en sûreté, si la piété chrétienne ne le prend sous sa protection et ne le couvre de son égide. Je laisse en ce moment les intérêts moraux, et je me borne à considérer les affections. Leur vie, leur immortalité ne peut être assurée qu'autant qu'elles-mêmes seront devenues religieuses.

Et rien n'est plus facile que de vous en donner la preuve.

I.

D'abord rappelons-nous ce que la famille était devenue sous l'empire des idées et des mœurs païennes. Impossible, vous le savez, de se figurer une plus triste, une plus com-

plète dissolution. Ce n'étaient point seulement certains principes, moins faciles peut-être à faire adopter par la seule raison, qui étaient méconnus ; les sentiments naturels même les plus élémentaires semblaient effacés au fond des âmes ; la femme dégradée avait perdu son siége d'honneur, le titre même d'épouse ne lui assurait qu'un rang avili et précaire ; sa maternité était sans entrailles, et tandis qu'elle laissait périr sans regret le fruit de sa fécondité, le père, armé vis-à-vis de ses fils du droit de vie et de mort, ne commandait guère dans sa maison qu'à un troupeau d'esclaves. Je vous épargne d'horribles détails. J'aime mieux tout résumer avec un mot de l'Apôtre, dont l'œil, sous ces apparences de civilisation et de culture intellectuelle, n'apercevait partout que des cœurs superbes, des fils en révolte contre leurs parents, des hommes sans morale et qui ne savaient plus même ce que c'est que d'aimer : *Superbos... parentibus non obedientes... incompositos.... sine affectione* [1].

1. Rom., I, 30, 31.

Ainsi se termine cette liste fameuse des vices et des turpitudes introduites par le paganisme chez les races anciennes et même dans les classes les plus élevées. Après avoir relaté des horreurs que le respect de ce lieu et de cet auditoire m'empêche de redire, saint Paul ajoute le dernier trait à ce sombre tableau, en nous montrant dans ces âmes la ruine totale des affections qui se rapportent à la parenté : *Parentibus non obedientes . . sine affectione.*

Il a raison ; car de toutes les institutions dont l'humanité peut se voir successivement dépossédée, la famille est celle qui résiste la dernière. Si celle-là vient à tomber, à son tour, dites que le désastre est complet, dites que la destruction sera sans remède.

Hélas ! c'est encore le spectacle que donnent bien souvent à nos missionnaires les nations qui restent plongées dans le sein de l'idolâtrie.

Et même en plein catholicisme, que deviennent les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme, lorsqu'on n'a pas eu soin de les mettre sous la garde de la religion ?

Pourtant, vous le savez, ce ne sont point les précédents qui leur manquent. Ils plongent jusque dans les jours lointains de la première enfance, s'y reliant aux plus doux souvenirs, s'identifiant avec les impressions les plus profondes et les plus impérissables. Ils avaient charmé ces années bénies vers lesquelles notre regard ne se reporte jamais sans émotion. Ils nous avaient apporté des promesses de bonheur et déjà nous avaient initié à ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant dans les relations de la vie. Comment, après avoir guidé nos pas à travers ces chastes plaisirs, ont-ils paru tout à coup s'éclipser et s'éteindre? Comment cette sainte chaleur s'est-elle refroidie? Comment ces attractions puissantes ont-elles cessé de se faire sentir victorieusement à nos cœurs?

Messieurs, rien ne peut nous le dissimuler, elles rencontrent dans l'enfant, et plus encore dans l'adolescent ou dans le jeune homme, des dispositions qui les combattent.

Faisons ensemble le recensement de ces forces hostiles.

J'y trouve en première ligne l'amour de l'indépendance, amour passionné, originel, dont l'existence se trahit, dès la première heure, par ces volontés capricieuses qui ne supportent pas de résistance. N'avez-vous pas remarqué mille fois que c'est le commandement qui s'affirme tout d'abord? L'enfant ne commence pas par demander, il exige; c'est seulement après qu'il a fait l'expérience de son impuissance et des oppositions dont il est environné, qu'il en vient à la prière; son mouvement primitif est de repousser tout ce qui le gêne, de s'emparer de tout ce qui lui convient, de dominer tout ce qui l'entoure; de là ces pleurs, ces dépits, ces cris impatients que nous ne sommes pas toujours en état d'apaiser, parce que souvent nous n'en avons pas même l'intelligence. Faut-il s'en étonner quand le premier pas dans la vie est une déception? Cette volonté déjà si prononcée, dans des organes encore si débiles, croyait tout voir plier devant elle; elle s'aperçoit bien vite qu'il faut compter avec d'autres volontés plus fortes, elle vient à chaque instant se bri-

ser contre des impossibilités qu'elle n'avait pas prévues. N'importe, l'instinct demeure; il grandit et se développe à mesure que les forces personnelles s'augmentent et que les moyens de réalisation se multiplient. Lorsque l'enfance aura cédé la place à l'âge des fermentations intérieures et des entraînements sensibles, jugez de ce que pourra être je ne dirai pas ce désir, mais ce besoin presque irrésistible de liberté et d'indépendance.

Surtout aujourd'hui que le courant des idées le favorise, que toutes les théories et toutes les aspirations de l'époque tendent à le surexciter; quelles voiles ne s'enfleraient au souffle de ces vents qui semblent promettre un heureux voyage? Quel jeune cœur ne se laisserait séduire à ces engagements flatteurs et à ces brillantes perspectives?

En présence de ces élans vers une liberté absolue, illimitée, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, la parenté ne peut manquer d'être plus ou moins un obstacle. C'est elle qui serre le frein de la raison; elle qui montre la barrière du devoir, celle de la vertu et de l'hon-

neur. Du moment qu'il s'écartera du sentier qui mène à ces grandes choses, l'adolescent la trouvera sur son chemin, essayant de le ramener et peut-être lui barrant le passage. Serons-nous surpris si le coursier sent bouillonner en lui des instincts de révolte contre la main qui dompte sa fougue? Il est vrai, les sympathies naturelles, la voix des souvenirs aussi bien que celle de la tendresse naturelle lui représentent la parenté comme aimable; mais en même temps, d'autres voix qui parlent encore plus fort, lui peignent son joug comme odieux, lui persuadent peu à peu que son règne n'est plus de saison. Entre ces témoignages contraires quel sera celui qui va prévaloir? Si la pensée chrétienne est absente, n'arrivera-t-il point un moment où l'autorité paternelle apparaîtra comme un fait discutable? Ne commencera-t-on pas à lui disputer le terrain, à lui mesurer l'obéissance, peut-être même à douter de ses droits ou à les nier sans pudeur?

A quelque degré qu'on s'arrête dans cette voie, il est certain que le respect diminuera

et que ses affaiblissements successifs pourront bien porter un coup terrible, souvent un coup mortel, à l'affection filiale. Qui ne voit ici une force vive toujours en hostilité avec ce qu'il y a de meilleur dans le cœur de vos enfants, luttant contre vos tendresses, s'opposant au développement de leur amour et de leur reconnaissance ; en un mot, travaillant à compromettre, à étouffer dans leurs âmes les sentiments généreux qu'y avaient semés les premières années ?

II.

Un autre ennemi, plus redoutable encore pour les affections de famille, c'est la soif de jouissances sensuelles.

L'adolescence ne tarde guère à la ressentir, la jeunesse en est perpétuellement tourmentée. Tout concourt alors à en augmenter les ardeurs : le printemps de la vie avec les illusions qu'il nourrit, avec la sève qu'il crée, avec les révélations qu'il apporte ;

les premières fermentations du sang qui bouillonne comme le vin dans sa cuve et n'a encore dépouillé ni sa crudité, ni sa verdeur; l'imagination pareille à un artiste plein d'enthousiasme, ayant encore toute la vivacité de ses pinceaux et toute la fraîcheur d'un talent qui débute; les sens arrivés à leur majorité et qui réclament leur compte de tutelle; ajoutez les compagnies devenues nécessaires, mais qui rarement savent se maintenir pures; puis le monde avec les licences qu'il autorise, les lectures avec les penchants qu'elles flattent, toute une atmosphère de voluptés avec les brises qu'elle soulève, avec les aromes enivrants qu'elle nous force à respirer; vous n'aurez pas de peine à comprendre que de toutes ces influences réunies se forme un tourbillon impétueux, au milieu duquel il est difficile de se maintenir, ou plutôt un torrent désordonné qui emporte, qui entraîne, sans qu'on ait la force de reculer devant le péril, peut-être même de s'arrêter devant l'abîme.

Dieu a pourvu à une situation si critique.

Près de cette jeune existence si menacée, si facile à corrompre, il a placé l'expérience, la sagesse : un père, une mère, qui connaissent le danger, qui savent la prix de la vertu, et qui, nous devons l'espérer, aimeraient mieux encore la mort de leur enfant que sa dégradation et sa ruine morale.

Leur rôle est tracé d'avance. Ils viendront au secours de cette pauvre barque violemment agitée par la tempête ; ils tâcheront d'en saisir le gouvernail ou du moins de ne le point laisser échapper tout-à-fait. Mais que de fois il faudra pour cela entrer en lutte ! Quand il serait si doux, ce semble, de s'abandonner au courant, de se laisser aller au gré des flots, obliger le matelot tremblant et inhabile à tenir tête à la mer, à marcher en sens inverse des vents et de l'orage : pensez-vous y pouvoir arriver sans combat ? Estimez-vous que vos remontrances, vos conseils, vos exhortations ne rencontreront jamais de résistance ?

Si, par faiblesse, la paternité ferme les yeux ou si, de guerre lasse, elle abandonne la partie, qu'arrivera-t-il? L'équilibre qu'elle seule pou-

vait rétablir venant à être rompu, le jeune homme ne fera plus que suivre aveuglément les désirs de son propre cœur ; emporté par ce poids, que rien désormais ne contre-balance, on le verra décliner peu à peu sur cette pente rapide, avec un danger imminent de périr lui-même et de voir sombrer sans retour ce qui lui restait d'affections chastes et pures. La volupté l'endurcit, elle l'enlève à ses attachements légitimes pour le précipiter dans des liaisons innommées. En abaissant ses pensées et ses amours, en faisant prédominer en lui les sens et la matière, elle le rend incapable de reprendre le niveau élevé, de se plaire dans la sereine région où règnent les sympathies que Dieu lui-même avait créées.

Parmi les douloureux spectacles que nous avons sous les yeux, il n'en est point de plus triste, ni malheureusement de plus ordinaire. Le jeune homme qui se laisse bercer dans les bras de la volupté, n'y laisse pas seulement sa vertu, il y perd la délicatesse des sentiments d'autrefois ; il s'y dépouille du respect pour

lui-même et pour les autres, et peu à peu, au desintéressement des anciens jours succèdera un profond égoïsme. Après un certain nombre d'années livrées à ces folles débauches, que le monde excuse et qu'il pardonne si aisément, savez-vous bien ce qu'il restera ? Un être avili incapable d'être fils, d'être époux, d'être père, qui n'en sera pas moins tout cela pour le malheur des siens, comme aussi pour son propre malheur et pour sa propre honte.

N'y a-t-il donc point de remède ? Et cette crise si difficile à traverser ne laissera-t-elle après elle que des ruines irréparables ?

C'est ici, Messieurs, qu'on touche au doigt la différence d'une éducation sans foi et de celle où la religion a tenu sa place. En supposant même que la première soit parvenue à maintenir l'intégrité du jeune homme et à le doter de quelques bonnes habitudes, ces prétendues vertus toutes naturelles ne sont qu'à fleur de terre ; l'orage vient, le vent des passions souffle ; tout est emporté à la fois, sans qu'il reste dans l'âme une racine à laquelle puissent se rattacher nos espérances.

Au contraire, celui dont les jeunes années portent l'empreinte d'une formation chrétienne, pourra bien, hélas ! lui aussi, se trouver trop faible pour résister à l'ouragan ; la première végétation de sa chasteté aura péri ; les pousses encore tendres et fragiles de résolutions qui semblaient énergiques, seront tombées çà et là, lacérées et brisées, sans qu'il en reste plus de traces. Vous croyez tout anéanti ; détrompez-vous, il reste un tronc vivace, qui, pour être caché sous terre et pour se trouver momentanément stérile, n'en garde pas moins en lui-même des trésors de résurrection et de vie. Vienne la saison plus calme où le jeune homme commence à se mieux connaître ; viennent les jours sereins du mariage et le soleil plus chaud d'un amour légitime, que l'Église se prépare à bénir ; la foi qui paraissait morte reverdit ; les principes longtemps condamnés à l'inaction reprennent leur force et ressaisissent la direction de la vie ; tout ce christianisme des premières années, qu'on avait pu regarder comme éteint, se réveille ; à lui on devra la régularité de l'avenir.

Sans compter, Messieurs, que jusque dans ses chutes, le jeune homme chrétien comprendra, sans vouloir l'écouter toujours, le langage raisonnablement sévère de la parenté. Quel point d'appui pour vous, quand vos réflexions pourront être assises sur la base des croyances communes et des convictions de la famille! Le père est bien fort lorsque c'est Dieu même qui parle par sa voix; mais qu'il est faible, Messieurs, quand il ne peut faire entendre que les accents glacés de la raison, et quand il n'a d'autre corde à faire vibrer que celles de la nature, cordes, déjà relâchées peut-être et profondément ébranlées dans les âmes!

Concluons-le donc : en face de cet ennemi terrible, que tout chef de famille rencontre infailliblement devant lui, dans l'œuvre qu'il entreprend, l'auxiliaire le plus puissant, le plus indispensable et dont il faut s'assurer avant tout, c'est cette force que la religion dépose au fond même des consciences; celle-là subsiste toujours, alors même que les autres ont depuis longtemps disparu.

III.

Il en sera de même par rapport à un troisième obstacle, qui d'ordinaire surgit plus tard, mais ne menace que plus définitivement d'amener la discorde. On l'appelle l'*intérêt.* Et il brise trop souvent l'union de la famille, qui avait résisté à tout le reste.

Vient en effet une heure difficile, celle de la division du patrimoine, celle de la répartition de la fortune. Jusque-là tout avait été commun ; et parce que le père possédait seul au nom de tous, nulle cause de séparation ne pouvait sortir de la propriété matérielle. Mais au moment où cette propriété commence à devoir être partagée, c'est elle qui engendrera de pénibles conflits. Qui ne le sait? l'argent, par cela même qu'il est l'objet d'ardentes convoitises, devient dans le monde le brandon des discordes les plus acharnées.

Tous les désirs convergeant vers lui, toutes les volontés se précipitant à la fois dans le

même sens, comment ne se froisseraient-elles pas, ne se gêneraient-elles pas dans leur rencontre mutuelle? Et cette proie que toutes convoitent, comment ne finiraient-elles point par se la disputer ?

Vous avez à chaque pas le spectacle de ces rivalités, de ces concurrences implacables, ainsi que des haines profondes qu'elles font éclore. Au fond de tout cela qu'y a-t-il ? une seule chose : l'amour de l'argent ; la fureur de s'élever à tout prix ; et parce que la fortune est aujourd'hui le grand instrument d'élévation, l'adoration de la fortune et la soif immodérée de la richesse. Or, ces concurrences acharnées qui se heurtent, se combattent sur tous les chemins pouvant conduire à l'opulence, désarmeront-elles devant une succession ouverte, ou devant un partage de l'héritage paternel ? A vrai dire, je le souhaite plus que je n'ose l'espérer. Si profondes que soient les affections de famille, un autre intérêt parle encore plus haut ; d'ailleurs, il n'est personne qui ne se persuade avoir pour soi la justice. Ce frère se croit lésé, il réclame

pour que l'égalité soit rétablie; celui-ci s'oublierait volontiers lui-même; mais il représente les droits de ses fils et il ne peut sans prévarication sacrifier leur avenir. On regarde avec envie le lot échu à un autre; on se plaint d'un legs, d'un report; on croit apercevoir des préférences, là même où la paternité a voulu se renfermer dans les limites d'une impartialité absolue. Des contestations s'élèvent, des débats pénibles commencent; et, comme souvent ils ne pourront point se terminer dans le huis clos de la parenté, il faudra que le public y soit initié à son tour; on portera devant les tribunaux non pas seulement la discussion de tel ou tel droit qui pourrait être litigieux, mais aussi le scandale d'une animosité d'autant plus vive que les liens du sang sont plus étroits; on y donnera le triste spectacle d'une rupture, qui commence devant le magistrat pour s'étendre à plusieurs générations et durer de longues années.

N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'à la vue de ces scissions devenues aujourd'hui si fréquentes, on est tenté de se demander s'il y a

rien de plus fatal aux familles que cet amour exagéré de la richesse? De fait, c'est lui qui les tue dans leur germe, et les empêche, par de honteux calculs, de croître, de se développer. Des parents malavisés veulent prendre l'intérêt de leurs enfants au mépris de la loi de Dieu; et ils ne s'aperçoivent pas qu'en réalité ils le sacrifient et le trahissent. Et plus tard, quand auront grandi ceux auxquels cette amour profane aura permis d'exister, ce sera lui encore qui viendra se placer entre eux comme un mur de séparation; il consommera son œuvre en achevant de dissoudre ce qu'il avait déjà entamé, amoindri à l'origine; il sèmera dans les cœurs des ressentiments, qui se traduiront extérieurement soit par une indifférence mal déguisée, soit même par des inimitiés ouvertes.

Pour résister à tout cela que faut-il? Suffira-t-il de ces tendresses, nées d'un sentiment instinctif, mais qui n'ont jamais regardé Dieu et ne puisent au ciel aucune de leurs inspirations? Pensez-vous, Messieurs, qu'il soit inutile d'y ajouter quelque parcelle d'un

amour plus élevé, qui en se mêlant aux affections de l'homme les fasse triompher de l'intérêt lui-même? Non, ce n'est pas trop des leçons du christianime, pour apprendre à ces frères, à ces collatéraux qu'ils doivent mettre un frein à leur ambition et des limites à leurs désirs ; ce n'est pas trop du souvenir des biens futurs, pour leur faire regarder comme secondaires ces questions relatives à ce qui passe, leur faire placer au dessus des trésors matériels le trésor bien autrement précieux de leur commun accord, de leur mutuelle dilection ; ce n'est pas trop enfin des compensations religieuses, pour consoler certaines déceptions, apaiser certains murmures, pour faire surnager la bonne entente sur l'écueil des mécontentements secrets et sur le naufrage des compétitions impossibles à satisfaire.

Je ne m'étendrai pas d'avantage aujourd'hui car nous touchons ici à des questions si graves, que nous devrons nécessairement y revenir prochainement.

Je n'ajouterai qu'un mot, Messieurs : ce

ne serait pas comprendre toute la portée de votre mandat que de fermer votre horizon trop tôt, et de pourvoir seulement à l'union de la famille pour le temps où vous demeurerez à sa tête. Vous êtes son centre, disions-nous, mais ce centre n'est pas destiné à exister toujours. Quand la mort l'aura enlevé, quand la place qu'il occupait sera demeurée vide, n'est-il point à craindre que l'unité jusque-là si solide ne vienne tout à coup à être ébranlée ? Vous étiez sûr de la maintenir par l'influence sympathique de votre autorité et de votre personne; êtes-vous certain que votre ombre et votre souvenir auront le même pouvoir? Le marbre qui recouvrira vos restes mortels ne sera-t-il pas à la fois et le dernier rendez-vous, et la pierre de division de ceux qui vous étaient chers?

Messieurs, il faut pourvoir à ces éventualités de l'avenir. Ce que vous avez vu dans un si grand nombre de maisons, ce que vous voyez encore tous les jours ne peut manquer de vous servir d'exemple et doit vous inspirer des craintes salutaires. Ne disons point : Les

dissolvants qui ont agi sur tant d'autres constructions, n'entameront pas la nôtre. Qu'en savez-vous? La pierre même la plus résistante finit par se détériorer lorsque des infiltrations secrètes la travaillent et la minent assidûment. Or, il est peu d'âmes complétements fermées à ces calculs subtils de l'intérêt, qui se glissent et pénètrent à travers les moindres interstices. Il en est peu qui puissent résister à l'action incessante qu'exercent sur leurs meilleurs sentiments les considérations de fortune et les conditions de bien-être personnel.

De même donc que ceux qui ont à bâtir au milieu des eaux, emploient un ciment que leur contact durcit, bien loin de le délayer et de le dissoudre; de même aussi le père de famille prudent, sachant que les affections généreuses auront à lutter contre l'invasion d'influences ennemies, aura soin d'y joindre pour les affermir un élément supérieur qui soit à l'abri de leurs ravages. La religion non-seulement enseignée, mais pratiquée en commun dans la famille, sera le véritable ciment

de son unité, la garantie de sa solidité à toute épreuve.

Pour que ces sympathies ne meurent point, on aura soin de déposer en elles quelque chose d'impérissable, quelque chose d'éternel. Quand elles s'appuieront sur les idées que le christianisme proclame, quand elles s'inspireront des sentiments qu'il recommande et qu'il fait naître, elles commenceront à ne plus être si dépendantes des circonstances extérieures; elles ne seront plus si faciles à altérer par l'éventualité d'une concurrence, par la possibilité d'un conflit. Alors l'intérêt humain restera dans sa sphère, où il pourra, au besoin, être soutenu, être défendu, sans que les discussions qui s'élèveraient à ce propos, atteignent le domaine supérieur où les affections habitent. Celles-ci auront grandi de toute la hauteur que Dieu communique aux sentiments dont il s'approche; elles se seront fortifiées de la force qu'il donne à tout ce qu'il touche.

Heureusement les exemples ne manquent pas pour prouver ce que je dis. Il est encore, au milieu de nous, bon nombre de familles

chrétiennes dont l'union admirable n'a point eu à souffrir dans les assauts que nous venons de signaler. En vain l'amour naturel de l'indépendance s'est efforcé de jeter au dehors le jeune homme qui faisait le premier apprentissage de sa liberté ; en vain le besoin de jouir et l'entraînement presque irrésistible des vains amusements s'est efforcé, à plusieurs reprises, de briser le faisceau des cœurs et des vies ; en vain, plus tard, les questions d'intérêt personnel sont venues se jeter entre ces membres d'un même corps pour les séparer, pour en faire autant de tronçons indépendants et ennemis ; les attractions mutuelles ont triomphé parce qu'elles venaient de plus haut, parce qu'elles étaient, avant tout, saintes et religieuses.

Si ce sont celles que vous avez établies à votre foyer, vous pourrez, Messieurs, voir venir sans crainte le moment de quitter cette vie. Comme le vieillard de l'Évangile, vous pourrez vous retirer en paix de ce monde, parce que si votre mort y doit faire un grand vide, vous y laissez pourtant à votre place un

centre persévérant, inaccessible au coup qui vous emporte, je veux dire Dieu, que tous aiment, et en qui tous les cœurs se rencontrent déjà, en attendant que leur union soit refaite et rendue inaltérable dans une meilleure existence.



HUITIÈME CONFÉRENCE

De l'unité de vie dans la famille.

Obstacles : les affaires, les relations.

Messieurs,

Un jurisconsulte païen a défini le mariage, *la mise en commun de toute la vie et une possession indivise des droits humains et divins : consortium omnis vitæ, divini et humani juris communicatio* (1). Voilà non-seulement l'enseignement du christianisme, mais l'indication spontanée du sens humain et comme le cri de la nature.

Et pourtant cette unité de vie, qui régnait

1. Modestin, lib. I, *D. de nuptiis.*

autrefois universellement, semble aujourd'hui de plus en plus rare parmi nous. La loi est devenue l'exception ; et l'état normal nous paraît presque une merveille, tant il est difficile à rencontrer dans nos mœurs modernes. On dirait que nous prenons à tâche de le contredire, et que le système qui devra être en vogue désormais sera un véritable *régime de séparation* dans l'ordre moral.

Vous le voyez, je ne parle plus des idées, où nous avons trouvé tant d'oppositions et de dissidences ; je ne parle pas non plus des affections, où l'on a malheureusement à regretter de fréquentes, de considérables déviations ; je parle des habitudes journalières, des occupations, des distractions qui remplissent la vie, des goûts auxquels on cède, des joies et des chagrins qu'on éprouve ; en un mot, de cette somme d'actes, d'impressions, de souffrances, de désirs, qui forment comme autant d'anneaux étroitement unis et dont se compose toute la chaîne de notre existence. Et je dis : Rien de tout cela n'est commun. Autrefois la famille tissait une toile dont la trame était

unique, dont tous les fils se rattachaient les uns aux autres ; aujourd'hui chacun de ceux qui se rencontrent au même foyer, tisse sa vie isolément, sans se préoccuper de savoir si elle sera de même nature, de même couleur que celles qui l'avoisinent, ou si elle ne tranchera pas sur elles en formant un étrange disparate.

Voilà, Messieurs, un fait, un fait facile à constater, un fait qui vous envahit vous-mêmes peut-être, malgré vos résistances, et qui menace de 'installer sous votre toit, comme il s'est déjà assis à tant d'autres foyers.

D'où vient-il? Qui nous l'amène ?

Assurément, parmi les causes que nous pouvons indiquer, toutes ne sont pas également personnelles, également volontaires. Les mœurs publiques, dont il faut toujours tenir grand compte, les habitudes, qui s'imposent bien souvent sans qu'on puisse secouer leur joug, s'arrangent aujourd'hui pour former une conspiration contre l'unité de vie dans la famille. Mais plus les principes du mal sont multiples, plus nous sommes mis en demeure

de nous précautionner, de nous prémunir ; par conséquent aussi, plus nous avons l'obligation d'étudier de près ce sujet éminemment pratique et de l'envisager sous toutes ses faces.

Je ne vais maintenant qu'entamer la matière. Considérant surtout les chefs de la famille, j'indiquerai quelques causes qui se présentent tout d'abord à l'esprit, lorsqu'on cherche ce qui peut se mettre en travers de cette parfaite fusion, à laquelle leur vie devrait aboutir.

I.

Les affaires : tel est, nous dit-on parfois, le premier motif de séparation. Elles sont naturellement la part de l'homme, le lot que la nature lui assigne et que la force des choses le contraint d'accepter. Car quelle que soit la position que le contrat matrimonial lui aura faite, il est, en vertu même de la loi, administrateur du bien de la communauté ; c'est lui qui tient en main ses intérêts, lui qui

gère son avoir, dispose de ses deniers, s'engage, répond pour elle, dans une mesure déterminée. Puis, avec ces obligations purement domestiques, il en a d'autres qui tiennent à sa place, à ses fonctions, à son commerce ou à sa profession libérale; occupations importantes, qui par un côté regardent le citoyen, l'homme public, mais qui par un autre se rapportent directement à l'honneur et au bien-être de la famille.

Tout cela devrait être un lien de plus, puisque dans les intentions de la Providence c'est le contingent de travail, c'est le tribut de dévoûment et d'efforts personnels qu'un frère, qu'un époux doivent verser dans le trésor commun. Que de ces labeurs jaillisse un flot d'opulence, un flot de considération, ou bien simplement ce filet modeste d'aisance relative, qui coule, pour ainsi dire, goutte à goutte et suffit jour par jour aux besoins de la maison, aux exigences de la table commune, peu importe après tout; à travers des rôles inégaux, l'amour apparaîtra le même; et s'il y a une différence de mérite à établir,

ce sera seulement en faveur de l'homme qui pourra présenter, non pas des services plus éclatants, mais plus de fatigues endurées et plus de sacrifices accomplis. Mais, Messieurs, est-il si rare de nos jours que, même dans la question des intérêts matériels, le chef de la famille s'isole, qu'il sépare sa cause, qu'il prenne ses précautions et ses sûretés contre ceux-là mêmes qu'il devait couvrir de sa protection; qu'au lieu d'avoir en vue le bien de tous, il travaille presque uniquement pour son bien personnel, se réservant l'avenir et détournant, en quelque sorte, à son profit la source à laquelle tous ensemble devaient venir se désaltérer? Est-il si rare qu'une partie considérable de ce revenu que la loi lui remet en mains, disparaisse dans des opérations équivoques, ou même s'écoule à travers des conduits obscurs, dont je ne voudrais pas suivre de trop près les ténébreux débouchés? La ruse, le mensonge sont quelquefois appelés en aide pour voiler ce qui doit rester dans l'ombre ; il n'est pas sans exemple que le crédit soit mis à contribution, que des emprunts ruineux

soient appelés à dissimuler, pour un temps, les découverts où la fortune menace de s'engloutir ; heureux encore, si après avoir dissipé la rente, on n'en vient pas à entamer le capital ; et si après avoir engagé ce qui lui est propre, le protecteur-né des intérêts communs n'engage pas encore l'avenir de ses enfants et celui de son épouse !

Permettez-moi de glisser rapidement sur ces désordres d'administration ou de conduite. Ils font à un homme je ne sais quelle position fausse, embarrassée, honteuse ; ils l'obligent à se couvrir d'un manteau de duplicité, à jouer, pour ainsi dire, un double rôle, non pas, comme il arrive souvent, sur le théâtre du monde, où la dissimulation est plus tolérable, mais dans sa propre maison, en face des siens, dans un tête à tête où tout devrait être expansion et franchise, au milieu de ces mille incidents de la vie où le mensonge ne peut réussir s'il n'est organisé en système, et s'il ne se soutient jusqu'au bout avec une constance digne d'une meilleure cause. C'est à ce prix, par exemple, qu'on pourra laisser

s'écouler par les fissures inavouées du plaisir des sommes plus ou moins considérables, dont personne ne bénéficie et dont la famille n'est pas admise à demander compte.

Certes, nous flétrissons tous cet égoïsme inique, dans les classes ouvrières. Nous ne le voyons pas sans indignation arracher le pain de la bouche d'une mère ou de jeunes enfants, pour engloutir, dans un jour de débauche, les ressources qui auraient dû subvenir à leurs besoins.

Avec d'autres caractères et sous d'autres formes, une injustice presque semblable trouve moyen de s'établir dans des familles plus élevées. C'est alors que l'on voit, dans une seule et même maison, d'un côté la prodigalité, de l'autre la gêne, la souffrance ; ici une abondance qui ne calcule jamais, là une pauvreté, au moins relative, qui n'arrive pas à couvrir les dépenses nécessaires. Nous entendons quelquefois sur ce point des confidences qui nous étonnent ; le monde ne soupçonne pas ce qui se cache, je ne dirai point seulement de douleurs, mais encore de priva-

tions derrière ce luxe apparent, derrière ces dehors d'opulence trompeuse. Peut-être n'y a-t-il là qu'un vain orgueil, un besoin de représentation visant plus haut qu'on ne peut raisonnablement atteindre ; mais peut-être aussi l'embarras vient-il d'ailleurs. Qui sait si l'on n'a point à gémir sur un abus de confiance cruel? Ce chef que la loi a investi d'un pouvoir presque illimité, parce qu'elle comptait sur lui, parce qu'elle regardait comme impossible qu'il ne gérât pas avec intégrité les intérêts de siens, parce que l'amour conjugal et l'amour paternel semblaient une garantie assez forte pour que son administration n'eût pas besoin d'autre contrôle ; c'est celui-là même qui devient, pour la prospérité de la maison, l'ennemi le plus à craindre. Armé, en certains cas du moins, d'une sorte de toute-puissance, il en use pour la destruction de ce qu'il devait garder et accroître ; sorte d'économe infidèle, qui pourra bien échapper au jugement des hommes — car on n'a pas de prise sur ses actes — mais qui ne saurait échapper au jugement de Dieu. Or, si vous remontez à la

racine du mal, vous trouverez qu'il a commencé par une séparation contre nature dans ce qui regarde les intérêts et les affaires.

Sans aller à beaucoup près jusque-là, nous voyons des hommes d'ailleurs honnêtes et vertueux, qui se couvrent d'un secret impénétrable même pour leurs proches. Le regard de Dieu est le seul qui puisse plonger dans le mystère de leur administration. Car si la loi exige pour certains actes l'intervention d'un officier public, celui-là même est loin de recevoir leurs confidences et d'avoir la clé de leur situation ; personne qui y soit initié et peut-être, moins que tout autre, ceux qui seraient le plus intéressés à avoir cette connaissance.

Je sais, Messieurs, que plusieurs agissent ainsi par suite d'un plan arrêté. C'est prudence, pensent-ils, et en même temps, c'est bonté et tendresse. A quoi bon faire partager aux siens des soucis ou des travaux dont on peut leur épargner le poids ? A quoi bon aussi se créer des obstacles ? Exposer ses vues, ses projets, ce serait souvent admettre à délibérer des esprits incompétents ; ce serait se résigner

chez soi à tous les embarras du régime constitutionnel, alors que la concentration des pouvoirs est le privilége légal, et que le gouvernement personnel ne peut avoir que des avantages.

Je ne réponds pas directement à ces objections, et volontiers je reconnaîtrai avec vous que, dans certaines circonstances spéciales, elles seront à peu près sans réplique. Mais faudra-t-il pour cela généraliser le système et méconnaître ses trop réels inconvénients en beaucoup d'autres rencontres ?

Cette femme que vous tenez en dehors de tout ce qui concerne votre fortune, elle est comme une étrangère dans sa propre maison ; elle ne sait ni ce qu'est le présent, ni ce que sera l'avenir ; elle s'inquiète peut-être sans sujet ; plus probablement encore elle se berce de vaines illusions et se livre à des espérances chimériques ; certainement du moins elle vit dans une ignorance humiliante, dans une pénible incertitude, dont elle ne saurait que beaucoup souffrir.

En outre, vous-même vous manquez de con-

seil et vous portez une responsabilité trop lourde parce qu'elle n'est aucunement partagée. Voulant tout faire à vous seul, s'il arrive que vous soyez imprudent, s'il arrive que vous soyez malheureux, ne sentez-vous pas que votre position s'aggrave en vertu même de votre isolement ? On voit des époux, des pères à qui le dévoûment ne manque pas, et qui se trouvent livrés à des tortures morales qu'ils sont réduits à dévorer seuls sans pouvoir en faire part à personne. C'est un placement qu'on croyait sûr et qui n'a pas réussi ; c'est une rentrée sur laquelle on comptait et qui vient à faire défaut ; pour combler le *déficit* sans qu'il y paraisse, l'emprunt pratique une autre brèche ; on tente peut-être le jeu terrible du marché public ; on engage ce qu'on a, on vend ce que l'on n'a pas ; et parce qu'on se ruine soi-même, une dot inviolable peut se trouver tout à coup compromise. Le gouffre se creuse tandis qu'on le cache, comptant toujours sur un revirement de choses qu'on appelle sans cesse et qui n'arrive jamais.

Durant ce temps, la famille repose, sans le

savoir, sur un terrain miné ; à son insu, elle reste suspendue comme sur le vide. Quel réveil, si tout vient à crouler ! En attendant, pour celui qui seul possède le fatal secret, quelles angoisses à refouler au fond de l'âme ! quelles craintes et quelles terreurs à dissimuler sous des sourires ! Ah ! si du moins on avait agi de concert ! Si des confidences, si des consultations, remontant à l'origine des mesures prises et des opérations accomplies, mettaient maintenant en droit de s'expliquer, d'épancher son cœur, de manifester ses appréhensions, de faire partager ses désirs et ses espérances ! On souffrirait, sans doute, mais on ne serait pas seul ; on sentirait le poids de la responsabilité, mais elle s'allégerait d'autant qu'on la sentirait plus partagée. Pensons, Messieurs, à ces jours mauvais dont personne ne peut se dire exempt, et craignons de leur enlever une suprême consolation, une dernière ressource.

Mais, quand tout ce que je viens de dire devrait être compté pour rien, il y a encore un inconvénient très-grave attaché aux réticences dont nous parlons ; et cet inconvénient

nous l'avons plus d'une fois déploré en compatissant à la situation qu'il faisait naître. Supposez que le chef de la famille vienne tout à coup à lui être enlevé ; qui prendra sa place ? qui saisira le fil d'affaires compliquées, embrouillées peut-être, dont jusqu'à présent on n'a pas eu la moindre connaissance ?

Si jamais, dans un navire qui traverse l'océan, personne, excepté le pilote, n'était instruit du but à atteindre et de la route à suivre pour y arriver, ce pilote venant à mourir, dans quel embarras, dans quel péril ne se trouverait pas soudain jeté l'équipage? Eh bien! voulez-vous que le vaisseau qui porte tout votre avoir ne soit point exposé à un pareil danger, n'aspirez pas au malencontreux honneur de tenir seul le gouvernail; apprenez aux autres à vous aider, à vous remplacer même, quand l'heure sera venue.

Vous me dites : Ne faut-il pas épargner à une épouse, à une mère des sollicitudes superflues? Ah! sans doute, prenez sur vous-mêmes la grosse part du travail, adjugez-vous le lot principal des soucis et des tourments;

mais croyez-vous que ce soit soulager les autres que de les traiter ou comme des étrangers, ou comme des incapables? Quelque triste que soit la réalité, ils souffriront plus de ce silence obstiné que des révélations que vous auriez à leur faire.

Ils ne sauraient vous être utiles, dites-vous. Mais n'y a-t-il point là une éducation à entreprendre, une initiation graduelle et progressive à essayer? Mieux vaux s'y prendre de bonne heure que d'attendre trop tard. Surtout, Messieurs, ne permettez pas qu'à l'ombre de cette ignorance, vos fils se livrent à des rêves menteurs, qu'ils se fassent à eux-mêmes, sur leur position et sur leur avenir, de ces illusions fatales qui empêcheront le travail, qui enchaîneront l'effort personnel. Montrez-leur bien plutôt, par les faits, la nécessité de s'aider, d'avoir une valeur, d'embrasser une carrière, soit pour honorer leur fortune s'il y en a une qui les attend, soit pour y suppléer si celle qui va leur échoir paraît insuffisante.

Il est sans doute une mesure à garder. Seul,

un père sera juge compétent et de ce qu'il faut dire, et de ce qu'il convient de taire. Mais je ne puis que le plaindre si les graves intérêts remis entre ses mains deviennent pour lui une cause d'isolement, s'ils élèvent dans la famille comme une barrière et y occasionnent une véritable séparation des âmes.

II.

Voici encore une seconde source du même mal. Les affaires absorbent parfois un homme au point de l'enlever à ses proches ; il est bien plus ordinaire encore que les relations extérieures soient comme un glaive à deux tranchants, qui sépare, qui divise le corps auparavant compacte de la famille.

Chacun a ses amis à part. Ne supposons rien qui puisse aiguiser la médisance ; du moins il arrive souvent qu'on prend des directions différentes et que c'est à peine si l'on se retrouve.

La femme voit son monde, que le mari

peut-être ne connaît pas. Reçoit-elle dans la journée, les habitudes qui nous sont faites ne permettent guère qu'il soit là; il ne l'accompagnera pas davantage lorsqu'elle sort pour aller rendre ses visites. Tandis qu'elle voltige de salon en salon, qu'elle papillonne de demeure en demeure, où est-il? À ses occupations, à ses relations particulières. Son cabinet le retient ou son cercle l'amuse. Les affaires dont il est chargé ou les plaisirs qu'il se donne ne lui laissent pas le loisir d'être chez lui. S'y trouvât-il par hasard, ce ne serait point au milieu des siens, car c'est à peine si on l'a vu de la matinée; il a fait tout au plus une apparition rapide au premier repas de famille; on a aperçu son ombre qui s'est aussitôt évanouie; et en voilà désormais pour le reste de la journée.

Le soir devrait être un temps sacré et inviolable pour la parenté. Puisqu'elle ne s'est pas appartenue, que dis-je? puisqu'elle ne s'est pas vue jusque-là, vous lui laisserez du moins ces heures plus calmes, plus recueillies, que la Providence semble avoir fait tout

exprès, alors que le travail cesse, que les affaires se taisent et que tout paraît inviter l'homme à se renfermer dans son intérieur, comme la nature elle-même se contient dans une méditation silencieuse. N'est-ce pas le moment, pour ceux qui s'aiment, de se retrouver, de jouir d'eux-mêmes, de se concentrer dans les épanchements que la confiance mutuelle inspire et qui font le charme des relations domestiques?

Vaine illusion! Ce serait compter sans le monde; et il est là, frappant à cette porte, que dis-je? l'ouvrant de gré ou de force, afin de réclamer des heures qu'il regarde comme siennes. Ecoutez : Voici des invitations irrésistibles; c'est le bal, c'est le spectacle, peu importe. Il faut aller au dehors; il faut se montrer et faire bonne figure. Les préparations nécessaires à cette sortie tardive dévoreront le peu d'instants où l'on aurait pu être ensemble. Déjà le moment est venu; quittons au plus vite ce seuil; Dieu sait à quelle heure avancée de la nuit, ou plutôt du jour, on y reviendra; et si le bruit de la fête, la fatigue,

l'enivrement produit ou l'ennui éprouvé—car c'est tout un — auront mieux disposé et les âmes, et les corps pour l'accomplissement des devoirs qui attendent le lendemain la famille.

Remarquez, je vous prie, que mon intention n'est pas de récriminer. Je signale seulement un envahissement dont vous êtes les premiers à vous plaindre, parce que, à Paris surtout, il devient pour plusieurs une fatalité presque quotidienne. Aussi, lorsque s'ouvrent les jours de l'hiver, certains hommes n'envisagent pas sans une véritable terreur cette longue série de dilapidations que le monde s'apprête à exercer dans leur vie; il y a là pour eux comme la perspective d'un immense ennui ou d'une fatigue non moins immense.

Ah! s'il s'agissait seulement d'un cercle intime d'amis sérieux, si l'on pouvait se maintenir dans les limites restreintes de relations sûres et depuis longtemps éprouvées! Mais ces sociétés factices, ces rendez-vous officiels où le cœur n'entre à peu près pour rien; ces rapprochements obligés, que

les bienséances commandent, où l'on se rencontre sans se voir, où l'on se fréquente sans se connaître, quels charmes peuvent-ils avoir et quelle consolation peuvent-ils procurer?

Il faut aller pourtant : l'usage le veut; la tyrannie des mœurs contemporaines l'exige. On partira donc ; et, en quelque lieu qu'on aille, tout me fait croire qu'on retrouvera encore les mêmes habitudes de séparation.

Autrefois nos salons avaient le privilége de grouper les esprits distingués, à peu près comme certains réflecteurs puissants rassemblent à leur foyer les rayons de la lumière. D'un mélange heureusement combiné d'hommes, de femmes spirituelles se formait une société aimable réunissant souvent les aptitudes les plus diverses, juxtaposant les opinions parfois les plus contraires. Loin d'être une source de conflits, ces associations contribuaient à l'harmonie générale; certaines nuances trop tranchées s'adoucissaient, en vertu de leur rapprochement; sans nuire à la franchise, une exquise politesse enlevait à la

liberté ce qu'elle aurait pu avoir de violence et d'aigreur; en un mot, avec la différence que les temps et les personnes ne peuvent manquer d'introduire, on trouvait là un échange intéressant d'idées, on y sentait un commerce fécond des intelligences. Le monde sans doute n'y perdait pas tous ses dangers, mais il y gardait du moins quelques-uns de ses avantages. Les réunions qu'il offrait étaient utiles pour polir l'esprit, pour aiguiser sa pointe et sa vivacité; il donnait à la personne tout entière ce vernis, cette mesure, cet à propos et ce je ne sais quoi de charmant qui forme comme le trait propre du caractère français.

Aujourd'hui, au contraire, qu'arrive-t-il? Si j'en crois les relations les plus fidèles, une sorte de scission est à l'ordre du jour. Parce que nous ne savons plus converser, parce que nous ne voulons plus prendre la peine de nous imposer aucune gêne, l'unité se rompt et chacun court se ranger au plus vîte dans le groupe où il aura le moins à se contraindre. Ici les hommes mûrs qui se retirent à part;

ils sont censés parler politique et affaires; Dieu veuille que ce soient là les seuls objets qui les occupent! Ailleurs les jeunes gens qui se recherchent, se rassemblent; est-ce parce que leurs discours seront plus chastes, leur ton plus exquis, leurs sujets de conversations plus relevés, plus irréprochables? De leur côté, vos femmes et vos filles laissées à elles-mêmes n'auront plus ce que le contact de l'homme leur donne infailliblement, je veux dire un secours opportun pour échapper aux discours puérils et à mille préoccupations qui ne concernent que la bagatelle. Je ne crains pas de l'affirmer, tout le monde perd à ces divisions. Car ce n'est pas sans dessein que Dieu a mis au fond de nous-mêmes un attrait social; ce n'est pas sans dessein qu'il a réparti des dons dissemblables sur chacune de ses créatures. Ni un individu, ni un groupe ne se peut suffire à lui-même, c'est l'ensemble qui vit, l'ensemble qui est harmonieux; plus que partout ailleurs, dans l'ordre moral, ces compensations sont nécessaires à l'équilibre; cette diversité d'éléments entre dans un

plan providentiel qui ne peut être réalisé que par elle. Or, les mœurs de notre temps, loin de respecter ce plan, travaillent au contraire tous les jours à le détruire. Elles introduisent la séparation dans le monde; elles divisent, elles dispersent ce qui devait être uni. Faut-il s'étonner que le contre-coup s'en fasse sentir jusque dans la société domestique ?

Je sais bien, Messieurs, que ce côté du tableau n'a rien de consolant. Oui, la vérité que nous constatons en ce moment est triste, et vous me direz peut-être : A quoi bon signaler un mal, sans nous indiquer comment on pourrait le guérir ?

Patience, Messieurs, nous ne sommes encore qu'au début de ces études. Nous cherchons à nous rendre compte des causes de souffrance ; nous examinons les symptômes, et nous tâchons de nous former un diagnostic qui ne laisse pas place à l'illusion.

J'aurai encore peut-être bien d'autres principes morbides à faire passer sous vos yeux, avant que nous soyons en état de chercher ensemble le remède. Ne nous laissons point

rebuter par les lenteurs qu'apporte toujours avec elle une observation attentive. La méthode expérimentale est souvent loin d'être la plus courte; elle est la plus sûre pour arriver au but, la plus efficace pour empêcher qu'on ne s'égare.

En attendant qu'elle achève de nous conduire, arrêtons-nous ici, pour le moment, et tirons déjà certaines conclusions qui ressortent clairement des faits précédemment relatés.

Le double danger signalé aujourd'hui, c'est la séparation qui s'introduit dans la famille soit à l'occasion des affaires, soit par suite des relations qui ne sont point communes. Voulez-vous éviter autant que possible ces deux écueils? Faites que ce qui, de sa nature, aurait pu diviser, devienne au contraire un trait d'union qui rapproche et qui rallie.

Certes, encore une fois, je ne dis pas que les occupations qui sont le propre de l'homme doivent être rejetées, en tout ou en partie, sur des personnes plus faibles, souvent moins

aptes, si elles ne sont pas tout à fait incompétentes. Je ne prétends pas non plus que certains secrets intéressant des tiers puissent être imprudemment livrés, même au nom de l'amour conjugal, même sous prétexte de la confiance illimitée qui règne entre les proches. Parmi vous, Messieurs, plusieurs remplissent des fonctions qui constituent une sorte de sacerdoce; et le prêtre, vous le savez, reste vierge, non pas seulement afin d'être pur, mais aussi pour échapper à tout danger d'indiscrétion. Toutefois, en dehors de ces choses cachées, dont il ne nous est pas permis de disposer, parce qu'elles ne sont pas nôtres, en dehors de ce que la justice ou la sagesse nous font une loi de recouvrir du voile de notre silence, une juste et raisonnable initiation de la famille à nos pensées, à nos desseins, à la gestion des affaires et des intérêts qui la concernent, ne peut manquer d'avoir une grande influence sur l'unité même de notre vie.

Ce qui fait que l'on a peine à demeurer ensemble, c'est souvent qu'on a peu de pen-

sées à mettre en commun. Les esprits habitant, pour ainsi dire, des régions étrangères n'en descendent pas sans violence pour se trouver sur le même terrain ; et parce que ce terrain est étroit, parce qu'il est aride, on a hâte de le quitter pour retourner à celui que l'on préfère.

De là un discours stérile, dont la source est intermittente ou semble à chaque instant près de tarir; de là des conversations sans intérêt, dont on ne tarde pas à se fatiguer, auxquelles on s'empresse d'échapper, pour aller chercher ailleurs d'autres interlocuteurs et d'autres distractions. Nouvelle cause qui s'ajoute à la première : le milieu ou nous vivons, en réagissant sur nous à son tour, ne fait qu'augmenter les oppositions et les différences.

Il résulte de tout cela une séparation progressive; nos relations nous entraînent, elles nous font à leur image; elles achèvent d'accentuer ces nuances si tranchées qui existaient déjà, et nous accoutument à placer nos satisfactions loin du foyer domestique.

N'est-ce donc pas à la famille qu'il faudrait appliquer cette recommandation si importante de se prêter souvent, de ne se livrer jamais? Immergée tout entière dans la grande société humaine, elle n'y peut se faire une existence entièrement à part, elle ne doit pas s'isoler, ni s'y comporter comme une étrangère. Mais en même temps qu'elle se lie au dehors, qu'elle prenne bien garde de se laisser diviser au dedans. Plus les attractions extérieures seront puissantes, plus la cohésion intérieure a besoin d'être forte, afin d'empêcher les diverses parties de se disjoindre et de se désagréger. Il est des biens d'un ordre secondaire que nous pouvons sacrifier au monde, mais il en est un plus élevé, plus indispensable, que rien ne doit nous décider à perdre ni même à risquer; l'unanimité des cœurs, l'étroite fusion des personnes et des vies, voilà le trésor supérieur qui passera dans notre estime avant la prospérité matérielle, avant les relations les plus honorables et les plus avantageuses. S'il fallait jamais opter, plutôt nous abandonnerions tout le reste pour nous assurer cette

richesse; car elle peut, à la rigueur, nous suffire; sans elle toutes les autres que nous pourrions amasser sont radicalement incapables de nous procurer le bonheur.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

De l'unité de vie dans la famille (suite).

Obstacle : les deux familles des conjoints.

MESSIEURS,

J'aborde aujourd'hui un sujet assez délicat ; vous me permettrez de l'attaquer de front, d'y entrer simplement, de le traiter sans réticences et avec une entière franchise. Quelques détails déjà donnés précédemment se représenteront probablement sur notre route ; nous ne les écarterons pas, car il importe d'envisager la question dans son ensemble. Je voudrais, s'il m'est possible, montrer, telle qu'elle est, une difficulté qui se

dresse certainement devant un grand nombre d'entre vous, qui suffit bien souvent pour troubler l'harmonie, ou même pour rendre inefficaces et presque inutiles toutes les autres conditions du bonheur.

Si plusieurs ne la connaissent point par expérience, il les en faut féliciter et leur porter envie. Mais quand même ils n'auraient jamais rencontré cet obstacle au seuil de leur maison, il est impossible qu'ils ne l'aient pas vu, du moins qu'ils ne l'aient pas pressenti en d'autres demeures. Aussi nul ne sera tenté de regarder comme imaginaire le tableau que je vais tracer; nul n'accusera mes paroles d'exagération ou de pessimisme.

Toute famille, disions-nous, est un confluent ou se rencontrent deux courants parfois très-dissemblables. Le jeune homme et la jeune fille qui vont unir leur destinée, n'apportent pas seulement cette dot que la parenté leur accorde; ils apportent aussi un contingent d'idées faites, de traditions sucées, pour ainsi dire, avec le lait; ce sont ces traditions, ces idées qu'il s'agit maintenant de fondre

ensemble, ou du moins de faire vivre paisiblement côte à côte. N'y eut-il que cette difficulté toute seule, elle serait grave, elle pourrait parfois sembler insurmontable, ainsi que nous avons eu à l'expliquer précédemment.

Mais en outre, les courants qui doivent se mêler et s'unir, demeurent en relation avec leur source. A côté de l'époux, de l'épouse, reste la famille qui les a formés, qui continue à exercer sur eux son action multiple, incessante.

A Dieu ne plaise que nous y trouvions un sujet de plainte ! Ceux-là sont trop malheureux qui de bonne heure ont vu le vide se faire autour d'eux, et n'ont plus personne à appeler de ces noms si doux de père, de mère, auxquels se rattachent nos plus vives émotions. Plus la parenté sera complète, plus il y aura de raisons de se féliciter, de se réjouir. Et pourtant il est nécessaire d'ajouter que si chère qu'elle soit, elle crée parfois un péril.

Les deux familles qui se trouvent en présence prennent souvent une attitude de rivalité, je dirais presque d'hostilité réciproque ;

elles s'observent, elles se jalousent, une lutte sourde ou même ouverte s'engage entre elles, soit sur le terrain des opinions, soit sur celui de l'affection et des influences. C'est cette guerre plus ou moins dissimulée que nous avons à surveiller, à notre tour, pour en connaître la marche, pour en prévenir les dangers.

I.

L'antagonisme ne va-t-il point tout d'abord se trouver établi sur le terrain religieux ?

D'un côté, les principes se sont conservés, les habitudes chrétiennes existent ; de l'autre, plus d'accomplissement de la loi du Christ et bien souvent peu ou point de foi. Qui sait même si les préjugés ne vont pas jusqu'à indisposer les esprits, à les rendre soupçonneux, méfiants à l'endroit des sacrements et des pratiques religieuses ?

Si, dans les deux parentés, on a les mêmes croyances — ce qui arrive de plus en plus rarement — il est encore possible que ces

convictions communes deviennent un sujet de division, parce qu'on ne les interprète pas de la même manière. Assurément le catholicisme, quand il est bien entendu, élève les âmes et les élargit, il vise surtout à les unir à Dieu par amour, cherchant pour elles une sainte familiarité, les invitant à la communion fréquente et bannissant du respect dû à Dieu toutes les terreurs exagérées. Mais n'est-il pas vrai qu'on le trouve encore çà et là amoindri par un rigorisme étroit, transformé en une sorte de jansénisme pratique, qui fait consister la vertu dans l'abstention et met les appréhensions d'une crainte servile à la place des doux et tendres élans de la charité?

Ceux qui conçoivent ainsi la loi divine ne se contentent pas d'ordinaire de l'accepter pour eux-mêmes sous cette forme, ils veulent encore l'imposer aux autres telle qu'ils l'ont comprise. Au lieu de cette physionomie aimable, sympathique, qu'on était accoutumé à lui voir, la religion prend alors un front sévère, elle ouvre une voie aride, épineuse, qui

déconcerte les âmes habituées à marcher dans un autre chemin. Si l'on essaye de revendiquer sa liberté, de reprendre ses premières allures, Dieu sait que de critiques il faudra essuyer, à quelle impitoyable censure on s'expose. Chaque jour, dans des allusions transparentes, on entendra blâmer ce que des esprits austères appellent ironiquement une dévotion facile, une religion accommodante, et ce qui n'est en réalité que la conduite la plus autorisée, la plus conforme à l'esprit de l'Église ; on verra une femme, peut-être même un mari, contraints, pour avoir la paix, à dissimuler une partie des actes vertueux qu'ils pratiquent; et plus d'une fois la source des divines consolations se trouvera presque empoisonnée par ces amères réflexions auxquelles on doit s'exposer pour y recourir.

De grâce, Messieurs, tout en veillant, comme c'est notre devoir, à l'observation de la loi, sachons aussi respecter la liberté des âmes. Dieu lui-même a déclaré que ses voies ne sont pas les nôtres : *Non sunt viæ meæ viæ vestræ;* et bien que ces voies sans exception soient

celles de la vérité : *Universæ viæ Domini veritas*, nous ne pouvons ignorer qu'il y en a plusieurs, que tous ne sont pas appelés à suivre la même. Qui nous a donné ce droit de rapetisser le cœur de Jésus-Christ, sur la mesure de nos appréciations mesquines ? Pourquoi usurper par rapport aux autres un droit de direction qui ne nous appartient pas, et pourquoi soumettre ceux qui nous entourent à une torture morale pleine d'injustice et de tyrannie?

Les chefs de la famille sortent de leur rôle quand ils prétendent à un autre sacerdoce qu'à celui dont nous avons parlé ; qu'ils se gardent de pénétrer dans une enceinte qui n'est pas faite pour eux, et qu'ils sachent que leur pouvoir expire, comme celui des princes, à la porte du sanctuaire où se nouent les rapports de l'âme avec Dieu.

Maintenant, si de la sphère religieuse nous descendons à celle des discussions politiques, nous y rencontrerons bien souvent encore des occasions de conflit et d'antagonisme. Les deux familles qu'une nouvelle alliance vient

de rapprocher ont peut-être des drapeaux différents; leurs idées sont loin de s'accorder, leurs traditions et leurs antécédents marchent en sens inverse. Des journaux de couleurs opposées ravivent chaque jour ces opinions contraires et creusent de plus en plus l'abîme qui les sépare. Par suite, les sociétés qu'on fréquente de part et d'autre ne se ressemblent pas; elles forment comme deux mondes différents dont chacun à sa langue, correspondante à ses convictions et à ses sympathies.

Quelle ligne vont suivre les jeunes époux? De quel côté se tourneront-ils? S'ils se déclarent ouvertement pour un parti, ils froissent l'autre et s'exposent à une pénible rupture. S'ils essayent de louvoyer, de se partager entre deux, je crains fort qu'ils mécontentent tout le monde et qu'ils ne satisfassent personne. Et ne me dites pas que c'est là une situation chimérique, vu que d'ordinaire, quand on s'allie, on a plus d'égard à la nuance politique qu'aux sentiments religieux. Il est vrai que plusieurs y tiennent jusqu'à l'exagération, jusqu'à une sorte de fanatisme.

D'autres en font aisément le sacrifice, et il n'y aura pas grand inconvénient si l'on n'a vis-à-vis de soi que des esprits sages, tolérants, modérés. Mais malheur au jeune homme que le seul prestige d'une brillante fortune décide à vivre côte à côte avec un de ces hommes emportés et fougueux, qui ont fait de leur système politique un dogme, et qui du haut de leur infaillibilité personnelle, tranchent souverainement, sans appel, les questions les plus épineuses ! Surtout quand ces questions auront à la fois un côté profane et un côté sacré, quand d'une part elles toucheront à ce que la société civile a de fondamental, d'autre part à ce que la vie de la société religieuse présente de plus délicat, il sera pénible de trouver près de soi et dans sa propre maison je ne sais quel dogmatisme hautain, qui ne supporte pas la contradiction, qui ne permet pas même le doute sur ses assertions les plus hasardées, les plus téméraires : foyer incessant d'hostilités sourdes ou de luttes ouvertes, qui finira par scinder l'unité de la famille ou par lui faire une situation à peu près impos-

sible. Certes je ne dis pas qu'il faille toujours reculer devant ces éventualités aujourd'hui fréquentes; mais je dis encore moins qu'il faille toujours les braver imprudemment, et comme le prince malavisé dont parle l'Evangile, s'engager dans des conflits où l'on ne doit s'attendre qu'à des défaites.

Sur le terrain purement pratique il pourra se faire aussi que les deux influences se contredisent et se contrecarrent. Une des parentés voudrait plus de luxe, désirerait un train de maison plus considérable; l'autre prêchera la réserve, l'économie, la simplicité; ici on aime l'éclat, on demande la fréquentation d'un monde bruyant; là on préfère une vie plus à l'écart et plus retirée; d'un côté l'ambition fermente, on éprouve le besoin de se pousser et de parvenir; de l'autre l'amour du repos l'emporte et l'on se rappelle qu'en gravissant les hauteurs, on est souvent plus exposé aux coups de la tempête. Il n'est pas jusqu'aux relations d'intérieur et jusqu'aux simples contacts de la famille qui ne soient entendus différemment : les questions d'auto-

rité, de respect, d'éducation, le système à adopter pour les répressions et les récompenses, pour le travail et les divertissements donnent lieu à des discussions qui montrent des points de départ tout opposés et des idées absolument contraires.

Entre ces deux forces permanentes, essentiellement actives, dont chacune veut prévaloir et qui cherchent tour à tour à s'imposer, est-il toujours si aisé de garder son propre mouvement, de conserver son indépendance et sa personnalité? Cet époux, au début de la vie conjugale, ce père qui doit faire comme tel ses premières armes, quelle conduite va-t-il adopter? quels conseils va-t-il entendre? Concilier des exigences qui se combattent, c'est tenter l'impossible. Ne tenir compte d'aucune observation, c'est s'exposer à être victime de son inexpérience; et se laisser conduire par la main, c'est sacrifier son autonomie. Qui ne voit combien la situation sera souvent délicate, combien il faudra de tact, de prudence, de sens pratique et de modération pour s'en tirer avec bonheur, sans y laisser ni les égards

qu'on doit aux autres, ni le soin qu'on ne saurait abdiquer, de sa propre liberté?

Par le fait même que les traditions opposées et les influences rivales se rejoignent dans sa demeure, le chef de famille peut apercevoir, sous son propre toit, des germes de division plus ou moins menaçants pour l'unité et pour la paix. Des tiraillements se font sentir; lui-même y est soumis et il n'a pas de peine à les constater dans les autres. Sa parole est neutralisée par une parole justement vénérée jusqu'à ce jour; ses efforts viennent échouer devant une volonté plus accréditée encore et plus écoutée que la sienne. Mais, Messieurs, pour comprendre toute la puissance de l'obstacle dont je parle, il faut nécessairement pénétrer plus avant dans ce sujet; il nous faut faire l'analyse de ces mille petites passions qui se glissent même à travers les meilleurs sentiments. Ce n'est qu'en sondant ces replis secrets, que nous arriverons à nous faire une juste idée de cette armée de difficultés qui nous assiégent sans cesse ; armée vraiment formidable, dont nous

aurons à triompher non point par la violence, mais bien plutôt par une inaltérable douceur.

II.

Les jalousies d'affection sont un écueil à peu près inévitable dans les relations de parenté; et cet écueil atteint parfois des proportions effrayantes.

Il est des mères qui ne pardonneront jamais à celui qu'elles ont elles-mêmes choisi pour devenir l'époux de leur fille. On dirait qu'en acceptant cette main, il les ait dépossédées. Ce bien précieux qu'elles pensent leur être ravi, cette propriété si chère qu'elles se croient enlevée, elles prétendent bien pourtant ne point s'en dessaisir; elles vont du moins s'efforcer de la reprendre par une suite de revendications qui s'étendent aux plus petits détails; guerre de surprises, d'embuscades, qui lasse la patience d'un homme et finit souvent par le décourager ou par lui faire lâcher prise.

Combien est ennemie d'elle-même la femme que sa tendresse maternelle aveugle au point de conspirer contre son repos, contre le bonheur de ses enfants ; celle qui, par une contradiction étrange, travaille à détruire d'une main ce qu'elle a fait de l'autre ; voulant que les jeunes époux se chérissent, et ne pouvant supporter le spectacle de leur affection ; s'imaginant être atteinte dans leurs épanchements mutuels, trahie dans leurs chastes embrassements ; par suite, soufflant la défiance, semant la zizanie, relâchant des liens sacrés, qui grâce à elle finiront peut-être par se rompre. Il faut avoir vu certains scandales aujourd'hui malheureusement trop communs, pour savoir à quels excès peut se porter cette passion funeste, lorsqu'elle s'est emparée d'un cœur maternel.

Sans aller à ces extrémités, elle crée souvent une disposition sourde qu'on ne s'avoue pas à soi-même, mais qui agit d'une manière occulte et se fait sentir dans tout l'ensemble de la vie. A quoi attribuer cette susceptibilité exagérée ou encore ces inexplicables antipa-

thies? D'où viennent ces désolations, ces désespoirs que rien ne motive et dont aucune cause connue ne rend raison? Toutes les démonstrations de respect, de déférence filiale n'arriveront pas à dissiper certains ombrages, ne réussiront pas à satisfaire certaines exigences. Placée entre deux devoirs sacrés, entre deux sentiments nécessaires, quoique peut-être d'intensité inégale, une jeune femme ne sait plus comment s'y prendre, non pas pour les allier dans son cœur, où leur association est aisée, mais pour concilier au dehors et ce qu'elle doit à l'un, et ce qu'elle voudrait ne pas refuser à l'autre. Et tandis qu'elle se plaint, non sans sujet, des impossibilités de sa situation, celui qu'elle a pris pour époux se trouve lui-même dans une gêne continuelle; ses paroles, ses actes sont mal interprétés; sa vue même, sa vue seule devient en quelque sorte odieuse. Heureux du moins s'il a son foyer à lui! Non pas que, même dans sa demeure, il ne soit exposé au contre-coup d'injustes soupçons, ou qu'il n'y entende l'écho affaibli de plaintes et de préventions illégitimes;

mais que sera-ce, si on habite sous le même toit, si un perpétuel tête-à-tête ravive à chaque instant une plaie toujours saignante et jamais entièrement fermée? Sans compter qu'un peu plus tard les mêmes dispositions jalouses s'étendront à la postérité qui va naître. Un aïeul, une grand'mère voudront accaparer leurs petits enfants, en jouir comme s'ils n'appartenaient qu'à eux, régler à eux seuls le régime qu'il convient de suivre, l'éducation qu'il faut donner, bien qu'ils ne voient toutes ces choses qu'à travers le voile d'une affection aveugle et les préjugés d'une imprévoyante tendresse. Si on leur dispute ce qu'ils regardent comme un droit, c'est un tort qui leur est fait, c'est une injustice qu'ils subissent; il n'en faudra pas davantage pour susciter de pénibles conflits, quelquefois, pour occasionner une définitive rupture.

A côté de ces jalousies dont le siége est surtout dans le cœur, il en est d'autres qui tiennent davantage à l'esprit. Celles-là établissent la rivalité au point de vue de l'influence. Car ce ne sont pas seulement les af-

fections qui s'émeuvent, mais aussi certains désirs de dominer qui les accompagnent souvent; elles-mêmes d'ailleurs, si elles n'y prennent garde, arrivent bientôt à vouloir exercer une sorte de tyrannie. Il s'élève ainsi, en dehors de votre intérieur, une ou plusieurs prétentions ambitieuses qui visent au commandement. Prétentions d'autant plus difficiles à écarter qu'elles ne manquent pas de titres à faire valoir. L'âge, l'expérience, la position déjà faite, les liens étroits du sang, l'ascendant légitime que donne la parenté, tout semble se réunir en leur faveur, tout leur confère un droit certain à faire entendre au moins des conseils, peut-être, en certains cas, à intimer une volonté qui devra être obéie.

Cependant il pourrait arriver aussi qu'en laissant grandir outre mesure cette domination, on se vît bientôt confisquer une liberté précieuse, dont aucun chef de famille ne peut impunément se dessaisir. En m'exprimant ainsi, à Dieu ne plaise que je paraisse plaider devant vous la cause de l'insubordination, que je prêche l'oubli des égards, du respect ou

d'une soumission raisonnable envers la paternité ! Tout à l'heure nous chercherons la solution de ce problème pratique. Pour le moment, je me contente de vous en signaler les difficultés, et parmi elles il faut nécessairement tenir compte de cette rivalité ardente de cette sensibilité excessive que la famille rencontre dans son sein même. A chaque instant il peut naître de là des conflits de juridiction, qui se traduisent en froissements, en malaise, puis en discussions, en explications pénibles ou, ce qui est pire encore, en un silence calculé et plein de ressentiments secrets, en une froideur progressive, qui arrive tôt ou tard à la désaffection absolue.

Je ne crois pas, Messieurs, avoir chargé le tableau ; bien au contraire, je reste à dessein au-dessous de la réalité, de peur que ma parole n'apporte à quelques-uns le découragement. Nous ne pouvons nous dissimuler qu'après avoir passé par des degrés divers, la difficulté arrivera souvent à avoir une gravité immense. Comment nous y prendre pour l'éviter? A

quelle conduite recourir pour y faire face? Telle est la question importante, décisive, qu'il nous faut résoudre pratiquement. sous peine de compromettre la paix de notre intérieur.

Mais ce problème a-t-il aussi une solution spéculative? Franchement, Messieurs, je ne le crois pas. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'est d'établir quelques lois, c'est de poser quelques principes; tout le reste est tellement lié aux circonstances particulières et dépend à tel point de mille nuances diverses qu'il me paraît aussi téméraire qu'inutile de vouloir pénétrer dans ce labyrinthe de détails. Donc après qu'on nous aura mis en main le flambeau des règles générales, ce sera à chacun de nous à se frayer sa voie.

Quel est, Messieurs, le véritable chef de la famille? Où faut-il placer son foyer et son centre ?

Cette question nous avait déjà occupés l'année dernière. L'exposition des idées que nous avons échangées a donné lieu à quelques doutes et à quelques observations

qui m'obligent d'y revenir. En ce moment, du reste, nous sommes au vrai point de vue pour envisager le sujet dans toute sa généralité, puisque nous nous mettons en présence des deux parentés qui peuvent l'une et l'autre avoir des droits à faire valoir.

Il s'agit surtout de décider si le centre de la famille est fixe ou s'il est mobile. Je m'explique. Les partisans de l'immutabilité affirment que le véritable foyer autour duquel tout doit graviter, c'est le grand-père, l'aïeul, en un mot, celui qui se trouve placé plus haut dans la ligne des ascendants, et qui depuis plus longtemps contribue à la propagation de la vie. N'est-ce pas en effet de lui que tout part? N'est-il pas, relativement du moins, comme le tronc vigoureux auquel se rattachent toutes les branches nouvelles? En possession d'une autorité qui, de sa nature, est inamissible, il atteint à la fois les enfants et les pères; et par les degrés intermédiaires qui procèdent directement de lui, il plonge jusqu'aux extrémités les plus éloignées. Partout c'est son sang,

partout c'est sa chair; la famille tout entière n'étant, pour ainsi dire, que son prolongement, il est bien juste qu'on la regarde comme sienne et qu'on la voie s'ordonner suivant la loi qu'il impose.

A ces motifs dont il est facile de saisir la force, d'autres opposent des considérations qui ont bien aussi leur valeur. Quoique la famille soit une dans son principe, disent-ils, pourtant elle ne tarde pas à se subdiviser; des groupes se forment, une paternité nouvelle apparaît; or, c'est sur elle que repose la responsabilité immédiate de tout ce qui concerne les fils que Dieu lui donne; c'est elle qui est liée avec eux par le nœud le plus étroit; à elle de commander, de diriger; en un mot, de remplir toutes les fonctions qui appartiennent à un centre vivant, dont l'action doit être incessante.

Entre ces deux opinions laquelle faudra-t-il choisir? Si celui qui n'est encore qu'au début se sent porté pour la seconde, quand ses cheveux auront blanchi, quand deux générations successives salueront sa paternité, n'est-il pas

à croire que volontiers il reviendrait à la première?

Messieurs, ne soyons point exclusifs. Il semble qu'il n'est point impossible de tout concilier, en faisant à chacun sa part, en attribuant à chaque degré hiérarchique ce qui lui revient d'autorité et de puissance.

Dans le monde des corps, il y a un centre absolu et il y a des centres relatifs. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la famille ?

Le centre absolu, le noyau principal de toute cette constellation de vies liées entre elles et dépendantes les unes des autres, ce sera l'aïeul vénérable, celui que tous appellent du nom de père, tant que Dieu le conserve à l'amour des siens ; c'est vers lui que graviteront les cœurs, vers lui que convergeront les respects, à lui que, dans une certaine mesure du moins, ou rendra obéissance. Car vous ne l'ignorez pas, Messieurs, ce que vous êtes pour votre père, vos fils le seront à leur tour vis-à-vis de vous. Si vous ne voulez que leur soumission se relâche, il faut avant tout

que vous leur en donniez persévéramment l'exemple.

Mais au-dessous de ce noyau primitif, et, sans sortir de sa dépendance, il est clair que d'autres noyaux se sont formés, qui exercent aussi leur attraction; et cette attraction plus voisine est par là même plus puissante; et c'est elle qui commande immédiatement le mouvement; et ce n'est qu'en suivant la direction qu'elle imprime, que tout s'ordonnera par rapport à l'ensemble et au foyer général. Ainsi en est-il dans notre système solaire. L'astre du jour est centre; il commande toute cette armée de globes errants auxquels il fournit la lumière; ce qui n'empêche pas que certains astres n'aient aussi leurs satellites, obéissant à l'impression qu'ils en reçoivent, se mouvant dans leur dépendance, les desservant en quelque sorte avec déférence et respect, sans cesser pour cela de se rattacher avec eux et par eux à l'harmonie universelle des mondes.

Voilà à peu près le spectacle que présentera la famille. Le père y sera un centre particu-

lier; à lui se reliera tout le groupe où il occupe la première et la principale place; à lui de commander dans son intérieur, à lui de communiquer le mouvement, d'imprimer la direction à ceux dont il a la responsabilité immédiate. Mais lui-même à son tour n'oubliera pas qu'il est fils; sans abdiquer l'autorité dont la Providence le revêt, il saura en reconnaître une autre à laquelle il a été longtemps soumis, et qui conserve encore des droits inaliénables à sa respectueuse déférence. S'il y avait parfois difficulté à concilier ces intérêts, l'amour accordera tout; il écartera les conflits, il désarmera les oppositions, il dénouera d'une main habile et suave le nœud des volontés qui se mêlent et se contrarient. Sans doute, il faut bien s'attendre à ce que ces juridictions voisines et superposées l'une à l'autre ne pourront éviter de se choquer quelquefois. Dans le mécanisme le mieux organisé les rouages ont leurs frottements, qui finiraient par user le métal même le plus dur, si l'huile qu'on a soin d'y répandre n'en adoucissait constamment l'ac-

tion et n'en rendait le mouvement plus facile.

Messieurs, le gouvernement de la famille a son mécanisme admirable dont Dieu même est l'organisateur et l'inventeur. Pour qu'il fonctionne avec précision et harmonie, la première condition, c'est que chacun des éléments dont il est formé demeure à sa place. Êtes-vous un rouage principal, accomplissez fidèlement votre rôle et communiquez votre impulsion aux rouages inférieurs que vous commandez; mais pourtant n'oubliez pas qu'à côté de vous, au-dessus de vous peut-être, il y en a d'autres que vous ne pouvez pas supplanter, et dans la dépendance desquels vous devez vous tenir. Surtout que l'huile d'une affection vraie, profonde, chrétienne circule de toutes parts au milieu de ces ressorts multiples. Que de choses qui paraissaient impossibles deviennent faciles avec elle!

Vous aurez affaire à certains caractères ombrageux, susceptibles, toujours prêts à croire que leurs droits sont méconnus, que leur autorité est compromise, ou bien encore

qu'on manque aux égards qui sont dus à leur personne. L'âge aura augmenté ces dispositions; un vieillard impressionnable se persuadera aisément qu'on le met de côté, qu'on ne tient plus aucun compte de ses avis; une mère toujours adorée se figurera qu'on s'est refroidi vis-à-vis d'elle; et tous les raisonnements resteront impuissants vis-à-vis d'une nature que les émotions seules sont capables de conduire.

De grâce, Messieurs, un peu de compassion pour ces faiblesses. Vous en souffrez, je le sais, mais les premiers à en souffrir sont les personnes mêmes qui en sont affectées. Lorsque tous vos bons procédés auront échoué, lorsque la raison, la tendresse, interprétées avec cet accent filial que vous savez leur donner, auront été inefficaces pour faire tomber certaines préventions et dissiper certains ombrages, que le découragement n'en vienne pas, comme il arrive quelquefois, à vous faire quitter la partie ou à vous faire abandonner au hasard les graves intérêts dont vous êtes chargé. Il en est qui, de guerre lasse, se re-

tirent en quelque sorte de ce gouvernement intérieur de leur maison et laissent flotter les rênes qu'un amour-propre froissé leur dispute. Il en est qui, ne pouvant surmonter l'obstacle, brisent violemment avec tout ce qui le rappelle, et, pour éviter toute discussion, fuient les personnes qui les pourraient susciter.

De là, dans les familles, tant de malaise et si peu d'union. De là des catégories tranchées et des partis constamment en litige. De là enfin de significatives abstentions, qui vont souvent jusqu'à rendre impossible la rencontre des frères entre eux ou celle des fils avec leurs pères.

Le monde lui-même se scandalise de ces scissions, il les appelle, comme elles le méritent, un déplorable malheur. Or, s'il faut avouer qu'en certains cas, elles ne supposent aucune faute dans celui qui les subit sans avoir pu les prévenir, en combien d'autres circonstances n'auraient-elles pas été empêchées avec plus de zèle pour la paix, plus d'amour de l'union et de la concorde!

Bienheureux les doux, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, *parce qu'ils posséderont la terre.* S'il est vrai que la douceur peut conquérir le monde, ne pourra-t-elle pas, Messieurs, s'assurer l'empire des cœurs dans la famille? Cette douceur n'implique point la faiblesse, mais elle exclut l'aigreur; elle n'est point opposée à une juste fermeté, mais elle l'assaisonne toujours de bonté, de déférence; elle ne suppose point une démission donnée, mais elle montre à l'autorité ses limites, elle lui fait goûter les avantages de la modération, elle lui inspire les ménagements, les saintes industries par lesquelles le droit s'affirme sans offenser, et la personnalité se conserve tout en se rendant aimable. Tout le secret de notre bonheur domestique est là.

Aussi, Messieurs, je vous laisse avec cette parole divine, que vous méditerez dans votre prière, que vous appliquerez dans vos relations et dont vous vous efforcerez de faire la devise, comme l'expression de votre vie : *Beati mites* : bienheureux les doux. A eux le privilége de jeter dans les âmes qui

les entourent ces profondes racines que rien n'ébranle et que le Sauveur appelle la possession de la terre : *Quoniam ipsi possidebunt terram*[1].

1. Matth., v, 4.



DIXIÈME CONFÉRENCE

De l'unité de vie dans la famille (suite).

Obstacle : les caractères.

MESSIEURS,

Notre être moral se compose d'éléments multiples dont plusieurs ne se montrent pas ; d'autres ne se révèlent que d'une manière discrète et à demi voilée ; mais il en est au contraire qui se manifestent immédiatement, qui se trahissent ou nous trahissent nous-mêmes, sans qu'il soit en notre pouvoir de les dissimuler. L'âme a, pour ainsi dire, son visage quelle ne saurait cacher longtemps, elle a son air instinctif, sa physionomie spéciale. Cette partie d'elle-même est tournée vers le

dehors et toujours en vue ; c'est par là qu'on arrive promptement à nous discerner et à nous connaître.

Le visage de l'âme, c'est le caractère. Vous me direz que le caractère ne résulte pas seulement de nos dispositions mentales et de nos facultés spirituelles, mais qu'il tient beaucoup au tempérament, aux nerfs, à l'état plus ou moins sain, plus ou moins altéré de l'organisme matériel. Aussi, Messieurs, nous ne parlons point ici d'un être abstrait, impalpable, inaccessible ; nous parlons de l'âme en tant qu'elle habite un corps et que par lui elle communique avec ses semblables ; nous parlons de ce composé sensible, qui s'appelle l'homme, être mixte en qui le spirituel s'unit au matériel pour former ensemble ce que nous voyons, ce que nous aimons, cette vie pareille à la nôtre, qui nous charme, nous attire, ou, au contraire, nous repousse, nous irrite ; création d'un ordre supérieur dont nous nous plaignons sans cesse et dont nous ne pouvons nous passer, parce que, quels que soient ses défauts, sa société nous est néces-

saire pour nous compléter et nous achever nous-mêmes, dans toutes les sphères où notre activité s'exerce.

Ceux avec qui nous sommes en rapport nous touchent par bien des côtés ; mais par aucun autre autant que par leur caractère. La raison en est que le caractère est comme la résultante des dispositions morales et même physiques qui sont en eux, qu'il est le produit des forces diverses rassemblées dans leur personne. Si ces forces ne s'équilibrent pas mutuellement, l'inégalité se fera sentir, et celle d'entre elles qui l'emportera déterminera d'ordinaire la nature du caractère. On peut donc bien dire qu'il est le trait distinctif et saillant de cette physionomie que nous attribuons à l'âme. Vivacité ou lenteur, bonté, douceur, brusquerie, hardiesse ou timidité, enjouement naturel ou tristesse : chaque âme a sa note, qui rentre dans une gamme connue ; mais en outre chaque âme a son timbre particulier, qui fait que le même son n'est rendu par aucune avec le même accent, ni de la même manière. On peut déterminer le ton gé-

néral ; ce qui est plus difficile à exprimer, ou plutôt ce qu'il nous est impossible de définir pleinement, c'est le mode spécial, et pour ainsi parler le rythme propre à chacune. D'où il arrive que le portrait d'une personne connue, tracée par la parole, ne peut jamais complétement nous satisfaire ; d'où il arrive aussi qu'à examiner les détails, deux âmes ne se ressemblent jamais entièrement, pas plus que deux visages.

Quoi qu'il en soit, c'est par sa physionomie extérieure que tout homme se distingue, comme le remarque saint Grégoire : *Per faciem enim unusquisque cognoscitur*. Et de même chacun d'entre nous sera surtout apprécié d'après son caractère.

On peut vivre longtemps avec un autre sans se douter de certaines vertus que son humilité prendra soin d'abriter, sans soupçonner certains actes qu'il enveloppe de silence et de volontaires ténèbres. On peut de même fréquenter un homme pendant un intervalle de temps considérable, sans apercevoir des défauts qu'il a soin de recouvrir d'ombres épais-

ses. Les pensées qu'on nourrit au fond de l'âme peuvent garder leur secret. Les sentiments intimes savent, lorsqu'ils le veulent, demeurer impénétrables. Ce qui ne réussit guère à se cacher longtemps, c'est le caractère. Bon ou mauvais, force lui sera bientôt de se manifester au dehors; car, aucune surveillance exercée sur nous-mêmes n'est capable de l'empêcher entièrement de paraître.

Entendons-nous, Messieurs. A Dieu ne plaise que je vienne dire que cette partie si considérable de notre être moral n'est point susceptible de changement ; qu'on ne saurait l'améliorer, la transformer, ou, pour user d'un mot familier à la langue chrétienne, y opérer une conversion ! Tout au contraire, nous allons poser les bases de cette transformation, de ces changements ; et les saints nous ont montré jusqu'à quel point la persévérance y réussit ; leur exemple nous prouve dans quelle large mesure nous sommes en droit de les entreprendre. Ce que je veux affirmer seulement et ce que l'expérience démontre, c'est que, même à travers ces modifications indéfinies, le carac-

tère survit encore ; en sorte qu'il s'est retourné bien plutôt qu'il n'a pu périr. Ce que je veux dire, c'est que, tel qu'il est par lui-même ou tel que nous l'avons fait par nos efforts, il ne reste point caché et ne tarde pas à se produire dans les relations journalières. Mortifié, corrigé, il relève la tête, au moins par intervalles, soit qu'il revienne sous sa forme première, si la victoire qu'on a remportée n'est pas complète, soit qu'il reparaisse avec une nouvelle attitude et comme avec des traits différents, sous lesquels néanmoins il est encore reconnaissable. On aura beau faire, tant que nous demeurons ici-bas, la nature que nous avons apportée en naissant subsiste ; la cultiver, la guérir, voilà ce qui est en notre pouvoir avec la grâce du ciel ; l'anéantir ou l'échanger pour une autre, c'est une entreprise insensée et une tentative impossible.

Sans aller plus loin, Messieurs, vous comprenez que pour ceux qui sont appelés à vivre ensemble, et en particulier pour les membres de la famille, qui ont entre eux tant de rapports, la question du caractère est une

question capitale. En fait, ici se trouve la donnée décisive du problème que nous avons à résoudre.

Car enfin, si importante que soit la ressemblance des idées, avec des opinions distinctes, opposées même sur quelques points particuliers, on peut encore réussir à s'entendre ; une certaine tolérance mutuelle, plus nécessaire aujourd'hui que jamais, permettra de vivre unis et de se sentir heureux. Avec des goûts très-divers, avec des affections qui ne suivent pas la même route, la paix pourra régner, si de part et d'autre on sait lui faire les sacrifices qu'elle demande. Mais elle sera nécessairement compromise si les caractères se heurtent, s'ils se prennent à rebours, s'ils s'aigrissent par des contrariétés continuelles, si, dans les conflits qui s'élèvent, ils ne peuvent se résoudre à désarmer. Ce n'est pas à dire qu'alors même, les apparences ne puissent encore être sauvées ; la tranquillité semblera peut-être établie, mais elle ne règnera qu'à la surface, tandis que la tempête sera comme en permanence dans les profondeurs.

Si le monde qui ne voit que les dehors, croit à la paix, quiconque pénètrera plus avant constatera l'état de guerre. Ou, ce qui est pire encore, à l'agitation aura succédé un calme plat qui ne signifie qu'une chose : qu'on a désespéré de s'entendre, et qu'on cherche à éviter toute lutte par la séparation et l'isolement.

Inutile d'insister ; l'importance de cette matière est assez manifeste ; abordons-la d'une manière pratique, et posons deux principes féconds, d'où découlent de nombreuses conséquences.

I.

Le premier principe qui domine mon sujet, c'est qu'aucun caractère n'est par lui-même foncièrement et originairement mauvais.

Voilà une assertion qui va vous paraître étrange. Elle dément, ce semble, les appréciations générales et jusqu'à ce sens commun qui se traduit dans des phrases populaires

comme celle-ci : « Cet homme est né avec un mauvais caractère. »

Et pourtant, il ne faut pas hésiter à le dire, la proposition que je viens d'énoncer renferme une vérité certaine, une vérité incontestable. La preuve en est courte, péremptoire. Dieu ne fait rien de mauvais ; rien ne sort de ses mains qui soit radicalement gâté ; et c'est lui qui a fait cette nature et c'est lui qui a créé ce caractère.

Vous me direz qu'on sent là, comme partout, la trace et l'influence du péché originel ; vous ajouterez que le caractère étant, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, la résultante des forces réparties en tout l'être humain, en sorte que ce n'est pas l'âme toute seule, mais aussi les dispositions physiques, l'organisme, le tempérament qui le déterminent, il n'est pas étonnant qu'on y trouve plus qu'ailleurs le stigmate de la dégradation primitive.

Messieurs, je ne prétends nier aucune de ces choses ; volontiers je reconnais avec vous que tout n'est pas pur, que tout n'est pas sain

dans l'enfant que le vieil Adam saisit, à l'entrée de la vie, de son fatal héritage. Néanmoins, ce qui est sûr, c'est que le ravage originel, si loin qu'il s'étende, ne corrompt pas les facultés elles-mêmes et n'atteint pas leurs racines; ce qui est vrai, c'est que l'influence qu'il exerce sur le caractère est plutôt indirecte et comme réflexe, puis qu'il agit seulement en détruisant l'équilibre et en enlevant les contre-poids que la Providence avait posés au commencement. Les entraînements qui en résultent, ces instincts fougueux qui se manifestent souvent dès la première heure, et que nous appellerons plus tard les passions, ne méritent pas, si vous les prenez en eux-mêmes et avant les déviations que la volonté leur imprime, les anathèmes dont on les accable d'ordinaire. Dangereux, ils le sont sans aucun doute; absolument pervers, non, mille fois non; ce serait outrager Dieu que de le prétendre.

De fait, ces énergies ardentes de l'âme sensible peuvent être retournées vers le bien; alors elles le poursuivront avec toute l'ardeur

qu'elles auraient dépensée à la recherche de ce qui est coupable. On les a vues plus d'une fois adoucies par la grâce, éclairées par la lumière d'en haut, devenir de puissants auxiliaires au service de la vertu, et lui fournir des ressources qu'elle n'aurait jamais rencontrées dans une nature plus calme et dans un tempérament plus pacifique.

Eh bien! s'il en est ainsi même de ces forces que nous regardons comme les moins traitables et les plus farouches, à plus forte raison, Messieurs, il en faudra dire autant de cette disposition générale de l'homme qui n'est point la passion, qu'on ne saurait confondre avec la concupiscence, mais qui constitue l'humeur particulière de chacun d'entre nous. Ce qui fait que nous stigmatisons un caractère comme mauvais, c'est que nous le considérons dans le fatal développement qu'il a pris; c'est que nous le regardons tel qu'il est devenu après une éducation manquée, inintelligente, ou trop molle et par suite tout à fait incomplète. Attribuant ses vices actuels aux tendances natives qu'il avait apportées, nous envelop-

pons le tout dans une même condamnation ; tandis que ces mêmes tendances autrement dirigées auraient produit un résultat tout différent. Qui ne sait que le même arbre portera des fruits amers ou des fruits agréables au goût, suivant qu'il aura été cultivé avec plus ou moins d'intelligence, suivant que la greffe qu'il a reçue était plus ou moins propre à corriger l'âcreté de sa première séve ?

Nous ignorons les trésors de vie renfermés dans cette exubérance indomptée de la végétation humaine au premier âge. Sans doute, dans ces pousses nouvelles qui se mêlent, se croisent en tout sens, il y aura beaucoup à retrancher, beaucoup à abattre; mais aussi que de branches pourront être utilisées, redressées, préparées pour l'avenir! Et c'est vous, père de famille, qui êtes le jardinier providentiel — je puis bien vous donner ce nom, puisque Dieu n'a pas dédaigné de le prendre pour lui-même — vous êtes le vigneron chargé d'émonder cet arbuste, de diriger ces ceps, d'exposer au soleil de la vérité et de la grâce divine ces rameaux qui déjà se cou-

vrent de feuilles et qui bientôt, nous l'espérons, vont se couvrir de fleurs. Il est vrai, la branche n'est pas toujours souple ; il y a en elle une force qui résiste, qu'il faut pourtant assouplir et non pas briser. Pour la maintenir dans l'ordre, vous êtes obligé d'employer des liens, non ceux qui blessent, mais ceux qui conservent et contiennent. Il arrivera plus d'une fois que les nœuds formés par vos mains seront trop faibles ; impatientes de la loi que vous leur imposez, ces facultés vivaces du jeune homme rompront leurs entraves et commenceront à vouloir se développer en toute indépendance. Remettez-vous à l'œuvre et ne vous découragez pas; eussiez-vous vu vos efforts échouer vingt fois, essayez encore, essayez toujours, car il n'est point de culture où la persévérance soit plus nécessaire que celle des âmes ; et c'est d'elles que le Sauveur a dit que si elles portaient un jour des fruits, ce seraient des fruits de patience : *Fructum afferunt in patientia.* (Luc, VIII, 15.)

Oui, tout caractère a son côté heureux. Est-il emporté, il est probable que sous cette vio-

lence vous trouverez la bonté, la sensibilité du cœur ; est-il mou, indolent, la douceur, la flexibilité ne lui feront pas défaut ; sérieux, il aura de l'aplomb ; gai jusqu'à la folie, il promettra de rendre la vie agréable ; celui-là même qui paraîtra entier, qui aura d'intraitables entêtements, ne péchera le plus souvent que par un excès de force.

La sagacité du chef de famille consiste à reconnaître cette porte par laquelle un caractère est accessible, ce point d'appui qu'il offre au levier qu'on veut faire agir; elle consiste à discerner l'élément à développer, le germe à cultiver et à faire croître. Si l'on s'y prend de bonne heure, c'est-à-dire avant que les préjugés soient venus, avant que les instincts dangereux aient pris une direction fatale, outre cette pierre fondamentale sur laquelle il s'agit de bâtir, on n'aura pas de peine à trouver des auxiliaires dans une volonté qui n'est point encore rebelle, dans des dispositions qui ne sont point encore faussées. La simplicité ingénue d'une âme naïve fournira d'immenses ressources, la pureté d'un cœur

où le vice n'est pas encore entré, exercera sur tous les actes une immense influence. Quel ressort dans ces premiers désirs qu'il est si facile d'orienter! quelle sensibilité dans ces fibres de l'amour filial qu'un père fait vibrer si aisément!

Avez-vous laissé passer cette première heure, la tâche devient plus difficile. Et pourtant, si enfoui que soit le germe du bien sous les ronces et les épines des mauvaises habitudes, l'œil d'un père le découvre encore; non content de le saisir, sa main aura la puissance de le dégager; une culture assidue pourra encore raviver une séve qui n'est point tarie, pour être demeurée quelque temps stérile.

Mais hâtez-vous, car bientôt un âge arrive où le caractère a pris sa forme. Le pli contracté de bonne heure est alors tellement prononcé, qu'il devient très-difficile, pour ne pas dire impossible, ou de l'effacer, ou de le refaire en un autre sens. La vertu n'y suffit plus. La sainteté elle-même n'y parvient pas toujours. Aussi le degré de beauté et

de bonté que pouvait acquérir cette nature a été manqué ; l'œuvre est compromise par un élément vicieux qui résistera probablement à bien des efforts et qui a définitivement acquis la prépondérance.

Combien de chagrins auront là leur source, que de difficultés et d'impossibilités seront suscitées dans la vie par cette déviation malheureuse : ce n'est pas à vous, Messieurs, que j'ai besoin de le dire. L'homme peut sans doute avoir de plus grands torts ; il n'en est point qui entraîne après eux de plus grandes souffrances qu'un mauvais caractère.

Voulez-vous donc épargner à vos enfants, voulez-vous enlever à ceux qui vivront avec eux une cause de continuelles douleurs, cherchez, dans leur nature, quel est le côté favorable qu'il faut développer, cherchez avec le même soin quel est le côté faible contre lequel il faut les prémunir.

II.

S'il est vrai que nul caractère n'est foncièrement et essentiellement mauvais, il est vrai aussi que tous sans exception ont leur défaut, sont exposés à se briser contre un écueil. Et cet écueil est particulier à la direction qu'ils suivent; et ce défaut est une conséquence des qualités mêmes qui les distinguent.

En effet, bien que la diversité en cette matière soit à peu près infinie, tous les caractères se rangent en deux grandes classes, en deux catégories générales : les uns sont énergiques, les autres ne le sont pas; dès lors les premiers pécheront le plus souvent par excès de force, tandis que les seconds contracteront aisément les vices qui viennent de faiblesse. On verra ceux-ci sans courage, sans volonté, sans constance, faciles à abattre, impressionables, susceptibles, prompts à se lais-

ser entraîner. On verra ceux-là impétueux, colères, emportés, poussant l'ardeur jusqu'à l'audace, et l'amour de l'indépendance jusqu'à l'insubordination et à la révolte. Dans les passions mêmes qui leur sont communes, chacun apportera le trait particulier qui le distingue, avec ces mille nuances insaisissables et intraduisibles dans le langage humain, qui séparent chaque personnalité de toutes les autres. Au fond, ces défauts ne sont que l'excès d'une disposition qui, prise en elle-même, n'est pas condamnable. Mais, ici comme ailleurs, l'excès devient un vice, parce qu'en toutes choses le bien, c'est l'ordre, la mesure, l'harmonie, et que, suivant le vieil adage, la vertu consiste dans un certain milieu, *in medio virtus*, d'où elle ne peut s'écarter sans se corrompre.

De là encore ce que nous appelons parfois les lacunes de certains caractères. On dirait presque que la continuité leur manque, et que les divers éléments dont ils se forment laissent entre eux des interstices. Faut-il s'en étonner? Avons-nous jamais rencontré un

homme complet; et pouvons-nous espérer de voir jamais une nature où tout arrive à la perfection? Non, Messieurs, l'absolu n'est pas de ce monde; tout ce qui est sorti du néant a sa limite et par conséquent se montre faible par quelque endroit. Il ne peut y avoir ici qu'une question de plus ou de moins; et c'est seulement parce que notre terme de comparaison est un idéal restreint, que nous n'accusons pas partout ce *déficit* et ces lacunes. La vérité est que toute nature, quoique bornée, a d'ordinaire son côté saillant, comme nous venons de le dire tout à l'heure; c'est d'après ce qu'elle possède en excès ou d'après ce qui lui fait défaut, que l'on sera en état de reconnaître contre quels écueils elle doit surtout se mettre en garde.

Du reste, la même loi s'applique à tous; personne qui n'ait à travailler sur soi pour redresser et pour vaincre son propre caractère. Dans la vie de famille en particulier, précisément parce qu'elle est une vie sociale et commune, personne qui puisse s'exempter de cette lutte que l'homme soutient contre

lui-même, et dont la durée est égale à celle de sa carrière ici-bas.

Quelques-uns ne veulent rien prendre sur eux-mêmes et exigent tout des autres ; tandis qu'ils n'auraient aucun effort à accomplir, leurs proches devraient se faire une continuelle violence. Ce serait le privilége transporté dans la nature même ; aussi l'égalité radicale posée par la Providence proteste, et la condition faite à chacun de nous s'y refuse.

Il ne s'agit pas néanmoins de renverser l'ordre légitime ; la hiérarchie du foyer domestique est sacrée ; ses droits doivent être placés hors de toute atteinte.

Ce n'est point aux enfants à faire la leçon à ceux dont ils tiennent le jour ; ce n'est point à la femme à redresser d'autorité celui que le sacrement lui a donné pour chef et pour protecteur. Il est une subordination sainte que nul ne doit méconnaître, et le devoir de chacun n'est point dépendant en lui-même de la manière dont les autres accomplissent le leur. Mais qui ne voit combien le contact mutuel

sera profitable à tous, quand celui qui commande commence par accomplir, pour son propre compte, ce qu'il demande à ses inférieurs; quand les défauts mêmes que nous rencontrons inévitablement dans les autres, deviennent pour nous une lumière, un avertissement, soit pour nous faire apercevoir en nous des défauts semblables, soit pour nous éclairer par le contraste et nous montrer l'excès contraire dans lequel il nous arrive de tomber? Les enfants n'ont à s'occuper que d'eux-mêmes; pour la parenté, elle a un double travail à accomplir; et ce sont deux entreprises qu'elle doit mener de pair. En même temps que les chefs de famille mettent la main à la formation de ceux dont ils sont chargés, ils la mettront aussi, et de plus en plus, à leur propre réforme. Si la divergence des caractères arrive à nuire, si elle met obstacle à l'unité de la maison, soyez sûrs d'avance que c'est parce qu'on aura négligé du moins l'une de ces choses.

Comment veut-on tout corriger hors de soi sans rien redresser en soi-même? Plusieurs ne

peuvent supporter une vivacité, qu'ils ne s'abandonnent à la colère; ils sont d'une susceptibilité excessive et s'étonnent de rencontrer autour d'eux une trop grande sensibilité. Aveugles, qui, comme dit l'Evangile, aperçoivent une paille dans l'œil de leur voisin et ne voient pas la poutre qui obstrue leurs propres yeux; juges partiaux et intéressés, qui ont deux poids et deux mesures, se pardonnant tout à eux-mêmes, sans savoir rien excuser, rien atténuer dans ceux auxquels ils commandent. Quoi qu'ils disent, leur exemple sera plus fort que leurs discours. La conduite qu'ils tiennent lutte avec trop d'avantage contre leur autorité; on en appelle de leurs reproches à leur pratique, on met en regard leurs actes et leurs observations. Voilà une des causes de l'impuissance de la famille aujourd'hui. Voilà en partie pourquoi elle échoue dans l'œuvre de l'éducation et dans la formation des caractères.

Jésus-Christ lui-même ne s'est pas cru en droit de nous enseigner sans avoir tout d'abord fait lui-même ce qu'il allait nous de-

mander : *Cœpit facere et docere.* Il a commencé par agir avant de formuler ses préceptes. Sa vie a été le plus beau, le plus complet commentaire de son Evangile. Ah ! Messieurs, si nous faisions de même ! si nos vertus soutenaient nos paroles ! si nous mettions en harmonie et ce que nous sommes et ce que nous voulons voir dans les autres ! De tous les motifs qui nous pressent de nous appliquer sans relâche à notre amélioration personnelle, je n'en connais point de plus efficace que celui-là. Savoir que de notre conduite dépend en grande partie l'efficacité de nos efforts et du ministère que Dieu nous confie ; savoir qu'en nous élevant nous-mêmes nous élevons tout ce qui nous entoure, et que le seul moyen de faire prendre à nos enfants un généreux essor, est d'imiter l'aigle qui devance ses aiglons et les provoque à monter à sa suite : *Sicut aquila provocans pullos suos ad volandum ;* en vérité, peut-il y avoir un encouragement plus fort ? peut-on imaginer une nécessité plus pressante ?

C'est surtout dans cette question si impor-

portante du caractère que nos caprices, notre humeur déteindraient infailliblement sur ceux qui naturellement se font à notre image. Trop souvent c'est à cette influence fatale qu'il faudra attribuer l'aigreur qui éclate ou la désolante froideur qui règne dans les relations intimes.

Il peut se faire aussi que la négligence, la maladresse ou un découragement prématuré arrivent au même résultat. Vous savez quelle importante révélation s'accomplit pour les jeunes époux dans cette première période qui suit leur union aux pieds de l'autel. Etrangers jusque-là l'un à l'autre, ou s'atteignant seulement par cette connaissance de surface qui ne saisit que les dehors, voilà que peu à peu ils en viennent à se savoir pleinement, et que les relations journalières les initient mutuellement à tous les secrets de leur être moral. Parfois, dans cette première compénétration, les caractères se choquent; ils s'aperçoivent qu'ils sont opposés; ils se trouvent avoir une tout autre tendance, une tout autre nature.

Rien dans cette découverte qui doive beaucoup alarmer. Et pourtant elle aura amené avec elle un commencement de crainte et de désenchantement.

Que fallait-il faire? Celui des deux à qui l'âge et la nature ont donné plus de maturité, plus d'expérience, pouvait se mettre à l'œuvre et entreprendre comme une nouvelle éducation, qui n'est plus celle de l'esprit, ni même exclusivement celle du cœur, mais bien celle de l'âme tout entière, de son être moral, de ses énergies les plus vives, de ses mouvements extérieurs et même de ses ébranlements intimes. Grande et admirable entreprise, qui était digne de tenter votre ambition, alors même que la question de votre bonheur n'y serait pas impliquée. Beau et noble privilége de l'époux, s'il sent dans son cœur assez de tendresse, assez de dévoûment pour se livrer sans réserve à une œuvre qui doit être, avant tout, une œuvre d'amour et, disons-le aussi, une œuvre de patience.

Ici le maître s'enseigne lui-même tout en faisant entendre ses leçons, c'est-à-dire celles

de la sagesse. Ou plutôt il n'y a point de maître, il n'y a point de chaire érigée, mais deux vies posées parallèlement, qui, dans leur contact mutuel, s'efforcent de devenir plus belles, plus pures, plus sereines, plus aimables. Au commencement surtout que de portes seront ouvertes, si l'on sait s'ingénier, trouver les côtés accessibles, profiter des temps favorables! Dans cette tâche délicate, la Providence elle-même ne procède pas sans de minutieuses précautions. Dieu touche les âmes avec mesure, avec réserve : il use vis-à-vis d'elles de ménagements infinis, craignant de les froisser ou de leur faire quelques blessures, respectant leur liberté et ne la devançant que par ces douces invitations qui indiquent, sans l'imposer, la direction à suivre. Ses efforts sont-ils repoussés, il ne se décourage pas; l'inspiration méprisée, méconnue, loin de se rebuter, prendra un autre moment, elle reviendra sous une autre forme, avec un discours plus insinuant, avec des sollicitations plus suaves, plus pressantes encore; si parfois elle semble s'armer de fermeté, la note qui

domine dans son langage est pourtant toujours celle de l'amour ; et l'on y sent la chaleur de cette charité dont saint Paul a dit qu'elle nous fait une douce violence : *Charitas Christi urget nos* [1].

Oserai-je le dire, Messieurs? L'époux chrétien devrait être par rapport à celle qu'il s'est unie comme la grâce vivante et incarnée, la grâce avec un visage humain, avec une parole chérie et sympathique. N'est-il pas en effet le gardien de cette chasteté, le protecteur de cette vertu, le défenseur zélé de cette faiblesse? N'est-il pas l'instrument du bien, le modèle de l'honneur, la force providentielle que Dieu a placée là pour veiller, pour entourer, pour sauver? Si donc il veut répondre entièrement à la mission qu'il a reçue, cette même protection qu'il exerce au dehors, il la devra accomplir au dedans. Peut-être pour cela faudra-t-il lutter contre certaines influences, combattre certaines traditions ; souvent une jeune femme aura été trop flattée, elle entre dans la vie croyant que tout

1. II Cor., v, 14.

lui est dû; car uniquement occupées à satisfaire ses goûts, la famille, l'école même ne l'auront formée ni au dévoûment, ni au sacrifice. Et c'est de ce milieu frivole, c'est du sein de ces adulations énervantes et de ces adorations insensées qu'elle vous arrive, jeune, inexpérimentée, sans préparation aux devoirs qui la saisissent, sans défense contre le péril, sans préservatif contre les illusions et les déceptions de la vie.

Messieurs, faudra-t-il s'étonner de quelques défaillances? Devrez-vous croire que tout est perdu, parce que vous aurez rencontré, dans celle que vous avez unie à votre destinée, des colères presque enfantines, des tristesses souvent exagérées, des entraînements irréfléchis, de soudains et inexplicables abattements? Certes, je n'en doute pas, ce qu'on a remis entre vos mains, c'est un joyau du plus grand prix. Seulement cette pierre précieuse n'est point encore suffisamment travaillée, elle n'est point dégagée de toute scorie. Aussi bien c'était à vous d'achever l'ouvrage commencé, à vous de la polir, de lui donner son

dernier lustre et son dernier éclat. Au lieu de cela, vous vous êtes arrêté à regarder ces quelques taches et vous vous en êtes inquiété outre mesure. Plus vous aviez d'amour, plus vous avez été choqué, affligé de les voir où vous pensiez ne trouver que la perfection; et loin de profiter de vos avantages pour les faire disparaître, vous-mêmes vous commencez à désespérer de votre trésor. Croyez-moi, il y a mieux à faire. Le bonheur est là sous votre main; mais à la condition que vous saurez le préparer et le conquérir. Vos rêves vous avaient montré une image achevée, et vous vous plaignez que la réalité n'y réponde pas; à vous de chercher maintenant à rapprocher toutes choses de cet idéal; à vous de mettre dans ce que vous aimez tout ce qui vous le rendrait plus cher encore et plus aimable.

Mais, encore une fois, ne soyez pas trop pressés; imitez plutôt les sages lenteurs de la Providence. Autrement qu'arrivera-t-il? On s'y prendra mal, on brusquera les choses, on blessera les esprits. Le temps n'était pas encore venu de déraciner l'ivraie, et pour avoir

voulu l'arracher tout de suite, le blé a été ébranlé, la moisson se trouve compromise. Combien n'eût-on pas gagné à patienter et à savoir attendre!

Ceux-ci s'irritent de la moindre imperfection; en face de ce qui les contrarie ils procèdent, en quelque sorte, violemment ou laissent paraître une sensibilité excessive. Ceux-là ferment les yeux, et, par amour de la paix, ils croient devoir tout dissimuler. Les uns négligent leur intérieur, d'autres le désolent et n'y apportent que des tristesses. Dans l'abandon auquel on la livre ou dans les chocs continuels qu'on lui fait subir, une épouse se décourage et parfois elle se désespère. Que voulez-vous qu'elle fasse quand nul ne lui montre la voie à prendre? Comment voulez-vous qu'elle corrige certaines saillies de caractère, si la conduite qu'on tient envers elle n'est propre qu'à l'ulcérer et à l'aigrir?

Ainsi les déceptions se multiplient et les chagrins s'amoncèlent. Ainsi le foyer domestique qui devait être un lieu préféré et béni,

devient peu à peu un séjour pénible, qu'on évite déjà, sans se l'avouer encore, qu'on commence de bonne heure à déserter et à fuir; si l'on y rentre, c'est par devoir plutôt que par attrait, et il semble qu'en y revenant on cède à je ne sais quelle contrainte. Rien d'étonnant, puisque si d'une part de vives affections attirent, de l'autre, on se sent arrêté par la crainte de la contradiction, par la prévision certaine de la lutte.

Et ce qu'il y a de plus fatal, c'est que souvent celui des époux qui cause ces désolations, et qui ouvre pour l'avenir ces tristes perspectives, non-seulement s'ignore lui-même, mais se persuade que tous les torts sont de l'autre côté, tandis que lui seul est irréprochable.

C'en est assez, Messieurs, détournons nos yeux de ce tableau si opposé à celui que présentent les familles dont vous êtes les chefs. Si la concorde, si la paix règne dans votre maison, ce n'est pas que vous n'ayez jamais rencontré quelques-uns de ces éléments de

trouble qui auraient pu l'altérer; plus d'une fois sans doute l'horizon aura paru chargé et quelques nuages entrevus dans le lointain auraient pu vous faire craindre la tempête. Prudents et sages, vous avez de bonne heure empêché la formation de ces brouillards, vous avez porté dans ces ombres menaçantes la lumière de votre franchise, vous avez fondu ces vapeurs de soupçons ou de froissements secrets dans la chaleur de votre dévouement et de votre amour. Continuez ainsi, sans attendre ni des personnes, ni des caractères une perfection qui n'est pas de ce monde. Développer les germes de bien que Dieu a semés dans la famille; arrêter l'expansion du mal, ou si cela est impossible, le circonscrire, s'opposer à ses plus funestes résultats : voilà notre devoir, voilà notre travail; Dieu qui a déjà béni nos efforts, les fécondera de plus en plus dans l'avenir et leur fera porter des fruits de grâce pour le temps et pour l'éternité.



ONZIÈME CONFÉRENCE

De l'unité de vie dans la famille (suite).

Obstacle : la différence des goûts.

MESSIEURS,

Quelle que soit la diversité des caractères, en les regardant de près, nous n'en avons trouvé aucun qui fût radicalement mauvais et incapable d'être assaini par une culture intelligente. Et de même nous n'en avons point rencontré qui fût originairement si complet et si pur, qu'on ne puisse et qu'on ne doive y corriger certains excès ou y combler certaines lacunes.

La victoire sur soi-même proposée à tous,

l'éducation morale des âmes et de leurs dispositions, nécessaire, sans exception, et devant se continuer dans tous les temps, à tout âge ; telle est la conséquence à laquelle nous arrivions ; conséquence qui s'applique d'une manière toute spéciale au chef de la famille, puisqu'il n'a pas seulement à songer à lui-même, mais encore à tous ceux qui sont confiés à sa garde. Sa réforme personnelle ne lui suffit pas, s'il ne travaille à y joindre, par des moyens pleins de suavité et de tendresse, la réforme de tous ceux qui lui appartiennent.

Ajourd'hui c'est une matière connexe à la précédente qui s'offre d'elle-même à nos réflexions. Qu'y a-t-il, en effet, de plus voisin du caractère que nos goûts et nos naturelles sympathies ? La même variété s'y remarque et souvent aussi la même opposition. Ici encore tout est personnel. Et parce que la nature diversifie indéfiniment les types sur lesquels elle nous façonne, les moules dans lesquels elle nous jette, il arrive qu'elle semble prendre plaisir à former des associations étranges. Souvent elle rapproche dans une

même parenté les tendances les plus contraires, elle unit dans le même sang et met sous le même toit tout un assemblage d'humeurs, d'aspirations, de préférences, de désirs entre lesquels on ne remarque aucune communauté, aucune ressemblance.

Vous comprenez sans peine que de tiraillements, que de difficultés naîtront de ce rapprochement. Attelez à un même char des coursiers vigoureux qui ne veulent ni marcher du même pas, ni aller dans le même sens, vous rendez difficile, dangereux même peut-être, l'office de celui qui doit les conduire; si sa main n'est exercée à tenir les rênes, s'il ne sait flatter, exciter à propos, réprimer les écarts et, suivant le besoin, lancer, modérer, contenir, le voyage pourrait bien ne pas s'achever sans quelque désastre. Au contraire, l'homme expérimenté et habile se jouera de ces difficultés; il se trouvera d'autant plus heureux qu'on lui donnera à diriger un attelage plus impatient et d'humeur plus impétueuse.

Messieurs, le char de la famille vous est

confié; il faut qu'il avance sans se détourner de son chemin et autant que possible sans ébranlements pénibles et sans secousses. Comment faire marcher de front ces goûts qui ne s'accordent pas? Comment ramener à l'unité ces mouvements les uns plus lents, les autres plus vifs, qui, non contents d'être d'intensité inégale, voudraient encore prendre des directions opposées?

Vous voyez qu'il y a lieu à une étude où certains principes et certaines notions ne seront point inutiles; toutefois, ce sera plutôt encore un art à apprendre, une habitude et une habileté que l'expérience seule pourra faire acquérir. Cette expérience, je voudrais la consulter avec vous, sans perdre de vue la science qui lui sert de lumière et de règle.

A quelle cause, à quelle origine faut-il rattacher cette variété de goûts qui se manifestent parmi les hommes et en particulier dans la famille? Une fois qu'on l'a reconnue, quel traitement convient-il de lui appliquer? Tel sera le sujet que nous allons essayer de traiter ensemble.

I.

Ici comme partout, la langue humaine emprunte à l'ordre matériel le mot qui exprime les dispositions de l'âme. Qu'est-ce que le goût? Un sens que Dieu a doué d'une perspicacité plus ou moins étendue pour discerner les saveurs; une sorte de sentinelle placée aux avant-postes d'une des fonctions les plus importantes de la vie : toujours en éveil, elle avertit immédiatement non-seulement de ce qui est agréable ou fâcheux, mais aussi de ce qui serait utile ou nuisible; sorte de moniteur officiel, qui se laisse parfois corrompre, car il a au dehors ses intelligences, ses sympathies, comme aussi ses antipathies et ses répulsions. Rien de capricieux comme les appréciations qu'il nous transmet; les objets ont beau être les mêmes, ils ne rendent pas pour chacun la même impression; de tous les sens dont l'homme est pourvu, celui dont je parle est le plus particulièrement *subjectif*,

celui ou l'individualité s'affirme davantage.

Dans tous les yeux sains une couleur produit la même image ; chez toutes les oreilles délicates un son donné éveille la même sensation ; au contraire, ce que le palais de l'un savoure, un autre le rejette ; l'aliment qui fait les délices de celui-ci est désagréable et odieux à celui-là. Il est si connu que sur cet article nous ne pouvons être d'accord, que les divergences, au lieu de nous choquer, nous paraissent normales et, que le bon sens déclare qu'elles ne sauraient être discutées.

Transportez tout cela dans une autre sphère. Représentez-vous l'âme comme un convive assis à ce grand banquet que Dieu lui a préparé. Au milieu de cette abondance, quelle diversité d'appréciations ! Avec quelle avidité les uns se précipitent sur ce que d'autres méprisent et repoussent ! Il est vrai que certaines propensions semblent générales, et que plusieurs tendances sont à peu près le fait de tous ; pourtant, ici encore, quelles nuances multiples dans les détails ! Quels contrastes et quelle opposition dans les applications particulières !

Tel homme trouve en lui-même des goûts élevés ; tel autre se sent emporté par des goûts bas et rampants. Celui-ci n'éprouve guère que des attraits qui lui semblent légitimes ; pour tel autre, ce qui est régulier n'a aucun charme, il ne savoure rien si ce n'est le désordre et la violation de la loi : *Nitimur in vetitum.* Tandis qu'un grand nombre ne soupirent qu'après les réunions bruyantes et les plaisirs mondains, on en trouve qui ne se sentent à l'aise que dans une vie retirée et tranquille ; le luxe, le faste sourient à la plupart, la simplicité, la modération ont encore néanmoins des partisans ;. il en est qui ne peuvent vivre hors de la cité, leurs voisins, leurs amis ne se trouvent bien qu'à la campagne ; la société est indispensable à plusieurs, quelques natures plus calmes préfèrent l'isolement ; affaires, activité dévorante, voilà le rêve de beaucoup d'hommes ; et le repos qui serait leur mort, comblerait au contraire tous les désirs que formulent tout haut bon nombre de leurs frères. Pendant que l'un ne peut se résoudre à sortir de chez lui, l'autre n'y reste

jamais et vit sans cesse au dehors; ce qui pour tel homme paraît délicieux ne produit chez un autre qu'un mortel ennui; en un mot, rien de plus disparate, rien de plus prodigieusement diversifié que les tendances et les inclinations qui se révèlent dans nos semblables.

Cette différence, d'où vient-elle? Faut-il y voir l'œuvre de la nature ou l'œuvre de notre liberté? Est-elle innée, originelle, indépendante de nos actes, ou bien, au contraire, y entrons-nous pour une grande part, et sort-elle de nos choix volontaires, comme de sa source?

Vous le savez, Messieurs, il est des goûts que nous avons apportés en naissant; il en est aussi que nous nous sommes formés plus tard et qui portent le cachet de notre autonomie. Les premiers sont l'effet de la constitution, du tempérament, du caractère. Il est clair qu'une nature bouillante et vive sentira d'autres attraits, éprouvera d'autres besoins que celle dont le trait distinctif est la lenteur et une sorte d'indolence. Le sang, les nerfs jouent ici

un rôle considérable ; l'âge exerce de même une grande influence, et c'est ce qui a fourni à nos poètes ce fameux tableau des habitudes propres aux diverses saisons de la vie. Le milieu où nous sommes nés, où nous avons grandi, réclame également sa place dans cette complexité de causes, concourant toutes à un résultat déterminé. Mais la plus grande, sans contredit, appartient à notre personnalité elle-même, je veux dire à nos facultés intimes, au degré plus ou moins grand de notre sensibilité, à la tournure de notre esprit, au ressort de notre volonté, à l'impétuosité de nos désirs. Ce qui fait que nous sommes nous-même, et non pas un autre, est en même temps le principe de tout un ensemble d'attraits particuliers ; outre la gravitation générale à tous, chacun a la sienne propre dont l'action se fait encore sentir, alors même qu'on la contredit et au moment où on lui résiste.

Cependant ces goûts individuels peuvent être corrigés, ils peuvent être réformés par un libre effort ; quelquefois même, après une lutte persévérante, ils seront atteints dans

leurs profondeurs et comme retournés en un autre sens.

En effet, Messieurs, si nous revenons à l'exemple qui a été notre point de départ, qui ne sait que le palais de l'homme se fait peu à peu à toutes les saveurs, et qu'il peut arriver à trouver du charme dans celles qui lui répugnaient tout d'abord? L'habitude semble leur avoir enlevé ce qu'elles avaient au commencement de désagréable et d'amer; laissez-la faire; elle est capable de transformer en plaisir une sensation autrefois pénible et fâcheuse.

Dans toute éducation intelligente, on a soin d'aider l'enfant à triompher de ses répugnances instinctives pour certains aliments salubres; redresser ses goûts dans l'ordre moral est encore une partie bien plus importante de la mission confiée à la famille.

Et ce travail commence à la première heure, car il n'est point de manifestation qui devance celle des instincts spontanés de cette jeune nature. L'intelligence renfermée sous des organes encore si frêles semble dormir d'un

profond sommeil, et déjà vous saisissez des préférences qui s'affichent, des séductions que la volonté subit, des terreurs qui la font reculer, des entraînements dont elle n'est pas maîtresse. Si, dès lors, vous ne savez pas intervenir à propos par une action douce, prudente et sage, déjà le pli va se former, déjà la pente va devenir plus rapide et le mouvement plus irrésistible. Ce que vous avez accordé tout d'abord, vous ne le refuserez pas un peu plus tard, sans que des larmes, des cris de désolation, seules armes d'un âge si tendre, viennent montrer la profondeur de la blessure que vous avez faite. Blessure salutaire pourtant, mais qui aurait été moins cruelle si l'on s'y était pris plus tôt, et si l'on avait prévenu la formation de cette habitude, qu'on aura ensuite tant de peine à détruire.

Disons-le tout haut, Messieurs, la parenté manque à son devoir. Non-seulement elle ne sait pas discipliner les goûts naturels; souvent elle-même en inspire ou en développe qui sont pleins de périls. Goûts de luxe et de dépenses exagérées; rien n'est assez beau

pour orner l'idole qu'on s'est faite ; rien n'est assez précieux pour satisfaire ses caprices et contenter son humeur. Comment les instincts d'orgueil ne s'éveilleraient-ils pas sous ces brillantes parures ? Comment une coquetterie naissante ne se sentirait-elle point autorisée par ces prétentieuses toilettes, qui sollicitent les regards, qui mendient de complaisantes admirations? Exposé sur la scène du monde comme un spectacle, l'enfant apprend à croire à sa propre valeur; il devient à ses yeux un personnage, que son amour-propre grandit et dont la flatterie excelle à exagérer le mérite; car chacune de ses paroles est recueillie, chaque saillie encouragée, applaudie, alors même peut-être qu'elle franchit les barrières du respect et des convenances; tout est permis à cet être adoré; tout mot qui sort de ses lèvres est pris en bonne part et, pour ainsi dire, accepté comme un oracle. Il ne manifeste pas un désir qu'on ne vole au-devant, pas une volonté qu'on ne s'empresse aussitôt de la satisfaire. Ses amusements sont l'affaire capitale qui occupe tous les siens; et grâce à une mode

fatale, qui s'introduit partout de notre temps, déjà on l'initie à tout ce que les fêtes mondaines peuvent avoir d'enivrant pour un cœur encore si neuf et si facilement impressionnable.

Ce sont des spectacles qu'on dit appropriés à son âge, mais qui lui révèlent des choses qu'il aurait été heureux d'ignorer ; ce sont des danses qui paraissent naïves et innocentes, mais où plus d'une fois la passion se mêle et suscite une fermentation prématurée ; on devance l'heure marquée par la Providence ; et il semble qu'on veuille hâter la crise toujours terrible, qui ne viendra que trop tôt dérouler ses redoutables mystères.

De grâce, pourquoi envier à l'aurore de notre vie la sérénité de son ciel, la douce fraîcheur de ses rosées matinales ? Les chaleurs brûlantes du midi n'ont-elles donc pas le temps de monter à l'horizon ? Etes-vous si pressé de troubler l'azur de cette conscience encore si pure, d'y amonceler les nuages, d'y faire briller les éclairs et d'y déchaîner la tempête ? Il est triste de voir la parenté fermer

de ses propres mains ce paradis terrestre que, même après le péché d'Adam, la miséricorde divine ouvre encore aux premières années de notre existence. Il est cruel de penser que trop souvent ses imprudences et ses folies viennent prématurément rompre le charme et clore cette période primitive de naïve sécurité, de tranquille et bienheureux sommeil, dont rien, hélas! ne saura jamais rendre les illusions trois fois bénies.

Pères de famille, qui m'écoutez, au nom de ce qu'il y a dans ce titre de plus sacré et de plus tendre, je vous adjure de couvrir de votre protection cette âme qui repose entre les bras de son innocence, de ne pas permettre qu'on l'éveille, avant qu'elle vienne d'elle-même à ouvrir les yeux. *Adjuro vos... ne suscitetis eam donec ipsa velit.* Non, vous ne précipiterez pas par votre faute le moment de ces luttes redoutables, dont la seule pensée vous inspire déjà de trop légitimes frayeurs. Non, vous ne laisserez pas entrer dans cette imagination si vive des souffles empoisonnés et mortels, vous ne laisserez pas pénétrer dans

ces cœurs des goûts précoces, des habitudes hâtivement funestes, qui feraient le tourment de leur vie et peut-être son déshonneur.

Mais quoi ! me direz-vous, faudra-t-il donc interdire toute société, blâmer toute distraction, supprimer tout amusement? A Dieu ne plaise, Messieurs ; mais parmi ces amusements et ces récréations, nous nous défierons à juste titre de ceux qui ne tiennent aucun compte de la distinction des âges. Nous craindrons ces exhibitions orgueilleuses, qui surfont un enfant dans ses propres pensées et l'amènent à se donner à lui-même une ridicule importance ; nous aurons peur de certains mélanges imprudents où les sexes se trouvent confondus ; nous redouterons ces représentations équivoques, où sous l'apparence d'une intrigue naïve, des sentiments dangereux commencent à percer, et où il est à craindre que la volupté ne coule à pleins bords. Ne me dites pas : Ce regard est encore voilé ; déjà le nuage crève, et voici qu'arrive le grand jour. Ne me dites pas : Ces oreilles ne comprennent point ; elles sont trop ouvertes et deviennent trop

facilement intelligentes. N'y eût-il d'autre inconvénient que de dégoûter vos enfants des plaisirs simples, sans apprêt, de ceux qu'ils trouvent, pour ainsi dire, sous leur main, et auxquels tous peuvent aisément prendre part, je verrais dans cette substitution où l'on semble se complaire, un véritable malheur ; j'y verrais le danger le plus grave et pour le présent et pour l'avenir.

Mais n'anticipons pas sur des réflexions qui reviendront d'elles-mêmes dans nos entretiens. La conclusion à tirer de ce que nous venons de dire, c'est qu'un des devoirs les plus sérieux de la parenté est d'arrêter de bonne heure la formation, d'ordinaire si rapide, de ces instincts, de ces goûts qui s'accuseraient bientôt de plus en plus et finiraient par créer des habitudes tyranniques. A ces pères aveugles, dont l'indulgence dégénère en faiblesse et qui, pour éviter de contredire, lâchent la bride à tous les caprices, ne serait-il point permis de demander ce qu'ils prétendent faire et ce qu'ils ont à cœur de préparer ? Que sortira-t-il de cette éduca-

tion lâche et molle, si ce n'est une nature volontaire, à laquelle tout devra céder; un être égoïste paresseux, qui ne cherchera qu'à se satisfaire; et plus tard, un homme insociable qui rendra les autres malheureux, tout en étant malheureux lui-même?

Et que serait-ce si nous entrions dans le détail de ces goûts dépravés, que la famille n'inspire pas sans doute — il n'en est pas une assez dénaturée pour aller jusque-là — mais dont elle n'a pas su préserver efficacement ou guérir? Ils viennent surtout des compagnies formées ou acceptées sans choix, des fréquentations auxquelles ne préside pas un discernement assèz sévère. La liberté excessive des premières années, les liaisons qui se contractent dans l'école, la licence des conversations, la fureur des lectures dangereuses ou coupables : telles sont les principales sources auxquelles le jeune homme, l'adolescent, ou même — hélas! il faut bien l'ajouter, puisque c'est une des plaies les plus tristes de notre époque — l'enfant à peine entré dansla vie raisonnable vont puiser ces goûts pervers, cau-

ses de tant de déviations, de tant de souffrances, et dont le premier résultat sera de jeter dans la famille le malaise, l'ennui, peut-être la désunion et la révolte contre l'autorité paternelle.

Voilà certes de grands écueils. Comment y pourrons-nous échapper? Quel régime faudra-t-il suivre et quel traitement adopter dans le maniement délicat, difficile des diverses humeurs, des goûts qui se contredisent? Question importante que nous avons maintenant à essayer de résoudre.

II.

Le gouvernement domestique appliqué à ce qui concerne notre sujet, est susceptible, comme en d'autres points déjà indiqués, de prendre trois formes distinctes et de suivre trois routes opposées.

La première forme est celle de l'absolutisme. Il ne manque pas de maisons où le goût, l'humeur d'un seul s'impose, en sorte que tous

les autres doivent plier et se conformer à ses exigences.

Et ne croyez pas que cette humeur dominatrice soit toujours, ou même le plus souvent, celle que peut avoir le chef naturel de la famille. A tout prendre, s'il faut porter un joug, le sien paraîtrait encore moins lourd et plus acceptable; mais non; ce qui commande et ce qui décide, ce sont les inclinations particulières de tel ou tel membre, qui n'occupe qu'une place subordonnée. Ses répugnances sont un motif absolu d'exclusion; ses sympathies sont la règle de ce qu'on aime et de ce qu'on recherche.

Voici une femme qui ne vient qu'au second rang dans la famille; elle n'est ni aïeule ni épouse, ni mère. N'importe; forte d'un crédit que d'ailleurs je ne suppose point déshonnête, c'est elle qui dirige toutes choses, elle qui est en possession de tout décider. On ne voit que par ses yeux, on n'apprécie que ce qui lui plaît; on ne tient aucun compte des plus légitimes désirs, à moins qu'ils n'aient la bonne chance de se trouver d'accord avec

les siens, d'entrer dans le plan auquel elle a donné son assentiment suprême.

Ou bien c'est un ami dont les conseils ont force de loi, sans qu'il soit jamais permis de faire entendre un avis contraire; tous les jours la famille entière est obligée de renoncer à ses idées, de fouler aux pieds ses préférences, pour subir cette pression morale qui lui vient du dehors et que rien n'est capable de contre-balancer. Laissez-moi taire ce qui est plus odieux : à savoir une influence anonyme, invisible, irresponsable, qui parvient à s'emparer du commandement; sorte de puissance occulte, d'autant plus dangereuse, qu'on ne sait où la saisir, d'autant plus lourde à porter que son action rouvre sans cesse de cuisantes blessures; ce n'est pas assez pour certains hommes de s'être rendus esclaves, s'ils ne rivent encore tous leurs proches à la chaîne de leur captivité, s'ils ne font rejaillir sur leur front la honte dont ils se couvrent eux-mêmes, s'ils ne les condamnent à boire jusqu'à la lie le calice de leur humiliation et de leur volontaire abaissement.

Messieurs, laissez-moi protester ici contre ces dominations usurpées et sacriléges; laissez-moi flétrir avec vous ces tyrannies iniques, qui du moins autrefois se cachaient dans les ténèbres, mais qui aujourd'hui osent bien en sortir et s'afficher au grand jour. Ne nous réduisez pas à voir passer devant nous le scandale de leurs insolents triomphes ou à entendre en gémissant les tristes récits de l'oppression qu'elles exercent.

Nous avons déjà signalé un autre genre d'absolutisme, celui qui vient d'en bas. Nous avons parlé de ces volontés enfantines et impérieuses, qu'on a d'abord acceptées comme une loi d'amour, qu'on finit par subir comme une loi de crainte. Inutile d'insister sur ce désordre; disons seulement que, quelle qu'en soit la cause ou l'origine, la confiscation des libertés de tous au profit d'un seul sera toujours une criante injustice et un immense malheur. Injustice d'autant plus funeste qu'elle avilit l'autorité ou la renverse; malheur d'autant plus profondément senti qu'il s'aggrave d'une infinité de souffrances portant

sur tous les détails de la vie. La famille qui en est atteinte, ressemble à ces malades qui ne peuvent essayer de faire un mouvement sans reconnaître que la douleur paralyse leurs membres. Tant qu'ils demeurent immobiles, ils sentent moins leur mal ; s'efforcent-ils seulement de bouger, c'est alors qu'ils constatent la gravité de leur état et l'étendue de leur infirmité. Ainsi en est-il à peu près de la famille où une volonté absolue s'impose sans tenir compte de rien; si elle n'arrive à une sorte d'immobilité passive, à chaque instant elle éprouvera davantage combien est dure la servitude sous laquelle elle est forcée de gémir. On cède alors, mais souvent à contre-cœur ; on se soumet sans résignation, par contrainte ; et tandis qu'extérieurement on arrive à obéir, intérieurement l'esprit est plein de murmures et la volonté remplie de révoltes.

Si du moins, en se courbant sous ces exigences inexorables, on avait la consolation de penser que c'est pour le bien de tous ! Mais, loin de là, il sera souvent vrai de dire que le

sacrifice forcé s'accomplit en pure perte. Les concessions qu'on est obligé de faire, tournent au détriment de la famille et de ceux mêmes qui en sont l'objet. Une femme, une mère le voient clairement ; à quelle double torture ne les soumet pas la dure nécessité qu'on leur impose ? Ajoutez encore qu'on ne leur en sait aucun gré. Car la volonté accoutumée à tout voir plier devant elle, se persuade aisément qu'il est dans l'ordre que les choses se passent de cette manière ; elle trouve tout naturel que les autres s'inclinent, et, en agissant ainsi, elle se persuade aisément qu'ils ne font que remplir un strict devoir. Que dis-je ? par une aberration étrange, la personne même à qui on cède à tout propos, ne s'aperçoit pas de ces égards ; tout au contraire, elle se pose en victime, elle s'imagine obéir et se plaint sans cesse de résistances illusoires.

Pour éviter l'excès que nous venons de signaler, la famille se jette souvent dans une extrémité opposée. Ici ce n'est plus le despotisme, c'est l'abandon. Ce n'est plus l'unité produite par une seule volonté qui s'impose

et asservit les autres, c'est au contraire le fractionnement, c'est la séparation introduite par la liberté laissée à chacun de suivre ses goûts et de se diriger vers ce qui lui plaît. Le père écoute ses propres désirs et s'y abandonne ; la mère se tourne également du côté où l'appellent ses attraits naturels ; et devant le double exemple qui leur est montré, les enfants, du moins à mesure qu'ils commencent à se sentir et à vouloir, ne manqueront pas de courir après ce qui les charme et ce qui les fascine. De là résulte une sorte de paix apparente. Nul n'étant contrarié dans ses instincts, tous se laissant glisser sans obstacle sur la pente où la nature les a établis, il est clair que, pour le moment du moins, ils peuvent s'estimer à l'aise et ne croient pas avoir à se plaindre. Une seule voix s'élève pour protester, et cette voix, quoiqu'on cherche à l'étouffer, retentit au fond des cœurs comme un remords, comme un regret amer ; c'est la voix du devoir, la voix du sang, c'est le cri d'un sentiment inné et la solennelle réclamation de la nature.

Qu'est devenue la famille ? Je la cherche et

ne la trouve plus. Il est vrai que vous me faites voir plusieurs personnes habitant sous le même toit, qui se rencontrent à peu près chaque jour à des moments donnés, parce que la bienséance le veut, parce que la nécessité l'exige. J'aperçois une même table dressée et des convives qui viennent périodiquement y prendre place ; j'entends retentir des appellations qui sembleraient indiquer qu'il existe entre ces individualités distinctes des liens profonds et éternels, les plus indissolubles de tous les nœuds qui se forment entre des créatures humaines ; mais sous ces apparences, c'est en vain que vous voudriez découvrir les habitudes et même les affections qu'elles supposent. Après s'être entrevus un instant, après avoir échangé, souvent d'une manière brève et froide, quelques-unes de ces paroles insignifiantes, quelqu'une de ces conversations dont la matière manque rarement même à ceux qui ne se connaissent pas, tous vont se disperser à la hâte, tous vont retourner au plus vite là où leurs préférences et des habitudes contractées les appellent. Il est même évident

qu'ils n'étaient présents qu'à moitié, et qu'au moment même où ils semblaient assis côte à côte, leur esprit, leur cœur n'étaient point rentrés avec eux au foyer ; des préoccupations, des ressouvenirs, des espérances formaient comme autant d'anneaux qui les tenaient attachés au milieu étranger où ils ont établi le centre de leur vie.

Dans l'hypothèse que nous considérons, tout cela s'accomplit sans récriminations réciproques. Car la liberté laissée à chacun n'est point seulement un fait, elle a été élevée à la hauteur d'une loi. On a un parti pris de ne point se contraindre et de ne point contraindre les autres. On est arrivé à se dire que le seul moyen d'avoir la paix dans son intérieur était d'y ériger en principe une tolérance à peu près sans limites ; et par conséquent — car ces choses ne se séparent guère dans notre sujet — une indifférence en quelque sorte universelle. Cette maxime une fois adoptée, quoi de plus simple ? Chacun choisit sa voie ; la suivant, tant qu'elle lui convient, il ramasse çà et là toutes les satisfactions qu'il y trouve.

Messieurs, je n'ai pas besoin d'insister. En voilà trop déjà pour vous convaincre qu'un pareil système ne peut s'établir que sur les ruines de ce que nous avons de plus cher. Avant d'installer son règne, il lui a fallu immoler la confiance, faire litière des affections et du bonheur domestique. Comment des époux qui s'aiment pourraient-ils vouloir pour eux-mêmes de cette liberté odieuse ? Comment des pères, dignes de ce nom, pourraient-ils se désintéresser de ce qui touche à la vertu, à l'honneur, à l'avenir de leurs enfants, ou se borner à suivre d'un regard stoïque les démarches les plus capables de compromettre ces grandes questions, sans s'y mêler eux-mêmes et sans intervenir ?

Pourtant, Messieurs, le tableau que nous traçons n'est point imaginaire. Le roman qui nous le présente parfois, ne ment pas ; il n'est, dans l'ensemble, que l'expression, peut-être encore affaiblie, d'un état de choses réel ; il peint fidèlement ce qui se passe à plus d'un foyer, par suite de la licence qu'ont introduite nos mœurs contemporaines.

Il n'est qu'un mot pour rendre cette situation désespérée. Désaffection absolue, brisement des liens les plus sacrés, destruction complète de l'unité de la famille. On n'en sera pas venu là sans des grandes déceptions et de cruelles souffrances. Et quand on y sera arrivé, je vous laisse à dire s'il y a encore à compter sur quelque chance de bonheur.

A tout prendre, s'il fallait choisir entre les deux termes que nous venons de mettre en regard, si tout milieu était impossible entre le régime de séparation et le régime despotique, il me semble, Messieurs, que nous ne saurions hésiter et que nous préfèrerions encore porter le joug. Quels que soient les inconvénients du pouvoir personnel, jamais, dans la famille, ils n'égaleront les souffrances qu'entraînent le laisser-passer universel et l'absence de tout contrôle.

Mais heureusement nous n'en sommes point réduits à opter entre ces extrêmes. Aussi loin de l'un que de l'autre est la ligne véritable, le chemin sûr et relativement facile, du moins celui qui seul peut mener au but, conduire la

famille tout entière dans les régions de la paix, de la joie, de la concorde mutuelle et de l'union des cœurs.

Est-il une fusion possible de ces goûts que nous voyons si prononcés et qui paraissent si réfractaires? Arriverez-vous à les allier, à les unir, à faire que tous embrassent volontiers ce qui leur répugnait, qu'ils trouvent du charme dans ce qui leur était antipathique ?

Pourquoi pas? Est-ce que tous les jours un amour ardent n'opère pas des transformations plus difficiles? Ne fait-il pas chercher avec empressement non ce qui plaît, mais ce qui coûte, non la satisfaction personnelle dans une jouissance aimée, mais la saveur amère dans l'oubli de soi et le sacrifice?

Avec les tendances les plus opposées, il est possible de vivre en paix, il est facile de s'entendre, si chacun se préoccupe moins de son propre bonheur qu'il ne s'efforce de procurer celui des autres ; s'il arrive à trouver plus de joie dans le contentement des siens, qu'il n'en rencontrerait dans ses propres satisfactions. Ce qui ruine tout, c'est l'égoïsme ; et l'égoïsme

se mêle souvent à nos affections même les plus saintes. Ce qui met obstacle à tout, ce sont les recherches personnelles ; et celles-là nous replient sans cesse sur nous-mêmes et ne nous permettent pas de nous perdre un instant de vue. Il est une manière intéressée d'aimer son épouse, d'aimer ses enfants. Celui qui n'a point su se dégager de ces retours subtils, s'adore lui-même, alors qu'il croit chérir uniquement les autres. Obstiné à demander un salaire à chacun de ses attachements, il s'étonne si cette rétribution lui est refusée ; il s'indigne si, au lieu de recevoir, il lui faut donner lui-même et donner sans cesse, ignorant que telle est la grande loi de l'amour et que Notre-Seigneur lui-même l'a consacrée lorsqu'il a dit cette divine parole : *Melius est dare quam accipere*, Mieux vaut donner que de recevoir ; sorte de paradoxe pour l'esprit calculateur et pour tous les sentiments trop personnels qui se remuent dans l'âme humaine ; mais formule véritable des affections pures et profondes ; car celles-là ne sont jamais plus heureuses que quand elles trouvent des occa-

sions de se renoncer au profit de ce qu'elles aiment.

Voyez plutôt la famille dans le caractère vrai de ses relations. Cette femme vit moins pour son propre compte que pour le compte de celui dont elle s'est engagée par serment à être non-seulement l'aide, le soutien, mais aussi la consolation et la joie. Ce père ne respire plus pour lui-même, il est tout entier dans ce jeune homme, en qui se concentre tout son espoir, qui perpétuera son nom et qui doit conserver, accroître le patrimoine d'honneur dont il aura hérité. De son côté, l'enfant bien né aura-t-il une plus noble ambition que de répondre à la tendresse paternelle sans jamais tromper son attente?

Si tous sont animés de ces sentiments, ils n'auront pas de peine à sacrifier les exigences de certaines inclinations particulières, pour s'adapter à celles qu'ils rencontrent auprès d'eux. On verra parfois une lutte où chacun travaille non pour faire triompher ses propres désirs, mais plutôt pour les effacer, pour les immoler à des désirs contraires. Les

concessions mutuelles adoucies par le sentiment qui les inspire et par les satisfactions qui les accompagnent, n'ont rien d'effrayant, rien de triste ; quand elles partent d'un cœur généreux et dévoué, elles renferment, au contraire, des trésors inépuisables de bonheur.

Mais si ce mot d'abnégation, de sacrifice nous cause quelque frayeur, ne pourrions-nous en éloigner la perspective ? Ces goûts à l'origine si divergents, ne serait-il point possible de les rapprocher peu à peu et de leur imprimer une direction plus voisine?

Je ne sais si je m'abuse ; il me semble que plus ils s'élèvent, plus la distance qui les séparait diminue.

Rien de remarquable comme ce fait en ce qui concerne nos idées. Les esprits d'une portée médiocre se heurtent à chaque instant et se contredisent ; c'est à peine si vous pouvez trouver un point qui leur soit commun ; au contraire, les intelligences supérieures se rencontrent vite sur un même terrain; et s'il reste entre elles des dissidences, elles se rétréciraient à mesure qu'on s'élèverait davantage.

Faut-il s'en étonner? Est-ce que les rayons du soleil, si dispersés à la face du monde, ne se rallient pas à mesure qu'on remonte vers leur foyer et n'arrivent pas enfin à se confondre si on les prend à leur source? Ainsi en est-il des reflets de cette autre lumière qui éclaire les âmes. Et la loi que nous constatons ici pour nos pensées, s'applique également à nos goûts et à nos tendances.

Qui n'a observé, par exemple, que les instincts esthétiques dirigés et cultivés avec soin, ne se laissent plus tant aller à ces appréciations purement fantaisistes où il y a autant de sentiments que de personnes? L'amour du beau forme comme un terrain universel où tous se rencontrent; leur présentez-vous un véritable chef-d'œuvre, tous sont unanimes à l'admirer; et cela en vertu d'une impression personnelle, non sur la foi d'autrui, comme il arrive souvent dans la foule ignorante.

Or, ce qui se passe dans la région des arts, dans celle de la littérature et de la poésie, est vrai également de tout le reste. Voulez-vous

rapprocher les goûts de l'unité, élevez-les peu à peu, faites-les monter et monter encore, plus vous les aurez portés loin de ce qui est bas et inférieur, plus vous les trouverez près de s'entendre, plus vous remarquerez que leur témoignage est d'accord. Ce qui nous sépare, ce qui nous tire en sens opposés, ce sont nos tendances infimes, ce sont nos attraits charnels et grossiers ; à mesure que nous savons davantage nous débarrasser de cette fange et nous dépouiller de ces scories, plus libres, plus alertes, nous nous rapprochons les uns des autres pour ne goûter que ce qui est digne de nous ; le beau, le bien, le vrai, triple rayonnement du divin sur l'âme humaine, commence alors à rappeler nos désirs égarés, à rallier nos aspirations éparses ; nous retournant vers le centre commun, nous entrons par là même dans le courant qui emporte vers lui toutes les âmes nobles et élevées.

Aussi, Messieurs, je ne saurais trop le redire, si vous voulez préserver vos enfants, si vous prétendez réussir dans l'entreprise difficile dont nous parlons aujourd'hui, le meilleur

moyen c'est celui-là. Oui, formez leur goût, inspirez-leur l'amour de ce qui est grand, de ce qui est pur. Ce n'est point seulement dans l'ordre des choses morales, religieuses qu'il nous faut viser à ce but. Ah ! sans doute, qu'ils admirent la vertu, qu'ils aiment et respectent toutes les manifestations de Dieu dans l'humanité : nos dogmes, nos saints, nos rites, nos fêtes catholiques ; qu'ils se passionnent, s'il est possible, pour les grands faits de notre histoire et pour les héros de notre passé ; mais, après ce qui touche à ces choses supérieures, ne craignez pas de leur en faire aimer d'autres, qui peuvent encore avoir une grande place dans leur estime et dans leurs affections. La nature et les arts, les œuvres du Créateur et leurs imitations par la main de l'homme, l'éloquence, la poésie, toutes les formes diverses de la littérature, sans parler de ces sciences positives où en ne cherchant que le vrai on arrive si souvent à trouver le beau, voilà certes un vaste champ qui s'ouvre ; vous les y conduirez par la main, vous chercherez à éveiller en eux cet attrait spontané qui nous crie :

Sursum corda; en toutes choses vous leur ferez dédaigner le trivial, le vulgaire, pour porter toutes leurs sympathies vers ce qui les mérite et vers ce qui peut les épurer. Quand vous aurez ainsi formé et agrandi les tendances, soyez sûrs qu'il sera plus facile de s'entendre et de se rencontrer sur une foule de questions pratiques, où l'on n'aura plus à en faire que des applications spéciales.

Par exemple, le jeune homme aux goûts élevés méprisera le livre de mauvais aloi, il repoussera de lui-même le spectacle impur et bouffon, la société interlope et grossière. Ce qu'il aimera, ce sera un monde semblable à lui, je veux dire cultivé, de bon ton, où il pourra encore sans doute rencontrer des périls, mais où il ne risquera pas de s'abaisser, de se dégrader lui-même. Ce qu'il recherchera parmi les amusements et les distractions qu'on lui offre, ce seront plutôt ceux qui se trouveront en rapport avec les aspirations que vous aurez développées en lui. Et s'il est vrai encore que ceux-là ont prise sur ses sens, le péril diminue beaucoup quand l'œil de l'âme est

ouvert, quand on s'accoutume à prendre toutes choses par le côté qui élève.

Je m'arrête, car il le faut, et je vous laisse avec cette parole de l'Apôtre : Tout est pur pour ceux qui sont purs : *Omnia munda mundis.* Le grand moyen de traverser d'un pied immaculé les fanges de ce monde et les souillures multiples qu'on y rencontre, c'est de porter en soi cette limpidité de regard qui ne s'y arrête pas, c'est d'avoir dans son cœur cette supériorité de goût qui les dédaigne et les rejette. Créons en nous-mêmes, développons dans les autres ces nobles instincts ; nous n'aurons plus de peine à rassembler les désirs en un même faisceau, dont la bienheureuse unité fera notre force et nous donnera comme un avant-goût des joies célestes.



DOUZIÈME CONFÉRENCE

De l'unité de vie dans la famille (suite).

Obstacle : le plaisir.

Messieurs,

Après avoir traité des goûts et des caractères, nous arrivons naturellement à examiner une de leurs conséquences les plus immédiates, la diversité des distractions et des plaisirs.

Où chercher ces amusements, qui ne sont point, comme on pourrait se l'imaginer, une simple superfétation, mais bien un élément nécessaire dans notre vie? Sous quelle forme les accepter, dans quelle mesure les admettre

et pour nous et pour les autres? Comment en écarter le péril qui y est inhérent? De quel condiment assaisonner les joies pour les rendre salubres ou du moins inoffensives? Ce sont là autant de questions graves à toutes les époques, mais qui, de nos jours, ont pris une telle importance qu'on peut bien les regarder comme les plus difficiles de toutes, et en même temps comme les plus indispensables à résoudre pour la famille.

Mon intention n'est pas de les envisager aujourd'hui en elles-mêmes, ni de les discuter dans toute leur étendue. Je les aborde seulement dans le rapport direct qu'elles présentent avec l'objet principal de nos conférences. Cherchant à nous rendre compte de ce qui entame d'ordinaire l'unité de vie dans la société domestique, il est impossible que nous ne nous placions pas, une fois du moins, en présence du plaisir et que nous ne lui demandions pas s'il sera pour nous un auxiliaire ou un obstacle. Faut-il espérer qu'il aidera notre œuvre ou craindre qu'il travaille à la détruire; deviendra-t-il le ciment de l'édifice

que nous bâtissons, ou y entrera-t-il comme un dissolvant redoutable qui peut menacer sa solidité, amener sa ruine?

Messieurs, le problème est complexe, il peut recevoir des solutions opposées, selon les diverses hypothèses que l'on fait et d'après les circonstances distinctes où l'on se place.

Il y a en effet trois sortes de plaisir. L'un est celui qu'on trouve à son foyer ou qu'on y appelle; un autre est celui qu'on va chercher au dehors, mais qu'on prend toutefois en compagnie des siens. La troisième espèce est ce plaisir que j'appelle *séparé*, parce que chacun des membres d'une même parenté le poursuit isolément, et y court sans être accompagné par ceux qui lui appartiennent.

Ce sont là, vous le sentez tout de suite, trois conditions fort différentes de nos amusements. Il nous faut considérer chacune d'elles à part, si nous voulons nous faire une juste idée de ce que nous avons à en espérer ou à en craindre; si nous sommes désireux de savoir ce que nous pouvons favoriser sans scrupule et ce qu'il est nécessaire soit de

repousser absolument, soit de n'admettre qu'avec précaution, de n'accepter qu'avec réserve.

I.

Voyons d'abord le plaisir au foyer domestique. C'est là qu'il est le plus doux, là aussi qu'il est le moins dangereux.

Toutes les fois qu'il vient s'y asseoir, il prend naturellement un caractère relativement calme et modéré. Ses promesses sont moins bruyantes peut-être, mais elles sont plus vraies; son appareil moins pompeux, mais ses impressions plus agréables; car la jouissance matérielle reste toujours peu de chose là où le cœur n'est point de la partie; or le cœur se sent plus à l'aise dans ces réunions restreintes, intimes, où l'on se connaît davantage, où les âmes sont à l'unisson, où l'étiquette est moins sévère et la joie plus franche, où il y a moins de fracas et plus d'expansion; spectacle ravissant, qui fait venir sur les lèvres

le cri d'admiration du prophète : Oui, il est bon, il est agréable pour ceux qui se rattachent au même sang, pour ceux qui tiennent à la même parenté, de demeurer unis, de se réjouir ensemble : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Sans doute, le salon de famille ne sera pas si exclusif qu'il ne s'ouvre aussi à des étrangers; mais ce seront ordinairement ceux qui sympathisent le plus avec nous par leurs idées comme par leurs habitudes. Quelquefois peut-être le cercle des fêtes de famille s'élargira et donnera entrée à un monde un peu plus éloigné de nous; ce sera pourtant encore un monde choisi et spécial ; d'ailleurs il semble qu'il se purifie en pénétrant dans ce sanctuaire sacré, où préside une divinité qui en assure la paix. Sous cette douce surveillance d'un père, d'une mère, on verra les enfants se livrer à une gaieté franche qui n'aura rien de guindé, rien d'officiel ; on n'y prendra point ces attitudes forcées du bel esprit grisé de lui-même ou des grâces naturelles gâtant leurs ressources par l'affectation qu'elles

mettent à les faire valoir. Tout y sera simple avec convenance, épanoui avec dignité. Ce n'est point là qu'il faudra chercher ces situations tendues, ces relations fausses, ces conversations creuses et trop souvent mensongères; en un mot, toute cette monnaie de mauvais aloi qui a cours dans le monde du dehors, et dont personne n'est satisfait, quoique chacun l'accepte et la fasse circuler à son tour. Ne sommes-nous pas en droit de dire que si la vérité est à peu près universellement bannie des rapports que le plaisir fait naître, elle se retrouve pourtant dans ceux qu'il suscite à l'abri du toit domestique?

Et de même qu'ils sont plus suaves, ils seront aussi beaucoup moins dangereux. Je ne prétends pas, Messieurs, que tout péril cesse entièrement, car le plaisir porte partout avec lui sa nature. Mais combien n'est-il pas moins à redouter, quand il vient se mettre sous la protection de nos affections les plus chères, quand il cherche lui-même le regard paternel et qu'il prend pour théâtre, pour témoin, ces lieux où se trouvent rassemblés nos meil-

leurs et nos plus saints souvenirs! Quel aspect pour inspirer la retenue, que celui des personnes à qui la nature même et les sentiments qu'elle inspire, donnent tant d'autorité et tant de crédit! Ces murs ont des yeux, chacun de ces objets a une voix; les préceptes, les conseils de la paternité sont gravés sur ces voûtes et demeurent comme attachés à toutes les parties du temple domestique; il n'y a rien qui ne puisse au besoin rappeler les règles protectrices du respect, de l'honneur, promulguer les lois d'une sainte réserve et d'une sévère modestie. Et si la famille est vraiment chrétienne, on sentira, dans toute la maison qu'elle habite, comme une présence spéciale de Dieu, qui permettra de dire que ceux qui se réjouissent dans cette enceinte, le font sous les yeux du Seigneur : *Exultent justi in conspectu Dei*. Je vous laisse à penser si ce ne sont pas des conditions exceptionnellement favorables pour la conservation de ce que vous tenez le plus à assurer à ceux dont le ciel vous a confié la garde.

Aussi la parenté ne saurait rien faire de

plus opportun, que de fournir à la jeunesse ces délassements inoffensifs, dont elle prend elle-même l'initiative, dont elle surveille et dirige les détails. Si le travail des enfants doit être une des principales préoccupations du père, une de ses sollicitudes non moins importantes sera de s'ingénier pour leur procurer des récréations proportionnées à leur rang, à leur âge, à leur caractère. Heureux celui qui parvient à leur rendre sa maison non pas seulement la plus chère, mais encore la plus agréable de toutes ; qui la leur fait aimer non pas seulement par reconnaissance et par devoir, mais aussi par la prédilection naturelle que donne la satisfaction de tous les désirs légitimes! Heureux le père dont les enfants restent chez eux, parce que nulle part ils ne se trouvent aussi bien, parce qu'en aucun lieu ils ne se réjouissent davantage!

Inspirer cette préférence était une tâche moins difficile autrefois, et parce que les familles étant plus nombreuses, chacun trouvait dans son intérieur une société qu'il s'en

va forcément aujourd'hui chercher au dehors; et parce que les goûts étaient plus simples, la vie plus ramassée et plus recueillie; et parce que les habitudes généralement reçues n'éparpillaient pas la famille, n'en jetaient pas les membres çà et là comme à tous les vents du ciel. Ce sera donc le triomphe de la prudence et de l'industrie paternelle d'obtenir aujourd'hui, à force d'amour, ce qui jadis se faisait pour ainsi dire tout seul; ce sera le miracle de votre sagesse, Messieurs, de régler si bien toutes choses que la comparaison établie entre les distractions prises au dehors et celles que l'on trouve au dedans, tourne toujours à l'avantage de ces dernières; et que, si une lutte s'établit, comme il arrivera infailliblement, entre des aspirations contraires, celles-là l'emportent qui ramènent au centre, qui font converger les désirs à l'intérieur, qui inspirent de demander la joie avant tout aux affections les plus pures et aux plus saines relations de la vie.

Ce n'est pas à dire qu'on pourra toujours et partout se contenter des délassements do-

mestiques. A côté de ceux-là, il est probable qu'on devra plus d'une fois donner place à quelques autres qui transportent au sein du monde. Il nous faut donc y suivre des yeux le plaisir et voir quelles seront ses garanties, comme aussi quels seront ses dangers.

II.

Vous le savez, à mesure que l'horizon s'élargit et que les compagnies deviennent plus nombreuses, il devient aussi plus difficile d'être entièrement rassuré sur les conséquences de nos amusements.

La foule court à ses spectacles, à ses soirées, à ses mille bagatelles qui l'étourdissent et qui l'amusent. S'il n'y avait là qu'un passe-temps inoffensif, le père y conduirait son fils sans crainte, et la mère qui y mène sa fille, n'aurait ni surveillance à exercer, ni alarmes à concevoir.

A vous de dire, par expérience, si cette sécu-

rité est possible, si cette abstention serait raisonnable. Le théâtre, dont l'audace et l'extravagance ne nous effrayeraient pas pour nous-mêmes, commence à nous faire peur quand il s'agit de ceux qui nous sont chers. Nous redoutons — non pas certes sans motifs — et les scènes qu'il étale aux yeux, et les discours qu'il fait entendre ; plus encore peut-être, la foule qu'il attire, le luxe qui s'y déploie, les éléments hétérogènes qui s'y trouvent rassemblés. Nous nous demandons si cette atmosphère saturée de volupté qu'on y respire, n'enivrera pas une tête encore faible et ne lui fera pas prendre le vertige ; si, au sortir de là, ses idées conserveront encore toute leur netteté, ses jugements toute leur précision, si un dard funeste ne sera point entré dans le cœur, qui n'en pourra être désormais arraché qu'en y faisant une cruelle blessure. Le bal, les soirées mondaines commencent aussi à nous inspirer de la frayeur, quand nous pensons à la fascination que ces fêtes exercent sur tant de pauvres âmes naïves, inexpérimentées, à qui la vie n'apparaît encore qu'avec des sourires,

tandis qu'elles en ignorent les souffrances et les cruels désenchantements.

Pour peu qu'elle ait l'intelligence de ces choses, la paternité comprendra bien vite qu'il y a une mesure à garder, qu'il y a un choix à faire. Elle se dira à elle-même que le discernement le plus sévère doit intervenir dans ces questions; qu'il faut y tenir compte de l'âge, des dispositions, des circonstances, des nécessités; discussion complexe, qui ne saurait être terminée tout d'une fois; où l'on devra avancer pas à pas, en s'éclairant de l'expérience, en surveillant les impressions, en modifiant, d'après les résultats, la marche qu'on avait cru tout d'abord pouvoir suivre et la ligne de conduite qu'on avait adoptée. Un père qui, d'une part, comprend sa mission, qui, de l'autre, sait le monde auquel il a affaire, ne perdra pas un seul instant de vue soit l'action exercée à l'extérieur, soit les impressions produites au dedans; il cherchera à s'orienter à travers le dédale de pensées qui traversent un esprit encore neuf et peu familiarisé avec les réalités de l'existence; des

symptômes imperceptibles pour d'autres, mais significatifs pour lui, arriveront bien vite à lui révéler ce qui se passe ; et mettant la main sur ce cœur, il en suivra, pour ainsi dire, chaque battement, il en étudiera et en comprendra chaque oscillation. Seulement tout cela exige une condition nécessaire, c'est que le plaisir qu'on va chercher hors de la maison n'exclue point la présence ni la société de la famille.

S'il est, en effet, un antidote puissant, efficace, capable de neutraliser les sucs vénéneux qui se rencontrent souvent au fond de la coupe présentée par la main du plaisir, j'affirme, Messieurs, que vous n'en trouverez nulle part un meilleur que celui que je vous propose.

Et d'abord, avec la présence d'un père, le choix sera plus sévère, plus intelligent, plus impartial, plus judicieux. Comme il apporte avec lui la connaissance acquise des choses et des personnes ; comme il sait mettre en regard les dispositions naturelles de son fils et celles des sociétés avec lesquelles les rapports vont s'établir, quelle lumière pour proportionner les récréations aux besoins ! Quelle

facilité pour écarter ce qui serait nuisible ou ce qui paraîtrait moins convenable ! La première garantie sera donc cette action préventive de la parenté, procédant avec maturité, avec intelligence à un triage consciencieux, à un examen attentif et soutenu ; également éloignée des extrêmes, cette vigilance paternelle se gardera de tout rejeter, comme elle se gardera de tout admettre ; elle n'aura point l'imprudence d'allumer de plus violents désirs en refusant le plaisir sans distinction, ni la faiblesse de les satisfaire en l'acceptant sans contrôle ; c'est par degrés, c'est avec précaution et mesure qu'elle initiera peu à peu l'adolescent aux joies et aux délassements du jeune homme, et le jeune homme, à son tour, aux relations, aux divertissements qui conviennent aux diverses phases de la période qu'il traverse.

En même temps que le choix sera plus éclairé, le péril deviendra moins grand. Quelle sauvegarde, en effet, pour une vertu encore peu affermie, que la protection de ce regard attentif à qui rien n'échappe ! S'il est vrai que

l'homme de foi ne craint rien dans les diverses péripéties de la vie, parce qu'il se sent enveloppé et soutenu par l'action de la Providence invisible, qui veille sur chacun de ses pas et en qui il espère contre toute espérance ; ne pouvons-nous pas dire aussi que vos enfants seront à l'abri quand ils se sentiront, pour ainsi dire, investis des tendresses de cette autre providence plus voisine encore, ou du moins plus accessible à leurs yeux, laquelle, semblable à la première dont elle est l'image, suit avec empressement chacun de leurs mouvements, toujours prête à porter secours, toujours disposée à guider leur marche ou à redresser leurs écarts ?

Le seul respect que la présence d'un père inspire, est déjà une force qui soutient et un rempart qui protége ; la pensée, à plus forte raison, la vue de cet ange gardien, député par Dieu lui-même pour couvrir de ses ailes une vie exposée à toutes les illusions de l'inexpérience, à toutes les séductions d'un premier entraînement, ne suffira-t-elle pas bien des fois pour retenir, pour diriger, pour révé-

ler le danger qui menace, pour montrer le chemin qui s'ouvre; en un mot, pour donner le courage du devoir et y faire marcher sans crainte?

Messieurs, je ne sais s'il est possible d'effacer entièrement le conflit qui existe entre la famille et le monde. Leurs sollicitations sont contraires, leurs intérêts sont opposés. Ce sont des partis qui luttent à qui entraînera davantage, à qui accaparera exclusivement les affections. Si cependant il y a une conciliation à espérer entre les invitations qu'ils font entendre, si le monde peut être fréquenté sans nuire à la famille, et si la famille peut conserver son unité compacte sans renoncer aux relations que lui offre le monde, cette solution si désirable se trouvera, n'en doutez point, dans le moyen que nous assignons. Pour affronter cet ennemi et n'en être point entamée, la famille ira à lui comme un seul homme, sans se diviser, sans se fractionner, le père à côté du fils, l'époux avec son épouse. Soyez sûrs que dans ces conditions on risquera moins d'être vaincu ; le bataillon sacré serrera

ses rangs ; il n'y laissera voir aucune séparation ni pratiquer aucune brêche.

Mais j'entends ce qu'on m'objecte et ce qui vient à la pensée de tous. Un père, me dit-on, ne pourra pas toujours et partout se faire le compagnon de son fils. Outre que certains usages s'y opposent, il semblerait par trop céder à la défiance ; il paraîtrait ne lui laisser aucune liberté. Cette continuelle présence, loin d'être une aide, finirait par devenir une gêne, un ennui, qui rendrait l'un odieux à l'autre ou leur donnerait à tous deux je ne sais quel vernis de ridicule.

Je n'ignore, Messieurs, ni ces difficultés, ni même ces impossibilités relatives. Aussi bien dans tout ce que nous disons ensemble, vous savez qu'il faut moins chercher l'absolu qu'une certaine direction pratique, ou peut-être un mieux fort désirable, vers lequel nous ne saurions tendre avec trop d'ardeur. Non, nous en conviendrons sans peine, un père ne peut pas être tellement rivé à son fils, que momentanément ils ne se trouvent dans des milieux divers et ne fréquentent d'autres

compagnies. Mais là où vous ne pouvez pas venir matériellement avec vos enfants, ne sauriez-vous encore conserver une sorte de présence morale; j'entends celle que vous crée la connaissance intime des lieux, des personnes, des temps, des habitudes? Vous n'êtes pas à côté de votre fils, mais vous y avez un représentant, et c'est ce jeune homme d'une moralité sûre, d'une vertu constante et éprouvée. Vos affaires, vos relations, les convenances d'âge et la confiance même que vous devez à vos amis vous ont empêché de surveiller en personne ces jeux, ces divertissements; mais vous connaissez la maison qui en est le théâtre, vous n'ignorez aucun de ceux qui y seront admis; de l'œil vous suivez leurs démarches et votre oreille entend pour ainsi dire chaque mot de leurs conversations.

A la bonne heure! J'aime à croire que les motifs de cette tranquillité sont justes et que vous n'aurez point à vous en repentir. La paternité, si elle est prudente, aura égard à toutes ces circonstances diverses : elle se gardera de manifester aucune défiance ou de

paraître restreindre une liberté raisonnable. Et pourtant, alors même, elle ne s'endormira point. De loin comme de près elle observera, elle cherchera à se rendre compte de tout; la distance, les murailles épaisses n'arrêteront point son regard; grâce à cet instinct de divination, à cette espèce de seconde vue, dont est doué le père qui connaît à fond l'âme de son fils, rien ne pourra entièrement lui échapper; rien du moins ne pourra être dissimulé longtemps; et si quelque blessure cachée lui était faite il ne tardera pas à être en état d'y porter remède.

Ce sont là, Messieurs, quelques-unes des précautions qui pourront nous aider à conjurer le péril. Il serait imminent, au contraire, il serait inévitable dans le cas où la séparation deviendrait la loi du plaisir.

III.

J'appelle plaisir séparé celui que chaque membre de la famille poursuit en s'isolant des autres. Nous l'avons dit, les goûts sont divers, les préférences ont un caractère tout à fait personnel. Lorsque l'affection ou le sentiment du devoir n'arrivent pas à dominer ces diversités, il en résulte que l'attrait sensible entraîne les habitants d'une même maison dans des voies opposées. L'un demeure à son foyer, tandis que l'autre se jette au dehors; ou si tous le désertent également, ce n'est point pour aller de compagnie, mais pour courir à des fêtes, à des réunions qui n'ont rien de commun; de bonne heure les fils sortent seuls; et du moment où ils ont commencé à sentir leur liberté, il semble qu'ils ne puissent plus se plaire qu'aux lieux d'où la parenté est absente. Celle-ci, à son tour, est divisée; et la famille entière ressemble à ce poëte de la fable, dont les membres jetés

çà et là devenaient un objet de dispute entre des groupes jaloux d'en posséder quelques lambeaux.

Encore une fois, je n'ai point la prétention d'établir des règles inflexibles et sans exception; mais il me sera bien permis de dire que cette dislocation d'un corps essentiellement un ne peut avoir que d'immenses inconvénients, ne peut présenter que de suprêmes dangers.

L'inconvénient, c'est avant tout qu'on s'accoutume à vivre loin des siens, à se passer d'eux dans ses joies, à chercher le bonheur en dehors de leur concours, sans leur en demander ni leur en faire une part, sans qu'ils entrent pour rien dans ce qui nous console et dans ce qui nous fait plaisir. La source où l'on aime à se désaltérer n'est plus à l'intérieur, elle est hors de l'enceinte sacrée; il faut sortir pour aller y boire; et parce que la soif qu'on éprouve, loin d'être apaisée par ce breuvage, augmente sans cesse, de plus en plus on s'éloignera; la demeure paternelle, alors qu'on sera forcé d'y rentrer, paraîtra triste, aride. L'ennui semblera y avoir défini-

tivement fixé son séjour; car les récréations simples et douces qu'elle pourrait offrir, n'ont pour un palais blasé rien que de fade et d'insipide. On leur préfère d'autres émotions, on les délaisse pour des réunions plus nombreuses et pour des joies plus bruyantes.

De là, Messieurs, vous voyez vous-mêmes ce qui ne va pas tarder à se produire. Peu à peu le cœur se détache, et graduellement du moins si ce n'est tout à coup, il se retire du centre béni où il aurait dû être fixé pour toujours. Que dis-je? son centre à lui se déplace; désormais, au lieu de s'orienter vers la famille, au lieu de graviter autour d'elle, il commence à subir une autre loi, à faire, en quelque sorte, partie d'un autre monde. Le lien qui nous rattachait à nos proches se détend, se relâche; plaise à Dieu qu'il ne finisse pas par se briser! Du moins il n'est plus guère qu'extérieur et apparent, tandis que d'autres se forment qui tiennent le jeune homme enchaîné ailleurs par le fond même des entrailles. Ainsi l'unité de la famille va s'affaiblissant, pour ne pas dire se dissolvant, dans ce qu'elle a de plus délicat

et de plus nécessaire. Quand les joies ne sont plus partagées, que peut-on mettre en commun, si ce n'est peut-être les tristesses ?

Celles-ci mêmes se sépareront bientôt. Si l'on s'est accoutumé à se faire un bonheur à part, ce n'est pas même un deuil de famille qui sera capable de rapprocher ; ni le cercueil d'un père ni celui d'une mère n'aura le pouvoir de ressusciter les affections éteintes. Tout au contraire, la mort de ceux qui avaient droit d'être aimés, ne fera que rendre plus sensible une séparation consommée depuis longtemps. Après s'être rencontrés un instant au bord de cette tombe à peine encore fermée, les membres de la famille reprendront les directions diverses d'où ils sont venus, ils s'éloigneront de là pour ne plus se chercher, ni se retrouver à l'avenir.

Ai-je besoin d'ajouter que si cet isolement du plaisir menace l'unité de la famille, il ne crée pas un moindre péril pour la vertu de ceux qui en font partie ?

Messieurs, nous sommes tous faibles, tous accessibles aux séductions qui entraînent la

nature, et, pour parler le langage chrétien, nous sommes tous exposés à la tentation. Aussi la grâce suprême que nous demandons tous les jours à Dieu, c'est de ne pas nous y laisser succomber, et le Sauveur veut que les plus saints eux-mêmes et les plus forts ne s'abstiennent jamais de faire cette prière.

Mais cette fragilité inhérente à notre personne s'augmente encore, quand nous sommes privés de nos appuis naturels. Est-ce que dès le premier jour de la création, le Seigneur n'a pas prononcé cette mystérieuse parole : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui : *Non est bonum hominem esse solum, faciamus ei adjutorium simile sibi?* Il n'était pas bon que l'homme fût seul, à l'époque même de l'innocence, parce qu'il avait besoin de trouver un cœur pour tressaillir à l'unisson de son cœur, une voix pour redire et pour accompagner son cantique d'amour. Il n'est pas bon que l'homme demeure seul après sa déchéance, parce que, dans sa tristesse, il a besoin d'être consolé, dans son infirmité, il a besoin d'être soutenu, dans ses

luttes et dans ses combats, il a besoin d'être aidé par une main amie. Malheur, s'écrie l'Esprit-Saint, à celui qui est isolé : *Væ soli;* s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève : *Cum ceciderit, non habet sublevantem se*[1].

Pourquoi Dieu a-t-il créé la famille, si ce n'est pour subvenir à cette nécessité qui nous presse ? Et pourquoi détruisons-nous en partie l'économie divine si bien appropriée à notre condition et à nos besoins ? Plus facilement pour tout le reste nous pourrions nous passer de son secours. Vos affaires marcheront peut-être sans que vous y mêliez aucun des vôtres; car vous êtes homme à faire réussir seul toutes vos entreprises. J'ose dire, Messieurs, qu'il en est une où vous avez besoin de la famille. Et cette entreprise, la plus importante de toutes, est celle de la vertu; celle du salut éternel. Non, celui qui est appelé à vivre dans le monde et qui a l'honneur d'être père, ne se conservera pas, s'il s'isole ; il perdra, en se séparant des siens, la force qui le soutenait

1. Eccle., IV, 10.

dans le chemin de l'honneur ; il s'exposera à souiller et à compromettre ce qui constituait la beauté immaculée de son caractère et de sa vie.

Et s'il en est ainsi de nous, Messieurs, de nous qui sommes mûrs, de nous qui avons la connaissance du monde et de ses écueils, à combien plus forte raison ne faudra-t-il pas dire la même chose du jeune homme, que tant d'inexpérience accompagne et que tant de séductions enivrent ! Pauvre petite nacelle, si frêle, si facile à briser, si prompte à sombrer dans l'abîme, que deviendra-t-elle, si vous la lancez tout à coup en plein océan, sans gouvernail, sans pilote, au milieu des écueils cachés, à travers les orages qui se croisent et se déchaînent ? Ce que je crains le plus pour elle, c'est moins encore l'effort de la tempête que l'abandon où on la laisse, l'absence d'un œil exercé pour lui marquer la voie, d'une main habile et vigoureuse pour lui imprimer une direction. Où êtes-vous, ô père, vous qui aviez été donné à cette jeune âme pour guide, pour exemple, pour soutien ? Votre place était

marquée ici, à l'heure du plaisir, plus encore qu'à l'heure de la prière ; car s'il vous convenait d'accompagner votre fils alors qu'il montait les degrés qui conduisent à Dieu, il était encore plus nécessaire de ne pas l'abandonner lorsqu'il descend ceux où un faux pas pourrait le précipiter jusqu'au fond de l'abîme. Pourquoi, à ce moment où votre présence lui serait si utile, ne vous trouve-t-il pas à ses côtés, prêt à lui tendre la main et à le faire rentrer dans la voie? Pourquoi sa faiblesse n'a-t-elle pas pour appui votre force? Pourquoi la la fougue et les emportements de sa vie encore naïve n'ont-ils point pour tempérament et pour antidote la ferme sagesse de votre âge mûr?

Messieurs, croyez-moi, ne vous imaginez pas avoir été tout à fait pères, quand vous aurez abandonné vos fils au moment où ils avaient le plus besoin de vous. Non contents d'entrer dans leurs intérêts, dans leurs études, dans leur religion, dans leurs affaires, rappelez-vous qu'il y a aussi une place à prendre dans leurs amusements et dans leurs

plaisirs. Le jour viendra bien assez vîte où il faudra, bon gré, mal gré, les abandonner à eux-mêmes. Que ce soit seulement lorsque vous les aurez tellement affermis qu'ils pourront, sans inconvénient, se passer de votre secours. Comme l'aigle, formez leurs yeux à regarder, sans en être éblouis, l'éclat de ce soleil trompeur qui en aveugle tant d'autres. Alors, mais alors seulement, vous pourrez leur laisser prendre l'essor à travers l'espace et ouvrir sans crainte à leur vol ce champ immense, qui sera pour eux non-seulement celui de la liberté, mais encore celui de la lumière.

TABLE DES MATIÈRES

l'esprit chrétien formait comme une atmosphère générale — un air que l'on respirait partout, — et dont on pouvait se nourrir. — Mais aujourd'hui que cet air est vicié, on ne peut plus puiser le suc chrétien que dans la famille. — Il faut des racines plus profondes — un attachement plus étroit. — Si tous ne font qu'un, s'ils ont besoin les uns des autres; si, quelque part qu'il soit, le jeune homme sent que ses affections, qui sont comme les racines du cœur et de la vie, restent dans la famille — surtout si son père est pour lui un véritable ami — avec lequel il s'ouvre aisément — et, sans oublier le respect, aussi librement qu'avec un camarade; — s'il est habitué à ne point avoir pour lui de secrets, à trouver en lui un confident — un conseiller — un consolateur — quel secours et quelle garantie! — quelle puissance dans ce père pour guérir! — quelle facilité pour tout apercevoir! — Mais il y a dans tout cela quelque chose qui dépasse les industries de la tendresse elle-même; — c'est un don divin qu'il faut acheter par la prière — mériter par une vie pure et toujours sainte. — La chasteté du père contribuera beaucoup à lui donner cet ascendant sur tous les siens. — Elle a son arôme qui se sent. — ses attractions, qui enlacent tous ceux qui sont à lui. — On ne peut se défendre de l'aimer — parce que lui-même il aime d'une manière immaculée. — Ah! puisse le Seigneur conserver et faire croître dans la famille chrétienne ces invincibles attractions qui en assurent l'unité — qui en protégent la vertu contre

leurs caractères étaient différents. — peut-être opposés. — Rien là qui dût alarmer à l'excès. — Celui qui a plus de maturité, — d'expérience, pouvait se mettre à l'œuvre, — entreprendre comme une seconde éducation, — celle de l'âme. — Il y avait des portes ouvertes. — Il jouissait de tout crédit. — Mais il faut bien le remarquer, ce devait être une œuvre d'amour, — et aussi une œuvre de patience. — Il fallait s'ingénier, — trouver les côtés accessibles, — profiter des temps favorables, — procéder avec douceur, — possession de soi-même ; — peut-être lutter prudemment contre certaines influences, certaines traditions dont nous avons parlé. — Souvent la jeune femme a été trop flattée, elle croit que tout lui est dû. — Elle n'a été formée ni au dévoûment, ni au sacrifice. — Mais quelle école que celle où elle se trouve conduite, si la leçon est donnée avec prudence, — si elle part du cœur. — Au lieu de cela qu'est-il arrivé ? — Peut-être qu'on s'y est mal pris, — qu'on a brusqué les choses, — procédé avec une sensibilité excessive, — ou bien tout toléré, tout dissimulé pour avoir la paix. — Les déceptions se multiplient, — les chagrins s'amoncèlent, — une certaine aigreur se fait sentir, — on se décourage. — Le foyer devient un séjour pénible — que l'on fuit, — où l'on ne revient que par devoir et non par attrait, — comme si on cédait à une contrainte. — Et parfois celui des époux qui rend l'intérieur si désolé semble ne pas s'en douter. — Il s'imagine être irréprochable, — et c'est vrai peut-être, en un

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.



